

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR  
KATE GRENIER

LES FORMES DE SOUTIEN MORAL UTILISÉES PAR LE RÉGIMENT DE TROIS-  
RIVIÈRES PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

AVRIL 2018

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## RÉSUMÉ

Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, le Régiment de Trois-Rivières est mobilisé pour participer à l'important conflit armé qu'est la Seconde Guerre mondiale. Dès lors, une longue et éprouvante aventure commence pour les militaires qui s'engagent au sein de ce régiment de blindés. Pour la grande majorité d'entre eux, l'expérience militaire leur est encore inconnue. C'est pourquoi une période d'entraînement est nécessaire pour former ces hommes. Elle est suivie d'une période de combat, pendant laquelle le Régiment s'oppose aux Allemands et aux Italiens sur les territoires sicilien, italien et hollandais.

Cette étude porte sur cette expérience de guerre vécue par les militaires du Régiment de Trois-Rivières. Elle analyse, de façon plus précise, les formes de soutien moral auxquelles ils ont eu recours. Ces dernières sont les moyens qu'ils ont utilisés pour entretenir leur moral. Ce moral est très important en période de guerre, où les difficultés abondent. Son état participe, tant militairement que personnellement, à déterminer la capacité du militaire à jouer son rôle et à remplir sa mission.

L'analyse de ces formes de soutien moral permet non seulement de constater tout le soutien offert aux militaires, mais aussi de comprendre comment a été vécue cette expérience de guerre. Elle contribue à exposer les difficultés de la guerre auxquelles les hommes ont fait face, ainsi que la volonté de tout un chacun de trouver des solutions pour en contrebalancer les effets. Puis, elle contribue à l'enrichissement de la notion de moral utilisée en histoire militaire.

## REMERCIEMENTS

J'aimerais tout d'abord remercier mon directeur de maîtrise, Monsieur Pierre Lanthier, d'avoir si bien su me guider dans la réalisation de ce mémoire. Ses encouragements m'ont permis de mener mon projet à terme, tout en appréciant l'expérience. Merci d'avoir partagé mon enthousiasme envers mon sujet et d'avoir cru en mes capacités. Je suis heureuse d'avoir eu la chance d'être l'une de vos dernières étudiantes.

Puis Monsieur Thierry Nootens et Monsieur Talbot Imlay pour leurs bons conseils.

De même que Monsieur Daniel Robert, pour son aide lors de la consultation des archives au manège militaire de Trois-Rivières.

J'aimerais ensuite remercier ma sœur, Jessica Grenier, de m'avoir toujours encouragé à continuer, particulièrement pendant la dernière année où les pages blanches se sont accumulées en même temps que les difficultés de la vie. Tu as toujours été mon modèle et tu le seras toujours.

Je voudrais bien évidemment remercier mes parents, ma mère, Isabelle Auger, et mon père, Jocelyn Grenier, de m'avoir non seulement encouragée pendant ma maîtrise, mais aussi pendant les nombreuses années d'études qui l'ont précédée. Vous m'avez appris l'importance des études et de la connaissance et cela est un formidable cadeau. Je vous en suis très reconnaissante.

Je n'oublie bien sûr pas mon petit Jérôme, qui a été mon rayon de soleil pendant cette dernière année et sans aucun doute l'un des plus beaux cadeaux que la vie m'ait offerts. Ta marraine t'aime mon Loulou.

Finalement, je voudrais remercier tous ceux qui ont partagé cette expérience avec moi. Particulièrement mon ami Henri Mattila, mon beau-frère Gabriel Lavoie et mes collègues de travail. Puis, ceux qui ont combattu à mes côtés pendant des années, mais qui ont finalement déposé les armes.

Vous avez été pour moi, le plus merveilleux soutien moral.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	i
REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iv
LISTE DES TABLEAUX.....	v
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE 1.....	3
1.1 La notion de moral .....	4
1.2 La balance du moral .....	6
1.3 Les formes de soutien moral .....	6
1.4 Un moral individuel .....	8
1.5 Les indicateurs de l'état moral.....	9
1.6 Écrire le moral.....	13
1.7 Une expérience vécue .....	16
1.8 Les sources.....	21
CHAPITRE 2.....	25
2.1 Trois-Rivières .....	25
2.2 Montréal.....	39
2.3 Retour à Trois-Rivières .....	45
2.4 Camp Borden .....	51
2.5 Angleterre.....	62
CHAPITRE 3.....	75
3.1 La Sicile .....	81
3.2 La campagne d'Italie .....	94
3.3 Nord-ouest de l'Europe.....	115
CONCLUSION .....	119
BIBLIOGRAPHIE.....	125
ANNEXE 1 .....	129
ANNEXE 2 .....	136

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Répartition des militaires du Régiment de Trois-Rivières selon l'âge d'enrôlement.....	29
Tableau 2 : Répartition linguistique des membres du Régiment de Trois-Rivières.....	34
Tableau 3 : La routine quotidienne.....	54

## INTRODUCTION

La Seconde Guerre mondiale est un conflit d'une ampleur spectaculaire, et son histoire, qui reste vivante dans la mémoire de tous depuis de nombreuses années, l'est tout autant. Elle l'est pour les Canadiens qui se rappellent fièrement l'implication de leur pays dans cette guerre dont ils furent victorieux. Elle l'est aussi, puisqu'elle était accompagnée de nombreuses difficultés qui ont marqué les esprits. De ce mélange de difficultés et de fierté se forge le Souvenir qui fait partie de cette nation et qui est transmis de génération en génération.

Dans la transmission de son histoire est d'abord enseigné le courage des militaires canadiens qui ont combattu avec les Alliés, pour vaincre un ennemi puissant et déterminé. Cette expérience de guerre, vécue par ces soldats, dont la grande majorité n'avait jamais reçu la moindre formation militaire avant ce conflit, a été pour eux un sacrifice qui mérite toute reconnaissance.

Ce mémoire a d'abord été écrit dans le but de rendre un humble hommage à tous les militaires canadiens qui ont servi pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans le cas présent, notre regard se tourne particulièrement vers les membres du Régiment de Trois-Rivières, qui, l'histoire en témoigne, ont fait honneur à leur pays. Nous souhaitons partager leur histoire et faire en sorte que ce mémoire contribue à élargir l'historiographie portant sur le sujet. Cela, non seulement en ce qui a trait au Régiment de Trois-Rivières, mais aussi à la notion de moral utilisée en histoire militaire.

Cette notion du moral a été étudiée dans le but de démontrer l'importance de ce moral pour le combattant, tant au niveau militaire que personnel. Cela pour mieux comprendre l'expérience vécue par les militaires et pour démontrer le rôle du moral; de quelle manière il affecte le militaire, la façon à laquelle la guerre l'influence et quels sont les moyens de l'améliorer. Cependant, comme cela sera démontré dans le premier chapitre, le moral est individuel et ne peut donc pas être attribué à l'ensemble d'un



groupe. Il ne sera donc pas question, dans la suite de cette analyse, de savoir si le Régiment de Trois-Rivières avait ou non un bon moral pendant la guerre.

Nous avons choisi de démontrer l'important rôle du moral en analysant les formes de soutien moral utilisées par le Régiment de Trois-Rivières pendant la Seconde Guerre mondiale. Ces dernières sont les moyens utilisés pour améliorer, ou du moins maintenir, le moral du combattant en lui offrant un soutien. Elles permettent donc d'expliquer le moral, tout en prouvant que son entretien est nécessaire.

De plus, cette analyse des formes de soutien moral permet de plonger dans l'expérience vécue par les militaires. D'abord, en observant les difficultés de la guerre auxquelles les militaires font face, qui parfois sont des atrocités qui laissent une marque indélébile sur tous ceux qui les ont vécues. Puis, en constatant les solutions auxquelles ils ont eu recours, pour ne pas se laisser abattre et continuer de jouer leur rôle et remplir leur devoir.

Évidemment, nous ne prétendons pas savoir à quel point la guerre peut affecter les combattants, nous nous contentons de rapporter les écrits et d'imaginer au mieux de notre compréhension et de notre compassion. Nous croyons toutefois qu'il est important de témoigner de cette expérience vécue, puisque même si ce sont les résultats des batailles qui déterminent l'issue la guerre, ce sont les militaires qui mènent ces batailles au prix de leur sang et de leur vie. Pour bien comprendre notre histoire, il est indispensable de connaître celle de ces hommes.

Ainsi, ce mémoire examinera cette expérience vécue, en analysant les formes de soutien moral utilisées par le Régiment de Trois-Rivières pendant la Seconde Guerre mondiale. D'abord, nous expliquerons plus en détail notre thèse, ainsi que le concept de moral, dans le premier chapitre. Ensuite, le second chapitre témoignera de la première expérience, pour la majorité des membres du Régiment, dans la vie militaire et de leur familiarisation avec l'importance d'entretenir leur moral, pendant la période d'entraînement. Puis, nous constaterons comment les difficultés du combat influencent rudement le moral des militaires dans le troisième et dernier chapitre, consacré à la période de combat.

## CHAPITRE I

### LE MORAL

La Seconde Guerre mondiale marque une importante évolution au point de vue technologique de l'armement. Cette technologie dépasse nettement celle connue pendant la Première Guerre mondiale. Elle apporte une puissance de feu encore inconnue, qui pousse les armées des différents pays impliqués à revoir leurs techniques et leurs outils de combat. L'objectif est d'améliorer ces éléments de façon à être suffisamment puissant pour rivaliser avec l'adversaire.

Les chevaux, par exemple, qui ont toujours été un moyen de transport de prédilection pour la cavalerie, ne font plus le poids face aux énormes et puissants chars blindés, lorsqu'ils sont opposés dans une même bataille. On se tourne donc progressivement vers ces monstres d'acier, même si les chevaux demeurent utiles en certaines circonstances. Bien qu'un moment d'adaptation soit nécessaire, il devient évident que cette transition est inévitable pour obtenir la victoire.

Malgré tous les changements que cette évolution entraîne, une constante demeure. Cet armement nécessite encore grandement la manipulation humaine pour fonctionner. Que ce soit pour combattre avec les chars blindés, les avions, les sous-marins ou les mitrailleuses, l'homme en détient le contrôle et il demeure donc l'arme principale de cette guerre<sup>1</sup>. Il est une arme vivante indispensable.

Comme un fusil qui doit être constamment nettoyé pour éviter qu'il ne s'enraye, l'homme militaire demande une attention particulière pour être fonctionnel. Cette

---

<sup>1</sup>L'important rôle de la femme pendant la Seconde Guerre mondiale est aujourd'hui si bien reconnu qu'il est évident que le terme «homme» inclut ici tous les humains ayant participé de près ou de loin à cette guerre, autant les hommes que les femmes.

attention repose sur l'entretien de son moral. Le soldat a donc recours à des formes de soutien moral, pour être en mesure de remplir son devoir.

La difficulté ici réside dans le fait que même si l'on compare le soldat à un fusil dans le but d'imager un propos, la réalité n'est pas si simple, puisque l'homme est bien plus complexe qu'un objet. Il s'agit d'un être vivant dont les blessures ne sont souvent pas aussi visibles qu'un bris sur un objet et ne se réparent pas aussi facilement. Des blessures psychologiques, par exemple, peuvent ne pas être apparentes, mais elles affectent grandement les actions d'un soldat. Cela est extrêmement problématique, puisqu'à la guerre, une simple erreur peut être fatale. De même que dans de telles circonstances, où le travail d'équipe est central, une erreur peut aussi nuire au reste du groupe. Pour contrer ce danger, le moral d'un soldat doit donc être surveillé de près.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'armée canadienne est bien consciente de l'importance du moral et de son influence dans le déroulement d'une guerre. C'est pourquoi elle lui porte une attention particulière et invite ses soldats à en faire de même. Un regard sur ces événements permet de mieux comprendre comment le moral influence la guerre tant au niveau militaire qu'au niveau personnel pour les combattants, et donc, comment il est lui-même une arme de guerre.

## **1.1 LA NOTION DE MORAL**

Le moral constitue en soi un concept plutôt abstrait puisqu'il est avant tout ressenti et difficilement visible. Il n'est pas quantifiable, mais peut être qualifié s'il est exprimé, permettant ainsi de déterminer s'il est bon ou mauvais. Dans une définition simple, le moral est un état d'esprit qui affecte le soldat au niveau émotionnel et influence ses capacités mentales et physiques. Il est propre à chacun et est ressenti individuellement. Au niveau militaire, il conditionne l'efficacité et le rendement du combattant. Au niveau personnel, il détermine son bien-être et sa capacité à surmonter les difficultés et à aller de l'avant. Il peut être influencé, être amélioré ou être détérioré.

L'importance du moral est connue depuis bien longtemps. Napoléon lui-même, ce grand stratège, a dit «À la guerre, les trois quarts sont des affaires de moral; la balance des forces n'est que pour un quart»<sup>2</sup>. Cette proportion peut sembler faire abstraction de l'importance de facteurs décisifs, tels que la puissance de feu ou la stratégie. Bien entendu, tout ne dépend pas que du moral. L'issue d'une guerre est influencée par des facteurs bien plus nombreux que le moral seul. Son rôle, cependant, est important dans la mesure où il influence le déroulement d'une guerre, la réalisation des missions et le bon fonctionnement des autres facteurs qui l'entourent. Comme ces facteurs sont souvent mis en action par l'homme, l'état de son moral affecte directement leur réalisation.

Donc, au niveau militaire, son importance réside dans le fait que le moral détermine l'efficacité du soldat à faire son devoir et à mener à bien sa mission. Ainsi, un soldat qui possède un bon moral sera plus enthousiaste, confiant et réceptif face aux ordres qui lui sont donnés. Au contraire, un soldat qui possède un mauvais moral peut perdre sa motivation, ainsi que sa confiance en lui-même et en son unité, ce qui ébranle ses capacités et nuit à la réalisation de sa mission. Il ne s'agit pas seulement d'assurer le bien-être d'un homme, mais bien de lui offrir les outils nécessaires pour être apte à jouer son rôle.

Au niveau personnel toutefois, un bon moral est d'abord ressenti par un sentiment de bien-être. Il permet au soldat qui le possède de traverser les difficultés de la guerre en se laissant affecter le moins possible. Il s'agit pour lui non seulement d'une question de rendement, mais d'une question de survie. Le soldat doit en premier lieu vivre ce sentiment pour que celui-ci soit perceptible dans ses actions.

---

<sup>2</sup> Bernd Horn et Daniel Roy-Lagacé, «Le moral», Col Bernd Horn et Robert W. Walker, dir., *Le Précis de Leadership militaire*, dir., Ottawa, Durdun Press Ltd. et la Presse de l'Académie canadienne de la Défense, 2008. p.449.

## **1.2 LA BALANCE DU MORAL**

Plusieurs éléments pèsent dans la balance qui détermine si un moral est bon ou mauvais, mais l'effort de tenter de l'entretenir y joue un rôle considérable. Cet entretien influence directement le résultat souhaité. On peut donc dire que la fin dépend des moyens. Mais ces moyens, quels sont-ils? Ils peuvent être perceptibles à travers des décisions, des récompenses, de l'appui, de l'encouragement, de l'encadrement, ou toutes autres attentions qui favorisent un bon moral. Ils peuvent prendre diverses formes, qui sont choisies ou adaptées selon la situation. Il peut s'agir d'actions importantes, qui viennent influencer le moral du tout au tout, ou de petites actions qui permettent simplement un répit. Puisque même le plus petit répit, au cours d'une guerre, peut aider un soldat à continuer à se battre, tant physiquement que mentalement. La guerre est une situation très difficile, où le soldat fait face à stress constant, où le manque de sommeil est inévitable et où il côtoie la pire des ennemies au moral, la mort.

Pour mieux comprendre ce concept, il faut imaginer que chaque soldat possède en lui une balance servant à mesurer l'état de son moral. Tous ces éléments, qui sont souvent hors de son contrôle, font pencher la balance du côté du mauvais moral. Il doit donc utiliser tous les moyens possibles pour ajouter du poids du bon côté de la balance, pour trouver au moins un équilibre et favorablement un bon moral. Ces moyens sont donc des éléments positifs qui ont pour but de soutenir le soldat dans les épreuves. Nous les appelons donc : formes de soutien moral.

## **1.3 LES FORMES DE SOUTIEN MORAL**

Cet entretien du moral se fait donc grâce à des formes de soutien moral. Comme le terme l'indique, elles peuvent prendre plusieurs formes. Elles sont souvent créées de façon intentionnelle, c'est-à-dire dans le but précis et anticipé d'obtenir un résultat positif. Pour ce faire, l'acteur qui met en place ou utilise une forme de soutien moral doit d'abord prendre conscience de l'importance de cet entretien, ou du moins, avoir la volonté d'améliorer son bien-être. Il doit ensuite pratiquer une intervention plus ou

moins grande pour y accéder. Il peut s'agir d'une intervention à grande échelle, par le projet de créer un soutien moral de grande envergure, par exemple lorsque l'armée décide de fournir en cigarettes ou en chocolats tous les hommes d'un régiment. Ou elle peut être plus simple, par exemple par l'acceptation d'un soutien, dans le cas où un soldat déciderait d'entretenir son moral en utilisant une forme de soutien déjà en place, par exemple en profitant du don de cigarettes et de chocolats susmentionnés.

Quoi qu'il en soit, si une intervention est intentionnelle, quelqu'un doit être l'auteur. Puisque les conséquences d'un tel entretien se répercutent d'abord sur son bien-être personnel, le premier responsable de son moral est le soldat lui-même. Il doit donc tenter d'améliorer son moral par une action personnelle. Les exemples d'actions personnelles sont très nombreux et variés. Elles peuvent advenir dans la volonté de créer une amitié avec ses frères d'armes, dans l'effort de garder contact avec des proches qui sont demeurés au pays ou bien dans la persévérance face à un entraînement ardu. Plus facile encore, il peut choisir d'accepter les formes de soutien moral qui proviennent de l'aide extérieure.

Cette aide extérieure regroupe d'autres auteurs de ce soutien moral intentionnel. L'armée y joue un rôle de premier plan. Elle est un acteur très important dans cette course au bon moral, particulièrement à cause du fait qu'elle est bien consciente que de l'efficacité de ses soldats dépend son rendement et ses victoires. Pour que son institution soit elle-même efficace, elle doit soutenir ses soldats. Elle est donc d'une grande aide tout au long du conflit, tant parce qu'elle offre à ses hommes une préparation à affronter cette guerre et une identité à laquelle se rattacher, mais aussi une aide matérielle indispensable et un important lot de divertissements et de récompenses. Outre l'armée, d'autres aidants extérieurs participent à ce soutien, parmi lesquels se trouvent les proches du soldat, des entreprises et associations donatrices, des frères d'armes, des nouvelles rencontres et bien d'autres. L'aide extérieure est donc tout aussi importante que l'action personnelle et offre un précieux soutien dans la démarche du soldat à entretenir son moral.

Parmi toutes les formes de soutien moral apportées aux soldats cependant, toutes ne sont pas intentionnelles. Beaucoup d'entre celles qui s'avèrent bénéfiques au moral

surviennent de façon tout à fait imprévue. Il peut s'agir par exemple d'un simple évènement inopiné, d'une situation amusante, qui viendrait égayer les esprits. Il en est de même par exemple pour les relations amoureuses que vivront plusieurs militaires, notamment en Angleterre, dont quelques-unes aboutiront en mariage. Bien que ces relations ne se soient pas développées dans le but intentionnel d'apporter un soutien moral au militaire, il n'en demeure pas moins que l'effet est le même. Toutefois, que ces formes de soutien moral soient intentionnelles ou non, l'important ne réside pas dans la façon à laquelle elles adviennent, mais bien dans le fait qu'elles adviennent tout court.

#### 1.4 UN MORAL INDIVIDUEL

Bien que l'importance du moral soit depuis longtemps reconnue par les historiens militaires, une lacune se répète dans plusieurs textes à propos d'un élément important de sa définition, la notion d'individualité. Faire fi de cette notion d'individualité peut facilement biaiser un argument.

Tout comme l'historien spécialiste de la Première Guerre mondiale, André Loez, nous défendons l'idée que le moral ne peut être qualifié pour l'ensemble d'un groupe. Dans son texte « Pour en finir avec le moral des combattants »<sup>3</sup>, cet historien dénonce de nombreux ouvrages dans lesquels les auteurs évoquent le moral en l'utilisant comme une notion englobante appartenant à un groupe, tels un régiment ou une armée. Selon lui, il serait erroné de dire que le Régiment de Trois-Rivières avait un bon moral en Italie. Un état moral ne peut être attribué à un ensemble de personnes, puisque le moral est propre à chaque individu composant un groupe.

Ainsi, à l'intérieur d'un groupe, les états moraux varient de personne en personne. La raison en est bien simple, un moral se construit à partir de plusieurs éléments. Ce peut être à partir d'un évènement ponctuel, ou bien d'un enchaînement de situations passées, auxquels peuvent s'ajouter des problèmes personnels ou familiaux.

---

<sup>3</sup>André Loez, «Pour en finir avec le moral des combattants», dans *Combats : Hommage à Jules Maurin*, SL, Michel Houdiard Éditeur, 2010: 106 - 119.

Ceux-ci sont alors gérés différemment selon la force de caractère, les valeurs, la sensibilité ou bien les croyances de la personne qui les vit. Ainsi, même si un groupe traverse les mêmes épreuves depuis le début d'une guerre, tous ses membres ne perçoivent pas l'expérience de la même façon et ne peuvent donc pas avoir un moral identique. Il est donc impossible de généraliser un état moral à l'ensemble d'un groupe, puisque même si certaines situations semblent affecter tous ses membres, il n'en demeure pas moins que le moral de chacun n'en subit pas nécessairement les mêmes répercussions.

Comme le démontre aussi André Loez, cette tendance des historiens à généraliser un état moral à l'ensemble d'un groupe provient généralement d'une mauvaise utilisation au niveau scientifique d'une source documentaire historique et militaire que sont les « rapports moraux ». Ces rapports sont produits par l'armée pendant une guerre et lui servent d'outil pour observer les fluctuations du moral dans le but de le contrôler. Pour ce faire, toutes observations ou informations concernant le moral, obtenues notamment par la correspondance, sont rassemblées dans ces rapports. Ils servent à déterminer de façon générale comment les soldats perçoivent les différents aspects de leur expérience militaire, concernant par exemple la nourriture ou l'entraînement, dans le but de les améliorer au besoin, et ce, pour favoriser un bon moral. Cependant, bien qu'il s'agisse d'un outil qui fut très utile à l'armée pour apporter un soutien moral à ses hommes et que ses extraits de témoignages individuels soient intéressants, ses conclusions sont trop générales puisqu'elles font abstraction de cette notion d'individualité. Il advient donc que lorsque certains historiens utilisent les conclusions de ces rapports pour démontrer une thèse scientifique, leur démonstration est au final biaisée par manque de précision.

## **1.5 LES INDICATEURS DE L'ÉTAT MORAL**

Cette idée d'un moral individuel est partagée par d'autres auteurs, et ce depuis longtemps. Pendant la guerre, le Quartier général militaire canadien publiait «Canadian Army Overseas : Morale», dans lequel il est écrit, « Le moral est un état d'esprit, le



moral est individuel. Le moral d'un groupe, communément appelé « Esprit de corps », est seulement le reflet du moral d'un individu, la force du moral d'un groupe est alors celle de l'homme le plus faible<sup>4</sup>. En plus de rappeler que le moral est propre à chacun, ces auteurs proposent qu'en attribuant un état moral à l'ensemble d'un groupe, celui-ci ne reflète que le moral de l'homme le plus faible, sans prendre en compte d'autres états moraux possiblement plus élevés, d'où le risque de biaiser des résultats d'analyse.

Outre cette question de moral individuel, ces auteurs mentionnent un élément permettant d'observer le moral, qu'est l'esprit de corps. Contrairement au moral, cette notion est attribuée au groupe. Pour ce dernier, l'esprit de corps représente, de par son union, sa volonté et sa fierté de former une entité. La volonté d'union du groupe est donc influencée par le moral de chacun de ses membres. Donc, en observant l'état de l'union d'un groupe et en cherchant à expliquer cet état, il est fort possible que cette recherche nous ramène à l'analyse de l'état moral des individus composant le groupe.

Or, si l'esprit de corps est influencé par le moral, l'inverse s'applique aussi et donc, le moral est influencé par l'esprit de corps. Si un groupe n'est pas soudé, surtout dans un contexte militaire où le travail d'équipe est indispensable, des répercussions vont se faire sentir chez chacun des membres du groupe. L'esprit de corps est donc à la fois un indicateur et une forme de soutien moral. Cependant, pour mieux comprendre comment l'un influence l'autre, il faut observer un autre indicateur du moral qu'est la «cohésion».

La cohésion est la capacité du groupe à être uni et ce qui lui permet de réaliser ses objectifs. Elle se forge grâce à un fort sentiment d'appartenance, au sein duquel une confiance et une loyauté sont partagées, dans un objectif et des intérêts communs, où les membres ne forment qu'un. Elle s'observe particulièrement à travers les liens affectifs qui unissent les membres et les rapports entre les individus. Par elle se crée la solidarité qui représente l'élément central de l'esprit de corps. La cohésion est très importante dans l'étude du moral en temps de guerre, puisque l'organisation militaire est grandement

---

<sup>4</sup>Canadian Military Headquarters, «Canadian Army overseas : morale», London, Canadian Military Headquarters, 1942-1947. REF PAM U 22 M67 1942, Musée canadien de la guerre.

basée sur la notion de groupe et de travail d'équipe (armée, régiment, escadron, etc.). La cohésion devient donc un facteur très influent pour l'état moral d'un individu, qui fait constamment partie d'un tout.

Cette notion est divisée en deux principaux types. Il s'agit de cohésion horizontale, qui se crée entre pairs, et de cohésion verticale, qui se crée à travers la hiérarchie des grades. Comme l'explique Allister MacIntyre dans *Le précis de leadership militaire*, en citant le Lieutenant-colonel Christian Cowdrey du Corps des Marines des États-Unis, «la cohésion horizontale fait référence à la sollicitude et au soutien mutuel qui existent entre les soldats. La cohésion verticale implique un lien qui s'établit de haut en bas et de bas en haut de la chaîne de commandement et que l'on peut décrire comme un soutien dirigeant-dirigé»<sup>5</sup>.

Pour assurer le bon fonctionnement du groupe dans la réalisation de ses objectifs, il est nécessaire que ces deux types de cohésions aillent de pair. C'est aussi ce que démontre Allister MacIntyre en rapportant les propos du psychologue militaire canadien Peter Bradley, qui croit que « la vie militaire crée naturellement une forte cohésion horizontale [...] et cette loyauté latérale peut devenir puissante au point d'entraîner l'échec du leadership [...] La cohésion verticale est le ciment qui assure que les valeurs et les normes, dans les unités de niveau subalterne, sont compatibles avec les intérêts de l'unité et du service et avec les intérêts nationaux »<sup>6</sup>.

En résumé, la cohésion apporte un soutien moral au soldat, mais cette solidarité doit tout de même être encadrée pour ne pas que les soldats impliqués s'aventurent hors des normes militaires prescrites, ce qui pourrait apporter un lot important de conséquences, qui affaiblirait le moral. Somme toute, la cohésion est généralement positive et nécessaire pour le moral.

L'esprit de corps et la cohésion possèdent une définition semblable puisqu'ils sont étroitement liés. Dans un contexte où le travail d'équipe est primordial comme dans

---

<sup>5</sup>Allister MacIntyre, «La cohésion». Col Bernd Horn et Robert W. Walker, dir., *Le Précis de Leadership militaire*, dir. Col Bernd Horn et Robert W. Walker, Ottawa, Durdun Press Ltd. et la Presse de l'Académie canadienne de la Défense, 2008.. p. 101.

<sup>6</sup>*Ibid.*, p.106.

l'armée, l'un ne va pas sans l'autre. La cohésion est la capacité de travailler en équipe et l'esprit de corps est l'effet moral de ce travail d'équipe, qui se traduit par une solidarité plus ou moins grande. Donc, si le travail d'équipe est cohérent et harmonieux (cohésion), la solidarité du groupe est améliorée (esprit de corps). Or, si les parties ne savent pas travailler ensemble et sont désunies (cohésion), leur relation de groupe le sera tout autant (esprit de corps).

Donc, l'esprit de corps et la cohésion font partie des éléments qui favorisent un bon moral. Ils sont parmi les plus importants, puisque l'unité militaire à laquelle est rattaché un soldat devient en quelque sorte sa famille et, ses membres, les personnes avec qui il cohabitera pendant toute la durée de sa mobilisation. Ils occupent donc une place constante dans l'univers militaire du soldat. Ils ne sont cependant pas les seuls éléments à être bénéfiques. Toujours dans le livre *Le précis de leadership militaire*, les auteurs Bernd Horn et Daniel Roy-Lagacé, dressent une liste des éléments qui participent au renforcement du moral<sup>7</sup>. Cette liste est la suivante :

- Leadership fort
- Confiance en soi
- Cohésion
- Esprit de corps
- Satisfaction des besoins fondamentaux
- Équipement approprié
- Motivation

Cette liste n'est pas exhaustive puisque le but des auteurs est d'énumérer des éléments qui doivent être surveillés par les grades supérieurs, pour bien jouer leur rôle de dirigeants. Plusieurs autres formes de soutien moral seront observées dans la présente étude. Toutes sont importantes dans la course au moral, même les plus petites, puisqu'entre un mauvais et un bon moral il y a beaucoup de chemin à faire et qu'il fluctue beaucoup. De plus, comme le mentionnent Horn et Roy-Lagacé, alors qu'ils

---

<sup>7</sup> Bernd Horn et Daniel Roy-Lagacé, «Le moral», Col Bernd Horn et Robert W. Walker, dir., *Le Précis de Leadership militaire*, dir., Ottawa, Durdun Press Ltd. et la Presse de l'Académie canadienne de la Défense, 2008. p.454.

citent Douglas A. Benton, « Le moral se perd plus rapidement qu'il se relève et un moral bas est difficile à remonter »<sup>8</sup>. C'est pourquoi il est important de le surveiller et de le soutenir.

## 1.6 ÉCRIRE LE MORAL

Les auteurs précédemment mentionnés ont grandement contribué à développer la notion plutôt complexe qu'est le moral et ce, chacun à sa façon. Avec une approche plus critique, André Loez nous met en garde contre les mauvaises utilisations du terme et les problèmes potentiels liés aux sources d'archives le concernant. Ses réflexions contribuent à encourager la rigueur scientifique entourant l'utilisation de ce concept plutôt abstrait. De plus, celles-ci ont participé à construire la définition du moral proposée dans la présente étude. Dans son texte « Pour en finir avec le moral des combattants »<sup>9</sup>, il démontre avec beaucoup d'insistance l'importance de la notion d'individualité lorsqu'il est question de moral.

Il nous faut toutefois mentionner que, bien que nombreuses de ses réflexions nous aient éclairés quant à notre définition du moral et que notre analyse va en ce sens, les objectifs de nos études ne vont pas dans la même direction. En effet, tout au long de son argumentation, Loez tente de démontrer que la notion de moral est « artificielle et dispensable »<sup>10</sup>, et qu'elle ne devrait donc pas apparaître dans les études scientifiques. Il croit que l'observation du moral par l'armée est faite principalement dans un but d'encadrement et que son utilisation à des fins d'analyse historique ne permet pas de bien rendre compte de la situation telle que vécue par les combattants. Il conclut son argument en mentionnant que « si l'on veut faire l'histoire des combattants de la Grande Guerre et non reproduire les croyances de leurs chefs, il est temps de dire que le « moral » des soldats n'existe pas »<sup>11</sup>.

---

<sup>8</sup> Horn et Roy-Lagacé, « Le moral »..., p. 451.

<sup>9</sup> Loez, « Pour en finir... », p.106 - 119.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.115-116.

Contrairement à lui, nous pensons que l'entretien du moral du combattant en temps de guerre est important et bien présent, et que l'étude de cette notion est donc justifiée. Il est vrai que certaines études réalisées par le passé sont biaisées par manque de rigueur scientifique, notamment à cause d'une définition quelque peu abstraite de la notion du moral, mais la connaissance de ces insuffisances permet d'analyser le moral d'une meilleure façon. Toute forme d'analyse ne doit pas être éliminée. Nous convenons toutefois qu'il est impossible de tirer des conclusions à savoir si le moral du Régiment de Trois-Rivières était bon ou mauvais pendant la guerre, puisque cela dépend de chaque individu. Cependant, il est possible d'observer cette notion en analysant les formes de soutien moral auxquelles a eu recours ce Régiment.

Ensuite, le collectif *Le précis de leadership militaire*, dirigé par le Colonel Bernd Horn et Robert W. Walker suggère non seulement une explication portant sur le concept du moral, mais aussi sur plusieurs autres concepts qui y sont liés, tels la discipline, la confiance, la fatigue, la peur et le deuil.<sup>12</sup> Ces concepts se trouvent donc souvent liés à l'utilisation de formes de soutien moral, soit en étant eux-mêmes un soutien ou en étant la cause du besoin. Ce collectif a l'avantage d'être très complet, en permettant à plusieurs auteurs d'y participer. La notion du moral y est très bien expliquée et la recherche est bien travaillée, bien que la définition du moral qui y est proposée s'oppose en partie à celle développée dans la présente étude, puisqu'elle y est attribuée au groupe et fait donc abstraction de la notion d'individualité.

Si ce collectif permet de mieux comprendre les différents concepts liés au moral et donc aux formes de soutien moral, d'autres auteurs décrivent plus spécifiquement diverses formes de soutien. C'est le cas notamment de Laurel Halladay, auteure de *Doing their Bit: Canada's Second World War Military Entertainers*<sup>13</sup>, dirigé par David Bercuson, qui présente les spectacles de divertissement offerts aux soldats pendant la guerre par des animateurs canadiens. En plus de privilégier un sujet canadien, elle fait connaître le soutien moral dont ont bénéficié un très grand nombre de militaires. Ce

---

<sup>12</sup> Bernd Horn et Robert W. Walker. *dir, Le Précis de Leadership militaire*. Ottawa, Durdun Press Ltd. et la Presse de l'Académie canadienne de la Défense, 2008, 632 pages.

<sup>13</sup> Laurel Halladay, *Doing their Bit: Canada's Second World War Military Entertainers*, Mémoire de maîtrise, histoire, Université de Calgary, 2007, 337 pages.

genre d'analyse permet de définir plus en détail un soutien qui n'est généralement que rapidement mentionné dans les études portant sur le moral.

Suivant une approche différente, certains auteurs favorisent l'étude du moral par l'expérience vécue. Cela peut être fait en analysant l'expérience d'un groupe d'individus ou d'un individu seul. L'historien Alexander Watson choisi, pour sa part, le premier cas, dans son livre *Enduring the Great War, Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies, 1914-1918*<sup>14</sup>, dans lequel il observe l'état du moral des individus des armées allemande et britannique et ce qui l'influence. Bien que cette analyse s'étende à un très grand groupe, elle n'en demeure pas moins rigoureuse et permet de comparer plusieurs optiques individuelles du moral perçues pendant l'expérience de guerre. Cette comparaison apporte une précision à l'analyse, dans la mesure où elle tient compte de multiples possibilités, dont chacune dépend d'une expérience individuelle.

Dans le second cas, l'analyse est faite en observant une expérience vécue plus spécifique. Relevant de l'expérience personnelle, cette approche permet de connaître comment le moral influence un individu et comment il l'influence à son tour. Les auteurs Jesse Glenn Gray, *Au combat : Réflexions sur les hommes à la guerre*<sup>15</sup>, et Paul Fussell, *À la guerre : Psychologie et comportement pendant la Seconde Guerre mondiale*<sup>16</sup>, ont privilégié cette approche. Ayant vécu la guerre, plus précisément la Seconde Guerre mondiale, tous deux dans l'armée américaine, ces auteurs offrent une vision personnelle, mais sans doute partagée par plusieurs, d'une expérience de guerre et de leur relation avec le moral. Cette approche offre une vision unique d'une expérience de guerre, tout en permettant d'analyser le moral sous tous ses angles et sur toute la durée du service de l'individu.

Même si la notion de moral n'y est pas toujours présentée en tant que telle, les auteurs y peignent respectivement le tableau de ce qui les a affectés et ce qui les a soutenus moralement. Le portrait de l'expérience de guerre qui en est dressé est, sans nul

---

<sup>14</sup> Alexander Watson, *Enduring the Great War, Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, 288 pages.

<sup>15</sup> Jesse Glenn Gray, *Au combat, réflexions sur les hommes à la guerre*, Paris, Tallandier, 2012, 298 pages.

<sup>16</sup> Paul Fussell, *À la guerre, psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, New-York, Oxford University Press, 1989, 415 pages.

doute, très éprouvant, mais parfois apaisé grâce à des formes de soutien moral. Paul Fussell critique cependant le moral en citant John Knowles, qui indique que le bonheur, pendant la guerre, «avait disparu en même temps que le caoutchouc, la soie et beaucoup d'autres matières premières et que l'on remplaçait par le produit synthétique du temps de guerre, le moral, pour la durée du conflit»<sup>17</sup>. Ce produit synthétique semble toutefois avoir été très utile faute de mieux.

La présente étude s'inscrit dans cette approche de l'expérience vécue. Elle s'intéresse à l'expérience d'un groupe d'individus, en se concentrant sur un groupe spécifique qu'est le Régiment de Trois-Rivières.

## 1.7 UNE EXPÉRIENCE VÉCUE

Nous croyons que le meilleur moyen de décrire le moral est de l'observer à travers une expérience vécue. C'est pourquoi nous avons choisi de l'étudier à travers l'expérience de guerre du Régiment de Trois-Rivières pendant la Seconde Guerre mondiale. En se basant sur l'histoire d'un régiment, notre but n'est pas de suivre les fluctuations du moral de chacun de ses membres, mais bien de repérer les difficultés rencontrées par ce régiment et de retracer les formes de soutien moral que ses membres ont pu utiliser. Nous voulons démontrer quelles formes de soutien moral étaient disponibles, de qui elles provenaient et quelles ont été leur utilité et leur appréciation.

Le Régiment de Trois-Rivières est une unité blindée canadienne ayant pris part au conflit de la Seconde Guerre mondiale depuis sa mobilisation le 1<sup>er</sup> septembre 1939, jusqu'au jour de la Victoire en Europe, le 8 mai 1945. Étant une unité de milice, ce régiment avait précédemment pris part à quelques conflits importants, mais n'avait jamais connu un service aussi important, tant en durée qu'en intensité, que celui de la Seconde Guerre mondiale. Pour cette même raison, lors de sa mobilisation, il est en manque considérable d'effectifs et de matériel. Il se lance dès lors dans une campagne de recrutement dans la ville de Trois-Rivières et ses alentours. N'arrivant pas à combler

---

<sup>17</sup>Fussell, *À la guerre...*, p. 182.

tous ses besoins en effectifs, il accueille aussi des soldats provenant d'autres régiments, dont un grand nombre appartenant aux Victoria Rifles de Montréal.

Cette adhésion contribue à amplifier la différence linguistique au sein du régiment. En effet, bien qu'étant situé dans une ville fort majoritairement francophone, le régiment est dirigé en anglais. De plus, en raison du nombre important d'anglophones qui s'y joignent, les francophones se retrouvent en infériorité numérique. Selon l'auteur Jean-Yves Gravel, *Les soldats-citoyens : Histoire du Régiment de Trois-Rivières 1871-1978*, «en 1940, la moitié du Régiment est francophone, mais ce pourcentage diminue sensiblement outre-mer», à raison de 83% d'anglophones contre seulement 17% de francophones<sup>18</sup>. Pour faciliter les communications, le Régiment est donc divisé en trois escadrons, dont l'escadron A formé d'anglophones, l'escadron B de soldats bilingues et l'escadron C de Canadiens français.

Pour tous ces hommes, l'entraînement débute à Trois-Rivières. Au cours de leur séjour dans cette ville, ils ont aussi comme mission de surveiller des prisonniers de guerre, majoritairement allemands, et aussi des civils internés, qui sont gardés sur le terrain actuel du Parc de l'exposition de Trois-Rivières. Ils sont ensuite transférés à Montréal, puis au Camp Borden en Ontario, qui est un camp d'entraînement pour les unités blindées. Tout au long de l'entraînement en territoire canadien, les hommes sont mis au défi et leurs compétences sont évaluées pour déterminer s'ils sont de bons candidats pour faire partie du Régiment.

À partir de juin 1941, les choses deviennent de plus en plus sérieuses pour les membres du «Trois-Rivières», comme était familièrement appelé le Régiment. Il est temps pour eux d'aller continuer leur entraînement outre-mer. Ils prennent donc le train à Québec, en route vers Halifax, d'où ils embarquent sur des bateaux qui traversent l'Atlantique, jusqu'en Grande-Bretagne, où ils séjournent d'abord en Écosse, puis en Angleterre. Une fois sur le territoire anglais, l'entraînement devient plus intéressant, puisqu'ils ont l'occasion de tester, pour la première fois, des chars blindés. En effet, bien

---

<sup>18</sup> Jean-Yves Gravel, *Histoire du Régiment de Trois-Rivières 1871-1978*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1981, p.84.



qu'ils aient appris leur fonctionnement en territoire canadien, ils n'ont pu les manœuvrer, faute de disponibilité de matériel. Le Régiment devient alors véritablement une unité blindée. Étant plus près du conflit, les hommes du Régiment ont pour mission de surveiller toute intrusion ennemie sur le territoire qu'ils occupent.

Ce n'est qu'en 1943 que le Régiment est appelé à délaissier l'entraînement pour plonger au cœur du combat. Par suite de cet ordre, les hommes embarquent à bord de bateaux, avec leurs chars, qui les mènent vers une destination encore inconnue. Le matin du 10 juillet 1943, ils débarquent sur les plages de Sicile, plus spécifiquement celles de Pachino. De nombreuses batailles et de nombreuses difficultés attendent les membres du Régiment. Tout au long de celles-ci, le Trois-Rivières gagne en expérience et en réputation. Que ce soit lors du débarquement, à Grammichele, Piazza Armerina, Assoro, Leonforte, Nissoria, Regalbuto ou Aderno, ses hommes combattent vaillamment les Allemands et les Italiens, qui se voient ensuite contraints de reculer sur le territoire de la botte italienne.

Les militaires du Régiment doivent donc quitter la Sicile et se diriger vers le sud de l'Italie. S'ensuivent de nombreuses autres batailles, dont celles de Termoli, Lanciano, Ortona, Cassino, la Ligne Gustave, la Ligne Hitler et la Ligne Trasimène. Voilà des noms qui représentent pour ces militaires bien plus que de simples endroits. Il s'agit des noms de batailles au cours desquelles leur moral a été mis à rude épreuve et où ils ont perdu un grand nombre de leurs amis et frères d'armes.

La campagne d'Italie ne constituait pas aux yeux des Alliés une mission aussi importante que pouvait l'être, par exemple, le débarquement de Normandie et la reconquête de la France, mais elle a tout de même été d'une grande utilité. Elle devait servir à créer un nouveau front pour disperser les forces ennemies et ainsi, donner un répit aux alliés situés sur les autres fronts. Elle devait aussi servir à ouvrir un nouveau passage vers la France et l'Allemagne par le sud et à combattre les membres de l'Axe, qu'étaient l'Allemagne nazie d'Hitler et l'Italie fasciste de Mussolini.

Une fois leur travail en sol italien terminé en 1945, les hommes du Régiment sont envoyés dans le nord-ouest de l'Europe, soit dans les Pays-Bas. Une fois arrivés, ils

n'y demeurent que quelques jours avant que la Victoire ne soit déclarée en Europe, soit le 8 mai 1945. Le cauchemar est enfin terminé et les hommes attendent d'être renvoyés au Canada.

Ce résumé de leur parcours ne démontre pas en quoi cette expérience a été éprouvante pour les 2 370 hommes qui se sont joints au Régiment de Trois-Rivières<sup>19</sup>. Nous comptons bien présenter plus en détail les difficultés qu'ils ont rencontrées, au cours des prochaines pages de ce mémoire. Sans bien sûr oublier les formes de soutien moral auxquelles ils ont eu recours pendant ce périple.

Nous souhaitons aussi faire connaître l'histoire de ces soldats qui ont servi le Canada pendant toutes ces années. D'abord pendant la période d'entraînement, puisqu'elle constitue une étape indispensable pour former de bons combattants et qu'elle forge les bases de l'entretien du moral. Puis pendant la période de combat, puisque les militaires y ont combattu avec courage et dévouement, d'une façon digne de toute reconnaissance. Dans une guerre au sein de laquelle le Régiment de Trois-Rivières a été très actif, puisque sa brigade a combattu pendant 532 jours, sur un total possible de 668 jours, sans compter les 253 jours où ses régiments se sont relayés sans répit au front<sup>20</sup>. Suite à ces nombreuses journées au combat, les pertes du Régiment de Trois-Rivières s'élèvent à 114 tués<sup>21</sup>, 331 blessés et 5 prisonniers de guerre<sup>22</sup>.

Le Régiment de Trois-Rivières possède une historiographie somme toute assez faible. Parmi les ouvrages dont il est l'objet ou dans lesquels il est mentionné, une majorité traite de sa participation à la Seconde Guerre mondiale. Cela est peu étonnant, puisqu'il s'agit sans doute de la guerre qui a le plus marqué son histoire et celle pendant laquelle l'importance de son service a été le plus fortement reconnue. Le livre qui couvre

---

<sup>19</sup> Gravel, *Histoire du Régiment de Trois-Rivières...*, p.84.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.84.

<sup>21</sup> Dans le livre *Histoire du Régiment de Trois-Rivières 1871-1978*, l'auteur Jean-Yves Gravel mentionne 114 tués au combat alors qu'en annexe il énumère les noms de 116 hommes. Les noms supplémentaires sont ceux du Caporal D. Lauzon, décédé à la Ligne Trasimène et du Capitaine F. Major, décédé en France. Charles Prieur, dans le livre *Chroniques de guerre 1939-1945 du Three River Regiment (Tank)*, inscrit en annexe les noms de 114 hommes tués au combat. Puis, sur la plaque commémorative présentée au manège militaire de Trois-Rivières en l'honneur des militaires décédés pendant la guerre, on retrouve aussi les noms de 114 hommes.

<sup>22</sup> Gravel, *Histoire du Régiment de Trois-Rivières...*, p.81.

le mieux l'ensemble de son histoire est celui de Jean-Yves Gravel, *Soldats-Citoyens : Histoire du Régiment de Trois-Rivières, 1871-1978*<sup>23</sup>. Bien qu'elle soit plutôt courte, cette synthèse résume assez bien comment ce régiment s'est développé à travers les époques. L'auteur y explique les principales batailles, en plus de fournir différents éléments en lien avec la formation et l'organisation du Régiment. De plus, il en présente les composantes sociales à l'aide de données statistiques intéressantes.

Offrant aussi un livre portant sur l'histoire du Régiment de Trois-Rivières, mais se concentrant sur la période de la Seconde Guerre mondiale, l'auteur Charles Prieur propose une tout autre approche pour raconter cette guerre. Dans son livre, *Chroniques de Guerre 1939-1945 du Three Rivers Regiment (Tank)*<sup>24</sup>, Charles Prieur, ancien militaire du Trois-Rivières, raconte sa propre expérience de guerre à partir de notes qu'il a écrites au combat. Il y recueille aussi plusieurs anecdotes racontées par ses frères d'armes. Les pages écrites par cet homme sont une mine d'or pour la recherche portant sur le moral.

Ensuite, l'auteur John F. Wallace est aussi un ancien militaire du Trois-Rivières ayant servi pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans son livre *Dragons of Steel*<sup>25</sup>, il décrit l'évolution de l'utilisation des chars blindés dans l'armée canadienne. Il y choisit quelques fois des exemples de sa propre expérience avec les chars du Régiment, ce qui rend son livre encore plus intéressant pour la présente étude.

Un autre livre portant sur les chars blindés nous a aussi été utile. Il s'agit de *Le Corps blindé royal canadien : une histoire illustrée*<sup>26</sup>, par John Marteinson et Michael R. McNorgan. En plus de présenter l'évolution des blindés et les différents modèles de chars, ces auteurs présentent de nombreuses batailles au cours desquelles les régiments blindés canadiens se sont démarqués. Parmi ces régiments, on retrouve bien évidemment celui de Trois-Rivières et son expérience pendant la Seconde Guerre mondiale. Cela

---

<sup>23</sup>Jean-Yves Gravel, *Histoire du Régiment de Trois-Rivières 1871-1978*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1981, 153 pages.

<sup>24</sup>Charles Prieur, *Chroniques de guerre 1939-1945 du Three Rivers Regiment (Tank)*, Trois-Rivières, Association du 12e Régiment blindé du Canada, SD, 327 pages.

<sup>25</sup>John F. Wallace, *Dragons of Steel*, Burnstown, The General Store Publishing House, 1995, 283 pages.

<sup>26</sup>John Marteinson et Michael R. McNorgan, *Le Corps blindé royal canadien une histoire illustrée*, Toronto, The Royal Canadian Armoured Corps Association, 2001, 447 pages.

permet de connaître non seulement son interaction avec les chars, mais aussi avec les autres régiments blindés qui étaient à ses côtés pendant la guerre.

Ensuite, la grande synthèse de G.W.L. Nicholson, *Les Canadiens en Italie 1943-1945*<sup>27</sup>, aborde plusieurs de ces sujets, mais est surtout pertinente dans la mesure où il raconte en détail l'histoire canadienne de la Campagne d'Italie, incluant l'expérience du Régiment de Trois-Rivières. De façon semblable, les trois livres de Mark Zuehlke, *Operation Husky : The Canadian Invasion of Sicily, July 10 – August 7, 1943*<sup>28</sup>, *Ortona: Canada's Epic World War II Battle*<sup>29</sup> et *The Liri Valley: Canada's World War II Breakthrough to Rome*<sup>30</sup>, décrivent bien quelques-unes des missions auxquelles le Régiment a participé. La diversité de ces quelques livres offre un apport considérable à la présente recherche, mais l'histoire du Régiment peut être développée davantage. Nous souhaitons apporter notre contribution, en racontant l'histoire vécue par ses hommes.

## 1.8 LES SOURCES

La recherche faite pour créer ce mémoire a été menée dans trois principaux centres d'archives, soit au Manège militaire de Trois-Rivières, puis à Bibliothèque et Archives Canada et au Musée canadien de la guerre, tous deux situés à Ottawa. Il s'agit des trois centres d'archives où sont conservés les documents historiques concernant le Régiment de Trois-Rivières. Tous les documents disponibles ont été analysés, dans le but de repérer les formes de soutien moral utilisées par le Régiment et d'en comprendre le besoin qui les a nécessitées.

---

<sup>27</sup>G.W.L. Nicholson, *Les Canadiens en Italie 1943-1945*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1960, 851 pages.

<sup>28</sup>Mark Zuehlke, *Operation Husky : The Canadian Invasion of Sicily, July 10 - August 7, 1943*. Vancouver, Douglas & McIntyre, 2008, 491 pages.

<sup>29</sup>Mark Zuehlke, *Ortona: Canada's Epic World War II Battle*, Vancouver, Douglas & McIntyre, 1999, 443 pages.

<sup>30</sup>Mark Zuehlke, *The Liri Valley: Canada's World War II Breakthrough to Rome*, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2001, 492 pages.

Deux documents ont été particulièrement utiles lors de cette recherche. Il s'agit du Journal de guerre du Régiment, ainsi que du journal personnel de Charles Prieur, qui ont tous deux été consultés au Manège militaire Général-Jean-Victor-Allard de Trois-Rivières. Ils sont grandement pertinents dans la mesure où ils sont très détaillés, contiennent de nombreux passages permettant de cibler des formes de soutien moral et couvrent l'ensemble de la période analysée. Ils sont en quelque sorte un récit de la guerre, dressant un portrait de l'expérience vécue par les militaires.

Le Journal de guerre est un document officiel qui devait être rédigé mensuellement, à raison d'un bilan par jour, par un ou quelques officiers, dans le but de créer un rapport général de l'état et de l'activité du Régiment<sup>31</sup>. Il est le document le plus important en nombre de pages de toutes les sources disponibles pour le sujet étudié. Ce journal est entièrement rédigé en anglais et dactylographié. Il est divisé en 73 volumes, à raison d'un rapport par mois allant du 1<sup>er</sup> septembre 1939 au 22 septembre 1945. Celui-ci est accompagné de cartes, de correspondance et de documents divers le concernant. On y retrouve par exemple des rapports de batailles, des événements marquants et des constats généraux de l'appréciation des hommes envers les décisions de l'armée. La fréquence quotidienne des bilans favorise la quantité d'informations et la qualité du document. De plus, il était demandé aux officiers qui rédigeaient le Journal de guerre, d'écrire le plus de détails possibles, dans le but de permettre aux historiens de raconter l'expérience du Régiment. Il s'agit donc d'un document indispensable à la présente recherche.

De façon semblable, Charles Prieur fait aussi un récit quotidien de son expérience de guerre dans son journal personnel<sup>32</sup>. Chacune des notes qu'il a écrites durant la guerre y est classée par date. Cela permet d'avoir une vision plus personnelle et ressentie de cette expérience, de même qu'une véritable opinion de l'appréciation des formes de soutien moral utilisées. De plus, on retrouve dans ce livre un rappel des principaux événements historiques suivant la même chronologie que ses écrits, ainsi

---

<sup>31</sup> Régiment de Trois-Rivières, Journal de guerre du Régiment de Trois-Rivières, 1939-1945, Manège militaire de Trois-Rivières, 1939-1945.

<sup>32</sup> Charles Prieur, *Chroniques de guerre 1939-1945 du Three Rivers Regiment (Tank)*, Trois-Rivières, Association du 12<sup>e</sup> Régiment blindé du Canada, SD, 327 pages.

qu'un ensemble important d'anecdotes intéressantes, qui ont été vécues par ses frères d'armes. Cela permet d'analyser l'expérience vécue de non seulement un, mais plusieurs membres du Régiment.

Outre ces deux documents, les archives du manège militaire de Trois-Rivières contiennent aussi des listes nominatives, des listes d'honneurs, des listes de matériel, des listes de pertes, des photographies, des découpages de journaux, des messages officiels, de documents portant sur les infractions, etc.

Une autre copie du triplicata du Journal de guerre est conservée à Bibliothèque et Archives Canada à Ottawa. Ce centre d'archives possède aussi des rapports moraux au sein desquels sont compilés plusieurs indices permettant d'analyser l'état moral des militaires canadiens. Bien que ces rapports contiennent des renseignements provenant de plusieurs régiments, on en retrouve quelques-uns appartenant au Régiment de Trois-Rivières. Il possède aussi un bon nombre de photographies et d'autres documents intéressants, tels des rapports d'inspections et des fonds d'archives personnels.

De son côté, le Musée canadien de la guerre, situé à Ottawa, conserve aussi des documents importants concernant le moral, par exemple le texte du Quartier général militaire canadien, «Canadian Army Overseas : Morale»<sup>33</sup>. Puis d'autres concernant les formes de soutien moral, comme des programmes de soirées ou bien des menus de repas officiels, sans oublier la lettre du Lieutenant Prince. Il s'agit d'une lettre écrite par ce lieutenant, à l'intention des parents du Caporal Dilio, son frère d'armes décédé au combat. Cette lettre démontre bien l'amitié entre les soldats, les liens importants avec la famille et l'impact de la mort sur le moral. Tous ces éléments permettent de mieux comprendre le quotidien de ces soldats et rendent possible l'analyse d'une multitude de formes de soutien moral.

Elles seront analysées dans les prochains chapitres de ce mémoire, couvrant l'ensemble de la Seconde Guerre mondiale, de 1939 à 1945. Cette période sera divisée en deux temps, soit la période d'entraînement et la période de combat. Cette division est

---

<sup>33</sup> Canadian Military Headquarters, «Canadian Army overseas : morale», London, Canadian Military Headquarters, 1942-1947. REF PAM U 22 M67 1942, Musée canadien de la guerre.

créée pour mieux démontrer l'influence de chacune des périodes sur le moral. Le militaire connaît les premières difficultés de la vie militaire pendant la période d'entraînement, qui lui sert de période d'apprentissage pour gérer et entretenir son moral, en prévision des dures réalités de la période de combat, où le moral est plus durement affecté.

## CHAPITRE 2 LA PÉRIODE D'ENTRAÎNEMENT

### 2.1 TROIS-RIVIÈRES

Le service du Régiment de Trois-Rivières au cours de la Seconde Guerre mondiale commence dès sa mobilisation le 10 septembre 1939. Dès lors, une grande réorganisation attend ses dirigeants. Étant un Régiment de milice, il possède des soldats bien formés et entraînés, mais leur nombre est trop restreint pour subvenir aux besoins de cette guerre d'une ampleur déjà colossale et qui promet de s'amplifier davantage. C'est pourquoi une grande campagne de recrutement est lancée dès cette date, et même un peu avant, pour combler les besoins en effectifs. Ces effectifs doivent atteindre 532 hommes, pour rendre le Régiment fonctionnel, et davantage suivant la demande et l'ampleur de la tâche. Le recrutement débute d'abord à Trois-Rivières, où les hommes intéressés peuvent s'inscrire directement au manège militaire. Ensuite, des officiers se déplacent dans les villes avoisinantes, soit Shawinigan, Grand-Mère, La Tuque et Louiseville, pour multiplier les lieux de recrutement et ainsi, les rendre plus accessibles pour tous. Ce service est sans doute la toute première forme de soutien moral offerte par le Régiment à ses soldats en devenir.

Ainsi, le recrutement commence lentement, mais attire de plus en plus de volontaires au fur et à mesure que la situation en Europe s'envenime. Comme l'écrit Charles Prieur en date du 4 septembre 1939, « Le recrutement débute au manège militaire de Trois-Rivières. Lentement d'abord. La guerre ne se limite pour l'instant qu'à la distante Pologne »<sup>1</sup>. La déclaration de guerre du Canada à l'Allemagne implique

---

<sup>1</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.12.



activement le pays dans la guerre et influence davantage le désir d'engagement des citoyens. Plusieurs se portent alors volontaires, suivant l'appel du devoir à accomplir. Ils souhaitent non seulement combattre l'ennemi, mais aussi venir en aide à leurs alliés.

Cependant, bien que le fait de se sentir impliqués dans le conflit contribue au désir d'engagement, une multitude d'autres raisons poussent les hommes vers celui-ci. Parmi ces raisons, on retrouve notamment le patriotisme, le désir de défendre ses principes et ses valeurs, la quête d'aventure, la poursuite d'une tradition militaire familiale, ou le besoin d'un emploi. Du point de vue du moral, certaines d'entre elles seront plus bénéfiques que d'autres sur le long terme. Le soldat qui s'engage par patriotisme ou par désir d'aventure, par exemple, a de meilleures chances de garder le moral lorsque viendra le temps d'aller se battre en territoire hostile, que celui qui s'est engagé dans le simple but de recevoir sa solde.

Bien entendu, toute personne qui s'engage doit être consciente du risque potentiel qu'un tel métier implique. Cette potentialité s'accroît quand la mobilisation signifie la participation active du Régiment au combat, ce à quoi un Régiment de milice peut parfois être exclu. Le fait est qu'une fois le risque accepté, l'engagement dans l'armée demeure une option d'emploi intéressante. Il s'agit d'un emploi accessible, où l'offre est grande, et ce, à un moment où l'économie se remet lentement des difficultés de la crise financière des années 30. La solde de 1,30\$ par jour, pour le grade de soldat, avec augmentation prévue après 4 ou 6 mois de loyaux services, selon les conditions en vigueur, est donc la bienvenue pour tous<sup>2</sup>.

Parmi ce qui lie le moral aux raisons d'engagement, l'acceptation sociale et familiale joue aussi un rôle important. Le moral du soldat a de meilleures chances d'être favorisé si ce dernier sent que sa décision est acceptée et même encouragée par la société et ses proches. Suivant cette idée, la grande campagne de propagande qui est alors lancée par l'armée a un impact sur la vision qu'a la société de cette guerre. Dans de nombreux médias ou dans les villes, on peut voir des messages ou des affiches de

---

<sup>2</sup> Bibliothèque et archives Canada, Site Internet, «Nous nous souviendrons d'eux, trousse d'information Deuxième Guerre mondiale», <http://www.bac-lac.gc.ca/fra/decouvrez/patrimoine-militaire/nous-nous-souviendrons/Documents/Deuxieme-Guerre-mondiale-trousse-information.pdf>, [En français], Mise à jour SD, Page consultée en octobre 2016.

propagande encourageant les gens à s'engager dans l'armée ou à faire leur part pour participer à l'effort de guerre. Cela contribue à sensibiliser la société à l'importance de cette guerre, à s'impliquer personnellement et à encourager le mouvement. Cette perception sociale positive de l'engagement favorise le bon moral du soldat, quant à l'idée qu'il a pris la bonne décision en joignant l'armée.

L'acceptation sociale de la guerre est cependant difficile à acquérir en 1939, alors que les pertes et les difficultés de la Première Guerre mondiale sont encore fraîches dans les esprits. C'est pour cette raison que, malgré l'effort de propagande, tous ne sont pas convaincus que l'armée canadienne doive participer à cette guerre. Cela explique les réticences, parfois marquantes, démontrées face au recrutement. Parmi celles-ci, le Journal de guerre du Régiment indique qu'«il y a quelques oppositions au recrutement à Grand-Mère, le Capitaine Lawless a reçu une lettre de menace l'avertissant de cesser ses activités»<sup>3</sup>. Cette division de l'opinion au sein de la population explique sans doute pourquoi le recrutement est plutôt lent. Puis à long terme, pourquoi le volontariat ne suffit pas à la demande.

L'acceptation familiale est elle aussi souvent difficile à acquérir, puisque la vie d'un proche est en jeu. Dans quelques familles où la tradition militaire familiale représente un véritable honneur, l'engagement d'un proche est souvent bien vu. Certains hommes qui s'engagent lors de la Seconde Guerre mondiale sont nés dans cet univers militaire et rêvent d'y participer un jour. C'est le cas du Lieutenant Jack Wallace, du Trois-Rivières, qui témoigne de ce désir de jeunesse dans son livre *Dragons of Steel*.

Mon lien personnel avec ce qui est maintenant appelé «les blindés» remonte à il y a onze ans, au Fort Osborne Barracks, à Winnipeg. J'étais alors un «rat de caserne», ayant vécu mes dix premières années dans les casernes militaires, où mon père servait comme soldat. [...] Les tâches n'étaient pas ardues et, étant intéressé par la mécanique, j'ai passé mes temps libres à visiter les hangars de chars, où les soldats n'ont rien fait pour décourager mon enthousiasme pour les véhicules chenillés. [...] Quand la guerre a été déclarée en septembre, j'ai été le premier à m'inscrire dans ce qui est devenu le Canadian Armoured Fighting Vehicles School<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, coupure du "Montreal Daily Star", 21-9-39.

<sup>4</sup> Wallace, *Dragons of Steel*, p.11.

Cet enthousiasme face à la guerre et à l'engagement d'un proche n'est cependant pas partagé par toutes les familles. Les inquiétudes viennent alors de la peur de perdre un mari ou un père, et, comme dans la majorité des cas, de celle de perdre un fils. En effet, la majorité des membres du Régiment sont de jeunes hommes. Bien que l'âge minimum d'engagement, d'abord 18 et bientôt 19 ans, donne à ces jeunes gens la liberté de devenir soldats, le désaccord des parents tend souvent à freiner cette liberté. Parfois plus conscients des difficultés qui attendent leurs enfants, les parents y vont de mises en garde ou d'interdictions, qui au final ne tiennent qu'à la décision de ces jeunes adultes. Dans ces cas, il est évident que le moral du soldat est meilleur si celui-ci obtient le soutien de ses proches, qu'ils soient en accord ou non avec sa décision.

Le soutien offert par les proches a une importance de premier plan sur le moral du soldat. D'abord, puisqu'il implique des personnes qui lui sont très chères. Puis, parce que ces personnes lui permettent de maintenir un lien avec sa vie civile. En effet, l'engagement au sein de l'armée requiert un important éloignement de la vie civile. L'entraînement nécessite le transfert des troupes dans différents endroits qui sont souvent éloignés du lieu de résidence. Cette distance est d'autant plus accrue lorsque les soldats partent au combat. Il est donc important pour ces hommes de pouvoir conserver une certaine proximité avec leur vie civile, notamment par le biais de la correspondance avec leurs proches.

Bien évidemment, le désir d'engagement, quelles qu'en soient les raisons, ne suffit pas pour devenir soldat. L'armée observe certains critères qui doivent être respectés. Parmi ceux-ci, on retrouve la situation familiale. Les candidats doivent préférentiellement être célibataires, veufs ou n'avoir pas plus de trois enfants. Cela permet de protéger les grandes familles contre la perte d'un père.

Ensuite, pour protéger la jeunesse, un âge minimal est aussi observé. Comme nous l'avons mentionné, le jeune homme qui s'engage doit avoir au minimum 18 ans, âge qui sera changé dès les premiers mois du recrutement à 19 ans. Bien que ce règlement soit mis en place pour protéger ces jeunes hommes, dans la mesure où ils sont considérés suffisamment matures pour comprendre les conséquences d'une telle décision

et ainsi prémunir leur moral, certains tentent d'en déroger. Ces dérogations sont expliquées par l'historien Jean-Yves Gravel.

La jeunesse caractérise le Régiment, puisque plus de 60% des cavaliers ont moins de 21 ans au moment de l'enrôlement, et la presque totalité a moins de 30 ans. [...] Environ 7% des cavaliers se seraient donc enrôlés en faussant leur âge. Il semble bien que ce soit avec la tolérance des officiers, puisque c'est la date de naissance correcte qui est indiquée dans les Log Books de troupes outre-mer. Sans doute cette tolérance s'explique-t-elle par la lenteur du recrutement<sup>5</sup>.

**TABLEAU 1**

**Répartition des militaires du Régiment de Trois-Rivières selon l'âge d'enrôlement**

16 ans	1%
17 ans	3%
18 ans	5%
19 ans	32%
20 ans	21%
21-26	36%
Autres	2%
	<hr/>
	100%

Source : Jean-Yves Gravel, *Histoire du Régiment de Trois-Rivières 1871-1978*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1981, p.85.

Les normes médicales sont une autre condition imposée par l'armée pour devenir soldat. Tout comme pour l'âge, cette condition est utile à l'armée dans la mesure où elle veut des hommes capables d'être soldats et en état de se battre. À titre individuel cependant, cette condition prémunit le soldat contre un mauvais moral engendré par une mauvaise santé. Donc, tous doivent réussir l'examen médical obligatoire. Les normes à satisfaire sont physiques, médicales et psychologiques.

D'abord, la recrue doit avoir la grandeur minimale de 5 pieds et 3 pouces et peser au moins 130 livres. Elle doit passer avec succès un examen de la vue, avec un minimum à atteindre de 20 sur 40. Les capacités physiques et mentales sont ensuite évaluées grâce à l'examen médical PULHELMS, qui se concentre sur les poumons, les membres supérieurs, le cœur, la vision, l'ouïe, le quotient intellectuel et l'aspect

<sup>5</sup>Gravel, *Histoire du Régiment de Trois-Rivières...*, p.85.

psychiatrique<sup>6</sup>. Une fois que la recrue a satisfait à toutes ces normes, elle démontre le potentiel d'être un bon soldat.

La période d'entraînement détermine si le soldat a les capacités nécessaires pour remplir son devoir. S'il ne les possède pas, les dirigeants du Régiment se doivent de l'exclure de leurs rangs, pour son propre bien et celui de ses frères d'armes. Il est aussi possible que la recrue s'avère être un bon soldat, mais qu'elle ne soit pas faite pour être cavalier, c'est-à-dire servir dans un régiment de blindés. Une adhésion au sein d'un régiment de blindés comme celui de Trois-Rivières requiert en effet de grandes capacités mentales, puisque l'arme est plus technique. En plus d'être capables de manipuler l'arme, les cavaliers doivent savoir travailler en équipe et pouvoir acquérir de bonnes connaissances en mécanique. Ceux qui en sont exclus, mais qui ont tout de même le potentiel d'être de bons soldats peuvent alors être transférés dans des régiments d'infanterie, dont le rôle est tout aussi important.

Donc, suite aux examens médicaux, ceux qui satisfont aux exigences joignent les rangs du Régiment de Trois-Rivières. Pour compléter en beauté les exigences des conditions médicales d'engagement, les recrues doivent recevoir quelques doses peu appréciées de vaccination dans la poitrine. Elles sont ensuite prêtes à servir. Bien que le recrutement semble aller lentement vu l'objectif de l'effectif à combler, il n'en demeure pas moins que le nombre de recrues est imposant et ébranle l'organisation du Régiment. Ses officiers s'affairent tant bien que mal à offrir à tous ces hommes les services nécessaires. Tant bien que mal, puisqu'ils se trouvent pris de court entre la faiblesse des ressources disponibles et le nombre de soldats qui requièrent un soutien.

Le meilleur exemple se trouve au niveau de l'équipement. Dès leur arrivée, les cavaliers reçoivent leur uniforme militaire. Cependant, cet uniforme est incomplet et peu convenable. En date du 16 septembre 1939, le Journal de guerre du Régiment décrit la situation ainsi, « Il y a une pénurie de vêtements et les hommes sont équipés au fur et à mesure que le matériel est livré. Aucune paire de bottes n'a été reçue, de même

---

<sup>6</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.12 et 14.

qu'aucun sous-vêtement. L'uniforme qui est distribué, si disponible, consiste en une tunique, des culottes courtes et des bandes molletières (ou des pantalons) et un béret»<sup>7</sup>.

Malheureusement, cette pénurie de vêtements crée d'autres problèmes encore plus graves. Seulement onze jours après cette mention dans le Journal de guerre, on y retrouve l'information suivante, «Un bon nombre d'hommes sont admis à l'hôpital, la cause la plus fréquente est la bronchite, mais il y en a aussi un assez bon nombre pour cause d'ampoules aux pieds. Le chauffage défectueux dans le manège militaire rend la bâtisse souvent froide et les ampoules aux pieds viennent du fait que les hommes doivent porter leurs propres souliers, souvent en mauvaise condition, par manque de bottes fournies par l'armée»<sup>8</sup>.

Finalement, le 10 janvier 1939, la situation s'améliore. Le Journal de guerre nous informe que «quelques hommes ont reçu les nouvelles tenues de combat kaki de l'armée britannique aujourd'hui. C'est la première fois que des membres du Régiment sont si équipés»<sup>9</sup>. Puis cette amélioration se poursuit sept jours plus tard, alors que «d'autres tenues de combat pour les hommes sont arrivées et sont distribuées. Les hommes aiment leur nouvel uniforme, il est confortable, chaud et il n'y a plus de boutons à frotter!»<sup>10</sup>. Malgré les efforts de l'armée pour subvenir aux besoins de tous ses hommes, la situation se reproduit quelques mois plus tard.

En effet, les changements de saisons au Canada requièrent un changement d'habillement. Cependant, alors que la saison estivale est arrivée, les uniformes d'été ne sont pas prêts. À ce moment, les cavaliers sont installés aux casernes du Côteau et la chaleur affecte les hommes alors vêtus de leur tenue d'hiver. Le 5 juillet, le Journal de guerre rapporte que «les tenues de combat sont maintenant enlevées pendant les journées chaudes. Les pantalons sont raccourcis à l'aide de ceintures. Des casques pour se protéger du soleil sont aussi disponibles pour les tâches et l'entraînement»<sup>11</sup>. Puis, finalement, le 9 juillet, «Aujourd'hui, enfin, l'unité s'est vêtue des tenues de combat

---

<sup>7</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 16-9-39.

<sup>8</sup>*Ibid.*, 27-9-39.

<sup>9</sup>*Ibid.*, 10-1-40.

<sup>10</sup>*Ibid.*, 17-1-40.

<sup>11</sup>*Ibid.*, 5-7-40.

d'été. Les officiers portent la tunique d'été, des culottes courtes et des bas. Ceux qui ne possèdent pas de bas peuvent porter des bandes molletières. Les autres rangs portent la veste d'été, des culottes courtes et des bandes molletières»<sup>12</sup>.

Ce manque de matériel s'explique notamment par l'urgence de la mobilisation et par le manque de préparation qu'elle provoque, tant au niveau de l'organisation de l'Armée que de la production dans les usines du pays. De plus, la production d'uniformes n'est pas le seul problème urgent. L'engagement de nombreux soldats requiert non seulement un besoin en habillement, mais aussi un besoin en hébergement.

L'hébergement alors offert par l'Armée consiste en soi en une autre forme de soutien moral. Comme le recrutement se fait à Trois-Rivières et ses environs, les hommes qui habitent près du manège militaire demeurent à la maison, en attendant un transfert du Régiment. Les hommes qui viennent de loin, quant à eux, doivent être logés à proximité. Parmi ceux-ci, un grand nombre provient du Victoria Rifles Regiment, de Montréal, qui, récemment dissous, s'est joint au Régiment de Trois-Rivières. Le Journal de guerre dénombre d'abord 144 de ses membres qui sont transférés vers Trois-Rivières, suivis de l'ajout de quelques autres<sup>13</sup>. Puisque le manège militaire ne possède pas suffisamment de place pour accueillir ces nombreux hommes, ceux-ci sont logés chez des citoyens de Trois-Rivières, qui sont dédommagés.

Alors responsable de cet hébergement, le sous-lieutenant Frank Johnson se souvient de l'ampleur de ce travail :

Je devais trouver des gens qui accepteraient de loger et de nourrir un homme (trois repas par jour), pour la somme réglementaire, exacte et précise de 5,95 \$ par semaine. Comme la grande dépression n'était pas encore terminée, j'ai été en mesure d'héberger bon nombre de gars au Manoir Laviolette (à proximité d'où se trouve maintenant l'Auberge des Gouverneurs). Un autre groupe s'est retrouvé à l'hôtel Victoria, sur la rive du fleuve. D'autres étaient logés dans des maisons de chambres et des maisons privées (certains se retrouvaient à quatre par chambre). Les lieux d'hébergement étaient éparpillés partout dans la ville. Ce manège a duré jusqu'au moment où nous avons tous été hébergés aux installations du

<sup>12</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 9-7-40.

<sup>13</sup>*Ibid.*, 13-11-39.

terrain de l'Exposition. Si seulement le tarif hebdomadaire avait été fixé à 6 \$ juste. Maudits soient les cinq cennes<sup>14</sup>.

Bien que cet hébergement à proximité du manège militaire favorise l'accès aux entraînements, elle ne permet pas la cohabitation entre les membres du Régiment. Cette cohabitation est un élément essentiel pour le moral, puisqu'elle sera obligatoire tout au long de l'expérience de guerre. Elle l'est d'abord pour favoriser l'organisation régimentaire en rassemblant tous ses membres en un même endroit, tant sur les lieux d'entraînement que les lieux de combats. Puis, pour permettre aux militaires de s'habituer à cette vie en communauté. Si cette habitude est acquise en période d'entraînement, elle représentera une difficulté morale de moins à gérer en période de combat. Cette cohabitation est aussi un excellent moyen de développer les relations sociales et professionnelles au sein d'un groupe. Suivant cette idée, elle ne tardera pas à s'imposer dans la vie militaire des hommes du Régiment.

En effet, peu de temps après, le 12 février 1940, le journal de Charles Prieur indique qu'un «groupe précurseur du Régiment doit se rendre demain aux installations du terrain de l'Exposition de Trois-Rivières. Le reste du Régiment s'y rendra le jour suivant. Tous les membres du Régiment seront cantonnés en un seul endroit, plutôt que d'être hébergés à gauche et à droite». <sup>15</sup> Bien qu'ils demeurent dans la même ville, les membres se rassemblent à cet endroit. Cela représente le début d'une cohabitation qui durera jusqu'à la fin de la guerre. À certains moments, au cours des nombreux déplacements vers Montréal, Québec, l'Ontario ou l'Angleterre, les escadrons vont être envoyés à des endroits différents, mais le Régiment finit toujours par se regrouper.

Cette cohabitation favorise les relations sociales et permet aux amitiés de se développer. Les cavaliers semblent généralement développer celles-ci, en premier lieu, dans leur groupe immédiat. Celui-ci se compose généralement des compagnons de char, de troupe ou d'escadron. Bien que la proximité de ses membres soit une des principales raisons qui expliquent les rapprochements, la communauté culturelle semble aussi jouer

---

<sup>14</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.21-22.

<sup>15</sup>*Ibid.*, p.23.



un rôle important. Malgré le fait que les membres du Régiment ont une culture semblable, étant presque tous Canadiens, une différence s'impose, plus précisément au niveau linguistique. Puisque le Régiment provient d'une ville québécoise, plusieurs de ses membres sont francophones. Cependant, puisqu'il est dirigé en anglais, il accueille aussi un grand nombre d'anglophones. L'historien Jean-Yves Gravel présente cette différence linguistique en chiffres.

**TABLEAU 2**

**Répartition linguistique des membres du Régiment de Trois-Rivières**

	Anglophones	Francophones	Nombre
Outre-mer	83 %	17 %	1,862
Au Canada	41 %	59 %	508
Moyenne	74 %	26 %	2,370

Jean Yves Gravel, *Histoire du Régiment de Trois-Rivières 1871-1978*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1981, p.84.

En 1940, la moitié du Régiment est francophone, mais ce pourcentage diminue sensiblement outre-mer<sup>16</sup>. Cet écart peut s'expliquer par les difficultés de recrutement auxquelles le Régiment fait face en territoire mauricien et qui le pousse à aller chercher des volontaires autre part, qui sont alors majoritairement Montréalais, en provenance du Victoria Rifles Regiment, ou Canadiens et donc, pour la plupart, anglophones. De plus, comme le Régiment ne tarde pas à s'installer au Camp Borden pour poursuivre son entraînement, il accueille plusieurs volontaires en territoire ontarien, dont la majorité est aussi anglophone. Il en sera de même à son transfert en Écosse puis en Angleterre.

En plus de rendre les relations plus difficiles faute de pouvoir bien communiquer, cette différence linguistique est marquée par une organisation des escadrons basée sur la

<sup>16</sup>Gravel, *Histoire du Régiment de Trois-Rivières...*, p.84.

langue. Ainsi, l'escadron A du Régiment est composé d'anglophones, le B de bilingues et le C de francophones. Cette division est à double tranchant, c'est-à-dire qu'elle peut être bénéfique ou non aux relations entre les membres du Régiment. La communauté linguistique au sein d'un escadron explique sans doute en partie pourquoi les relations s'y développent bien. Il ne faut cependant pas que cette différence entre les escadrons rende les relations inter-escadrons difficiles.

Dans le cas présent, cela ne semble pas avoir été un problème important. Il se peut bien évidemment que cette différence ait été la cause de quelques disputes, mais cela dans des cas qui semblent plutôt individuels et non généralisés. On retrouve notamment dans le journal de Charles Prieur une anecdote vécue par un cavalier du nom de Bill, qui propose une certaine chamaillerie entre les escadrons, mais sans haine.

Et encore, la fois où on nous a annoncé que l'escadron A allait nous attaquer. On avait alors mis nos casques d'acier et, armés des maillets servant à monter nos tentes, nous avons attendu un assaut qui ne s'est jamais matérialisé. Nous avons alors utilisé les bons vieux maillets pour faire sauter tous les piquets de la tente du Lieutenant Spielman (probablement l'officier qui avait sonné l'alarme)<sup>17</sup>.

D'ailleurs, Charles Prieur lui-même fait l'éloge de cette différence culturelle entre les membres du Régiment dans l'introduction de son livre.

Rien dans les origines du Régiment de Trois-Rivières ne laissait même présager qu'il était destiné à faire l'objet de pages glorieuses dans les annales de la Deuxième Guerre mondiale. Mais l'action opportune, le destin, la chance, une période d'entraînement d'une longueur peu commune qui a forgé entre camarades une loyauté qui était au moins aussi forte que celle qu'ils avaient envers le pays, et, peut-être plus important encore, ce mélange stimulant de Canadiens d'origines et de pensées différentes, ont permis de développer un leadership, un esprit d'initiative, une audace et un esprit de corps d'une qualité exceptionnelle. Bref, une formule magique de réussite en préparation à l'épreuve infernale du combat<sup>18</sup>.

Il semble donc qu'une bonne entente générale s'installe au sein du Régiment. Bien que la différence soit habituellement un argument de conflit, la différence linguistique, souvent accompagnée d'une différence religieuse, semble demeurer un

---

<sup>17</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.26.

<sup>18</sup>*Ibid.*, p.6.

argument personnel et ne pas avoir pour conséquence de dissocier les escadrons. Les effets négatifs de celle-ci seront d'autant plus dissipés lorsque le Régiment partira au combat après sa longue période d'entraînement. L'argument de la différence au sein du Régiment fera alors face à une différence bien plus grande, lors de sa rencontre avec l'ennemi qu'est l'Axe. Face à un adversaire plus grand, les liens entre les membres de l'équipe se resserrent. Cela ayant pour effet positif de renforcer un élément très influent sur le moral, qu'est l'appartenance.

L'appartenance n'est pas présente qu'en situation de combat, au contraire, elle est fortement encouragée dès la mobilisation en 1939. Elle se concrétise chez chacun par un sentiment d'appartenance au groupe, donc par l'impression d'appartenir à celui-ci, d'en faire partie. Plus ce sentiment d'appartenance est fort, plus le soldat se sent impliqué dans les accomplissements du groupe et plus il y sera dévoué. Cela est l'une des raisons qui poussent l'armée à entretenir ce sentiment d'appartenance chez ses soldats. Une autre serait qu'un bon sentiment d'appartenance au groupe facilite les relations entre ses membres. De bonnes relations favorisent tant la cohésion horizontale, entre les soldats, que la cohésion verticale, entre les soldats et les officiers. Ainsi, le groupe est plus facile à gérer et à guider. Au niveau individuel, un environnement convivial est bénéfique au moral. Il en est de même quand le soldat éprouve de la fierté envers le groupe auquel il appartient. L'appartenance crée donc de la fierté et la fierté renforce l'appartenance. Il s'agit d'un enchainement avantageux pour le moral.

Les relations et l'appartenance sont donc plus faciles à développer maintenant que les membres du Régiment sont réunis en un même endroit. Ce rassemblement aux installations du terrain de l'Exposition de Trois-Rivières permet aussi l'immersion complète des soldats dans l'univers militaire. Cela signifie, entre autres, une surveillance plus accrue de leur comportement et un apprentissage de la discipline militaire. Cette discipline est indispensable au bon fonctionnement du Régiment. Sa fonction la plus importante sur le long terme est sans doute d'établir le respect envers l'autorité et la définition des rôles de chacun par rapport à son rang. Ainsi, si chacun remplit son rôle de manière rigoureuse, la coordination du Régiment en sera facilitée, ce qui est un enjeu d'autant plus grand et décisif au combat.

En début d'entraînement toutefois, cette discipline aide à déterminer si chacun des membres a sa place au sein du Régiment. En effet, la réussite des examens médicaux et de l'enrôlement concèdent une place au soldat dans le Régiment, mais encore faut-il qu'il prouve qu'il peut remplir son rôle. L'efficacité de ce dernier pendant les entraînements et dans la réalisation des tâches qui lui sont assignées est un bon indice, mais il doit aussi respecter la discipline militaire.

Un problème récurrent depuis le début du recrutement est un fort taux d'absentéisme. Un mois seulement après l'entrée en guerre du Canada, le *Journal de guerre* rapporte des « cas persistants d'ivresse et d'absence aux parades. Des absences parce que les hommes demeurent encore à la maison et de l'ivresse parce que « les hommes sont des hommes » »<sup>19</sup>. Ces absences s'expliquaient donc par le fait que les soldats ne se déplaçaient pas vers le lieu d'entraînement. Pourtant, une fois le Régiment rassemblé en un même endroit, les absences persistent. Dans ce cas, les soldats décident de prendre congé et de s'éloigner du camp. Cela se produit tout au long de la période d'entraînement, tant au Québec qu'en Ontario. Certains moments sont plus problématiques que d'autres. Lorsque les soldats ont plusieurs permissions, cela est moins courant. Par contre, après une longue période sans permissions, ou dans le but de protester contre l'autorité, le taux d'absence sans permission s'aggrave. Cette contestation est l'une des plus importantes face à la discipline.

L'autorité demeure toutefois à ceux qui font la discipline et le sort des absents dépend de leur jugement. Pour cette cause, pour tout autre manque de discipline ou par incapacité à suffire aux exigences des entraînements, de nombreux soldats vont être expulsés du Régiment. Des mentions d'expulsions apparaissent de façon constante dans le *Journal de guerre* et ce, plusieurs fois par mois. Particulièrement pendant que le Régiment s'entraîne en territoire canadien. Le but est bien sûr d'offrir au Régiment de Trois-Rivières les meilleures chances de succès dans ses actions. Cela est d'ailleurs une des raisons pour laquelle le recrutement est constant et nécessaire pendant toute la durée de la mobilisation. En période d'entraînement, le renouvellement de l'effectif relève

---

<sup>19</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 9-10-39.

surtout de ces expulsions, alors qu'en période de guerre, il dépend des remplacements dus aux blessures ou aux décès.

Les faux pas ne conduisent pas nécessairement à l'expulsion. Un manque de discipline, s'il n'est pas trop grave, peut être réglé par une sanction ou un avertissement. Certaines de ces mesures sont nécessaires dans des cas plutôt négatifs, par exemple des bagarres ou des refus d'obéir aux ordres. Par exemple, dans le *Journal de guerre* en date du 19 novembre 1940, on retrouve le fait suivant : «deux soldats ont été condamnés par la Cour martiale pour avoir été absents sans permission et pour avoir perdu leur équipement par négligence, ils en retirent respectivement 90 jours et 100 jours de détention»<sup>20</sup>.

D'autres mesures, par contre, sont nécessaires pour des cas qui, bien qu'ils nuisent à la discipline, sont favorables au moral des soldats. Bien entendu, malgré l'autorité des officiers, un groupe de jeunes hommes comme celui du Régiment se retrouvera inévitablement mêlé à quelques mauvais coups. Bien que la plupart ne soient faits que pour faire rire les camarades ou pour égayer le quotidien, ils défient souvent les règlements de l'armée. Ces mauvais coups sont toutefois une excellente forme de soutien moral pour les soldats, pour eux-mêmes ou pour leurs camarades, et ce, tout au long de la guerre. Particulièrement quand leurs auteurs ne se font pas prendre!

Les mesures disciplinaires sont aussi nécessaires lorsque les comportements problématiques affectent les institutions civiles. En date du 4 décembre 1939, le *Journal de guerre* rapporte qu'à Trois-Rivières, « des plaintes ont été reçues de la part de la direction de certains cafés, cabarets et autres établissements similaires, présentant que le comportement des soldats fréquentant ces endroits est, en de nombreux cas, bagarreur et menaçant. Les soldats ont été avertis que la continuation d'une telle conduite entraînerait une interdiction de fréquenter ces cabarets et ces cafés»<sup>21</sup>. De tels avertissements sont essentiels pour favoriser les relations entre civils et militaires, et aussi pour protéger la réputation du Régiment.

<sup>20</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 19-11-40.

<sup>21</sup> *Ibid.*, 4-12-39.

Les cavaliers du Trois-Rivières ne restent cependant pas longtemps aux installations du terrain de l'Exposition. Ils y reviendront pour garder des prisonniers de guerre, mais pour l'instant, ils sont transférés à Montréal. Le 27 mars 1940, un premier groupe se rend à Westmount, sur les terrains de la Montreal Athletic Association, pour préparer l'arrivée du reste des membres du Régiment. À Trois-Rivières, les cavaliers emballent le matériel et se préparent au déménagement. Les trois prochains jours y sont consacrés. Une fois installés, l'entraînement peut continuer.

## 2.2 MONTRÉAL

L'entraînement en soi est problématique pour le moral. Il en est ainsi, puisque le Régiment manque considérablement de matériel. À cette date, comme nous l'avons précédemment mentionné, les difficultés d'approvisionnement en matériel sont telles que quelques mois plus tard, les cavaliers portent encore leurs uniformes d'hiver pendant les chaudes journées d'été. Dans de telles conditions, on comprendra que l'acquisition de matériel de guerre tel que des chars est encore plus compliquée. Qu'ils soient fabriqués localement ou importés, la production de chars est nécessairement plus lente parce que complexe et aussi très coûteuse. Bien que le Régiment insiste pour en obtenir, les délais sont considérables.

Puisque le Régiment de Trois-Rivières est un régiment de blindés, il est indispensable que l'utilisation des chars fasse partie de son entraînement. Cependant, comme ceux-ci ne sont pas disponibles, les cavaliers s'inquiètent. Ils craignent non seulement de ne pas être prêts au combat, mais particulièrement de ne pas conserver leur identité de régiment de blindés. Peu à peu, la rumeur s'installe. Alors qu'ils sont à Trois-Rivières, le Journal de guerre révèle ces inquiétudes, « si nous voulons être une unité de blindés, nous devrions nous entraîner comme tel »<sup>22</sup>.

Une fois à Montréal, l'entraînement doit se faire d'une façon ou d'une autre, avec ou sans les chars. Ainsi, « le Régiment a commencé sa routine de travail avec de

---

<sup>22</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 25-3-40.



l'équipement très limité pour l'entraînement des blindés. La conduite et l'entretien sont démontrés à l'aide de quatre voitures d'occasion, qui ont été vidées à des fins d'instruction. Un simulateur Rypa équipé d'un fusil à air comprimé remplace les tanks. Des mitrailleuses Vickers .303 de Mark IV et de Mark VI sont aussi utilisées à des fins d'instruction, mais il n'y a aucune pratique de tir<sup>23</sup>». Le Régiment fait donc preuve d'imagination pour préparer ses hommes au combat, mais ces derniers s'interrogent à savoir si les chars seront un jour disponibles.

Les militaires inquiets sont rassurés lorsqu'ils apprennent l'imminent déménagement au Camp Borden prévu pour le 26 mai 1940. Le Camp Borden est un camp d'entraînement pour blindés situé en Ontario. Puisqu'il est spécialisé en entraînement pour les blindés, il y a de fortes chances que les hommes puissent y utiliser des chars. Les hommes sont ravis de cette perspective. Le 22 mai 1940, il est écrit dans le Journal de guerre, « un groupe précurseur formé de deux officiers et de 24 militaires de rang est parti au Camp Borden pour préparer l'arrivée du reste des troupes, qui devrait arriver le matin du 26. Peut-être allons-nous recevoir un véritable entraînement avec des tanks maintenant. Nous l'espérons »<sup>24</sup>. Puis, deux jours plus tard, « Le groupe précurseur a travaillé dans une pluie incessante, pendant les deux derniers jours, pour monter les tentes, les marquises, etc., pour le reste des troupes. Tout le monde est trempé jusqu'aux os, mais heureux en pensant que, finalement, l'unité aura la chance de montrer sa valeur dans la branche du service pour laquelle il a été sélectionné »<sup>25</sup>.

La joie est cependant de courte durée. Dès le lendemain, on peut lire, «des guides sous la direction du Capitaine Spenard sont allés à la rencontre du reste des troupes à l'arrêt de train. Personne n'est arrivé, premier signe que le déménagement au Camp Borden est annulé »<sup>26</sup>. La déception est grande pour tous les hommes. Le groupe précurseur doit s'affairer à démonter les tentes, retourner le matériel aux lieux de dépôt et repartir pour Montréal. Cette déception est très mauvaise pour le moral, après un si grand espoir.

---

<sup>23</sup> Régiment de Trois-Rivières, Journal de guerre..., 1-4-40.

<sup>24</sup> *Ibid.*, 22-5-40.

<sup>25</sup> *Ibid.*, 24-5-40.

<sup>26</sup> *Ibid.*, 25-5-40.

Le moral est donc affecté et la déception n'est pas son seul problème. Bien rapidement, la rumeur s'installe. Le 27 mai, « aucune nouvelle quant à la raison de ce changement dans nos plans, mais il semble bien que nous ne serons pas une unité de blindés. Quelques rumeurs au Camp Borden disent que le Oshawa Regiment va aussi devoir changer de branche »<sup>27</sup>. La rumeur est un élément qui affecte grandement le moral. Non seulement les hommes se convainquent-ils que cette rumeur sera bientôt fondée, ce qui nuit au moral, mais elle ébranle aussi la cohésion verticale.

Elle étend la méfiance à l'ensemble du groupe et les discussions fragilisent la confiance que les hommes ont envers la direction de leur Régiment. Comme cela peut réduire la fierté ressentie envers le Régiment, et donc l'appartenance, il est préférable de freiner la rumeur dès que possible. Ce que font les officiers, dès le lendemain : « Le commandant d'escadron a informé les militaires de rangs que l'unité allait conserver son identité. Ce qui est une certaine consolation, compte tenu des récents événements ». Le fait de rassurer ses soldats dans les moments difficiles est une forme de soutien moral qui est souvent indispensable en temps de guerre. Si elle l'est en période d'entraînement, elle le sera d'autant plus au combat.

Évidemment, bien que cette nouvelle soit rassurante, elle ne peut accélérer l'arrivée des chars, ni le déménagement au Camp Borden, ce qui maintient un certain doute dans l'esprit des soldats. Comme si cela ne suffisait pas, d'autres événements malheureux vont venir défier le moral des troupes. Ceux-ci concernent le départ de camarades très estimés. Bien entendu, le manque de discipline suivi de l'expulsion n'est pas la seule raison qui explique les départs. Certains camarades doivent quitter le Régiment pour des raisons positives, par exemple dans le but de mener à terme des projets bénéfiques ou parce que leurs compétences sont jugées plus utiles ailleurs. Quoiqu'il en soit, ces départs sont souvent accablants pour leurs frères d'armes, puisqu'ils représentent une grande perte au sein de l'effectif. Non seulement la perte d'un camarade aux côtés de qui il aurait été rassurant de se battre, mais aussi parfois la perte d'un ami.

---

<sup>27</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 27-5-40.



Malgré le fait que des départs semblables se soient produits quelques fois pendant la période d'entraînement, ceux survenus pendant le séjour à Montréal se voient accorder une importance particulière dans le Journal de guerre. Cela peut s'expliquer par l'estime rendue à ces frères d'armes, ou bien par le fait que cela représente un nouveau coup dur infligé à un moral déjà affaibli.

On y retrouve notamment, « Pénible surprise pour nous tous aujourd'hui alors qu'il est officiellement connu que notre Commandant d'escadron nous quitte pour aller commander la «2<sup>nd</sup> Infantry Holding Unit», de Québec. Tous les rangs ont le plus grand respect et estime pour le Lieutenant-Colonel Dupuis et nous avons espoir qu'il serait celui qui nous commanderait outre-mer – le sentiment actuel est comme celui ressenti par l'équipage d'un navire qui aurait été laissé sans gouvernail.»<sup>28</sup>. Le lendemain, le Lieutenant-Colonel Dupuis vient faire ses adieux à ses camarades, «Le Lieutenant-Colonel G.E.A Dupuis dans un discours d'adieu, nous a fait ses au revoir cet après-midi. Il a fait l'inspection de l'unité et a serré la main de tous les hommes présents. Dans sa dernière action en tant que notre Commandant d'escadron, il nous a assuré qu'il lui avait été promis que l'unité conserverait son identité. Ce qui veut dire que les amis qui se sont enrôlés ensemble continueront de servir ensemble»<sup>29</sup>.

Peu de temps après, le Journal de guerre indique qu'« Ayant été classé dans la catégorie « E », notre Commandant adjoint, le Major S.E. Gudgeon, a été transféré pour diriger le dépôt numéro 4. Alors, dans l'espace d'un mois, nous avons perdu notre Commandant d'escadron, ainsi que notre Commandant adjoint. Cela doit être un record et c'est certainement déconcertant du point de vue de la cohésion régimentaire»<sup>30</sup>. Puis de nouveau le lendemain, « La deuxième partie des ordres d'aujourd'hui nous a appris que notre médecin militaire, le Capitaine J.M.F. Malone, quitte le Régiment de Trois-Rivières. Nous sommes désolés de voir le Doc nous quitter»<sup>31</sup>.

L'avantage d'une longue période d'entraînement est, entre autres, de pouvoir connaître ses frères d'armes. Le lien qui y est alors développé permet d'accroître la

<sup>28</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 17-4-40.

<sup>29</sup>*Ibid.*, 18-4-40.

<sup>30</sup>*Ibid.*, 5-5-40.

<sup>31</sup>*Ibid.*, 7-5-40.

confiance entre les hommes. Cette confiance est très importante au point de vue du moral, particulièrement au combat. Chacun doit savoir que l'homme qui est à ses côtés saura remplir son devoir et l'aider au besoin. Cette confiance peut contribuer à atténuer la peur, et à favoriser la bravoure. L'esprit d'équipe est ainsi avantagé par le désir de veiller sur les autres, alors que l'on sait que les autres veillent sur nous. Ce principe de «un pour tous et tous pour un» est aussi un élément clé au moral, puisqu'il favorise la cohésion.

La confiance envers les officiers est primordiale, puisqu'ils sont ceux qui prennent les décisions. Ces décisions ont souvent un impact déterminant au combat. Il est donc bon pour le moral de pouvoir suivre et obéir à un officier sans crainte. De façon semblable, une grande confiance doit aussi pouvoir être ressentie envers les médecins militaires. Leur rôle devient aussi déterminant, puisqu'il est fort probable que leur aide fasse la différence entre la vie et la mort. Il est donc important d'avoir confiance en une personne compétente, qui peut vous sauver la vie au combat.

Comme les officiers rédacteurs du Journal de guerre nous l'ont démontré, le départ de leur Commandant d'escadron représente une grande perte, dans la mesure où ses hommes avaient placé en lui une immense confiance. Ils voyaient en lui le guide idéal pour les conduire à travers les difficultés du combat. Ils doivent maintenant apprendre à placer cette confiance en un autre officier. Malheureusement, une seconde perte survient peu de temps après. Ces changements bousculent les espoirs des cavaliers et toute cette réorganisation vient ébranler la cohésion verticale, c'est-à-dire entre les soldats et les officiers. Les nouveaux officiers devront faire leurs preuves pour gagner la confiance de leurs hommes et pour remplacer des officiers tant estimés.

Sur le long terme, l'histoire nous le dira, ces commandants ont été remplacés par des officiers compétents, qui ont su mener leurs troupes au combat avec brio. Il faut cependant comprendre l'inquiétude des cavaliers qui, dans l'immédiat, se sentaient délaissés et devaient apprendre à être sous les ordres de nouveaux officiers, et ce, alors qu'ils pouvaient être appelés au combat à n'importe quel moment.

Ces circonstances contribuent à affaiblir le moral de chacun. Il va alors sans dire que toute forme de soutien moral est la bienvenue pour contrebalancer cette tendance. Heureusement, le séjour à Montréal coïncide aussi avec l'augmentation du taux de permissions offert aux cavaliers. En effet, après 6 mois de service au sein du Régiment, les cavaliers ont droit à un congé bien mérité et une grande partie de l'effectif remplit cette condition. Ils sont donc nombreux à quitter le camp. Cela bénéficie même aux cavaliers qui ne sont pas en permission, puisque « conséquemment, l'unité se voit réduite en effectif, à un point tel que seulement une petite partie de l'entraînement peut être accomplie »<sup>32</sup>.

Après un court repos, le Régiment de Trois-Rivières est déjà appelé à déménager. Le 5 juin 1940, tout porte à croire qu'il quittera bientôt Westmount.

Le « Machine Gun Training Centre », qui avait aménagé dans nos quartiers à Trois-Rivières, a quitté l'endroit et le Régiment de Trois-Rivières est appelé à aller reprendre la garde au terrain de l'Exposition.

Des remerciements sont adressés aux résidents de Westmount, ainsi qu'au Y.M.C.A, qui ont fait un excellent travail pour divertir les troupes. À plusieurs reprises, le «Y» a aussi fourni les cigarettes et les rafraîchissements pendant les soirées de divertissement. Nos chaleureux remerciements pour nos généreux hôtes<sup>33</sup>!

Finalement, un déménagement a bien lieu le 23 juin 1940, mais au Mont-Bruno, plutôt qu'à Trois-Rivières. Cette idée de changement apporte un léger baume au moral, et un nouvel espoir quant à un meilleur entraînement. Trois jours plus tard, soit le 26 juin, on peut lire :

La journée a encore été réservée aux corvées, pour mettre les choses en place, en préparation à l'entraînement général qui commencera demain. Le temps, hier au aujourd'hui, a été pluvieux et froid. Pas très plaisant pour le camping. Mais, la nouveauté du changement garde tout le monde de bonne humeur. Le sol de ce camp est recouvert d'argile et l'eau de pluie ne s'écoule pas facilement. Outre cela, le camp est idéal. Chaque compagnie fait sa propre administration, même la cuisine. Les hommes prennent leur repas dans les tentes marquises de leur

---

<sup>32</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 10-4-40.

<sup>33</sup>*Ibid.*, 5-6-40.

compagnie. Il y a un champ de tir de 1 000 verges et nous espérons pouvoir l'utiliser<sup>34</sup>.

## 2.3 RETOUR À TROIS-RIVIÈRES

Cet espoir est cependant bien vite réprimé, alors que le soir même, un nouveau déménagement est annoncé. Le lendemain, le Journal de guerre indique que «Le Régiment, moins l'escadron A. a déménagé aujourd'hui aux casernes du Côteau de Trois-Rivières, pour garder les prisonniers de guerre. L'escadron A doit se préparer à déménager à l'Île Sainte-Hélène de Montréal, pour garder les prisonniers de guerre qui arriveront bientôt à cet endroit»<sup>35</sup>. Alors, pendant que les hommes qui sont à Trois-Rivières s'affairent à nettoyer leurs nouveaux quartiers et à installer des fils barbelés autour du camp de prisonniers, l'escadron A démonte les tentes et remballe le matériel au Mont-Bruno, puis part pour l'Île Sainte-Hélène.

Non à court de transferts, le prochain déménagement se fait vite connaître. Suivant cette annonce, il est possible de sentir une certaine tension dans les écrits du Journal de guerre, « L'escadron A revient de l'Île Sainte-Hélène -8 officiers et 131 soldats- suivant un avis de quelques heures. Après à peine plus que trois jours sur cette île, passés en préparation en vue de recevoir nos «invités». C'était seulement un «autre transfert!»<sup>36</sup>.

Puis le lendemain à Trois-Rivières, « un groupe précurseur appartenant à l'escadron B, commandé par le Capitaine M. Barnard, a suivi l'ordre d'un transfert vers la ville de Québec. L'unité est maintenant populairement appelée, par les hommes, «Three Rivers Rapid Transit Company», qui suit les initiales T.R.R. (T) !»<sup>37</sup> Ces initiales sont choisies puisqu'elles sont les mêmes que le nom que porte alors le Régiment sous sa vraie forme anglaise, soit le Three Rivers Regiment (Tank). Le surnom alors accordé signifie «Compagnie de déploiement rapide de Trois-Rivières», en

<sup>34</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 26-6-40.

<sup>35</sup> *Ibid.*, 27-6-40.

<sup>36</sup> *Ibid.*, 2-7-40.

<sup>37</sup> *Ibid.*, 3-7-40.

contestation aux transferts incessants. Ce manque de stabilité affecte le moral des troupes. Les hommes doutent alors de l'organisation du Régiment, en plus des conséquences de la diminution du temps alloué aux entraînements que ces déplacements engendrent et de la quantité de travail que de tels déménagements représentent.

Les pertes de moral apparaissent alors de façon concrète. Le 8 juillet, le Journal de guerre les présente ainsi :

Les ordres d'aujourd'hui démontrent que 32 soldats ont simultanément été déclarés «absents sans permission». Les deux tiers de ceux-ci proviennent du même escadron, soit le A, qui est revenu de l'Île Sainte-Hélène il y a une semaine. Cela est peut-être en réaction au fait qu'il y a eu peu de permissions, et de très courtes, en comparaison aux permissions accordées pendant l'hiver. Ajoutons à cela un facteur encore plus imposant, qu'est la déception de ne pas avoir encore d'équipement adéquat pour l'entraînement des blindés et ce, après presque une année. Ce taux d'absences n'est proportionnellement comparable à rien qui ait été connu par cette unité. Il a été annoncé aujourd'hui que le nombre de permissions sera considérablement augmenté. Les indications qu'une belle et grande piscine est presque prête à être utilisée sont très encourageantes. Ce devrait être une bonne consolation aux effets de l'habillement pendant les tours de garde»<sup>38</sup>.

Il est à noter que l'on parle ici d'habillement, puisque les militaires ne recevront leur uniforme d'été que le lendemain. Somme toute, ces écrits nous permettent de voir que le moral est en chute et que les soldats manifestent ouvertement leur déception dans le but d'améliorer leur situation. En réponse à cela, les officiers responsables de cette décision leur accordent ce qu'ils demandent, puisqu'ils sont bien conscients que le moral joue un rôle déterminant dans le bon fonctionnement du Régiment.

Ayant maintenant la majorité de ses hommes installés aux casernes du Côteau de Trois-Rivières, le Régiment peut se consacrer à sa nouvelle tâche, celle de surveiller et de s'occuper des prisonniers de guerre alors rassemblés au terrain de l'Exposition<sup>39</sup>.

---

<sup>38</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 8-7-40.

<sup>39</sup> Le terme «prisonnier de guerre» est utilisé ici pour désigner les hommes internés dans le camp de Trois-Rivières. Tous cependant ne sont pas des criminels de guerre. Alors qu'un bon nombre sont des militaires ennemis, plusieurs autres sont des réfugiés.

Trois-Rivières a en effet été la ville d'accueil de nombreux prisonniers de guerre en 1940. Ce groupe se composait en majorité de militaires allemands et de Juifs. Ils arrivaient depuis l'Angleterre, puisque les camps d'internement anglais ne suffisaient plus au besoin. Plusieurs prisonniers étaient donc envoyés au Canada, dont ce groupe qui s'est établi à Trois-Rivières pour une durée d'environ quatre mois<sup>40</sup>. Le Régiment de Trois-Rivières sera affecté à la garde de ces internés pendant un mois, soit celui de juillet.

Le livre *Trop loin de Berlin: des prisonniers de guerre allemands au Canada, 1939 – 1946*<sup>41</sup>, écrit par Yves Bernard et Caroline Bergeron, est une excellente source concernant l'histoire des camps canadiens. On y retrouve évidemment une section consacrée au camp de Trois-Rivières, dont quelques passages permettent de déceler des éléments ayant pu influencer le moral, tant des militaires du Régiment de Trois-Rivières qui gardaient les prisonniers, que des prisonniers eux-mêmes. On y retrouve notamment le témoignage de Fred Kaufman, un Juif autrichien qui s'était réfugié en Angleterre au début de la guerre, avant d'être envoyé au Canada.

Dans les petites stations que nous croisons, les noms de la gare ou de la ville sont placardés. Pour moi, de toute façon, ces indications n'ont eu aucune signification. Une heure plus tard, le train finit par s'immobiliser. Cela me semble une ville assez importante. Là, on nous fait descendre sans ménagement.

Sous bonne escorte, nous défilons à pied dans les rues de la ville. Les civils qui nous regardent ressentent visiblement une certaine crainte. Ils nous prennent sans doute pour de dangereux soldats allemands<sup>42</sup>.

Puis il décrit le Camp, qui, malgré tout, ne possède pas que des désavantages.

C'était un camp mal aménagé. Les conditions sanitaires étaient affreuses. Une seule toilette par 50 prisonniers. Les autorités et les gardiens du camp agissaient grossièrement avec nous. On nous traitait en fait comme si nous étions des soldats nazis. Je me souviens toutefois d'une chose très spéciale. Nous étions logés directement à côté du stade de baseball. De nos fenêtres, nous pouvions voir les matchs qu'on y présentait. Un sport qui m'apparaissait à cette époque

---

<sup>40</sup> Yves Bernard et Caroline Bergeron, *Trop loin de Berlin: des prisonniers de guerre allemands au Canada, 1939 – 1946*, Septentrion, 1995, p.19.

<sup>41</sup> *Ibid.*, 361 pages.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.35.

très curieux. Il faut dire que c'était la première fois que je voyais des gens pratiquer ce jeu<sup>43</sup>.

La raison pour laquelle l'armée a pris soin de placarder les noms de gares et de villes par lesquelles le train des prisonniers passait, est simplement pour protéger la ville de Trois-Rivières. Elle ne souhaitait pas que l'information du lieu du camp s'échappe, par le biais d'un prisonnier, et que la ville coure un risque potentiel d'attaque pour avoir interné des prisonniers allemands. Malgré cet effort, le lieu du camp est bientôt connu. Comme en témoigne le Dr Conrad Godin, alors dentiste au camp.

Un jour, un groupe de soldats allemands débarquent du train au centre-ville. On les escorte à pied en passant par l'endroit où se trouvent les sœurs du Précieux Sang, tout juste à côté du cimetière, sur le deuxième coteau. Rendu à cette hauteur, un des prisonniers s'exclame :

- Nous sommes à Trois-Rivières. Je reconnais les élévateurs à grain!

Ce prisonnier, un commandant de navire, se rappelait d'un voyage qu'il avait fait plusieurs années plus tôt sur le Saint-Laurent. Les autres prisonniers se mirent à rire et à se moquer des soldats canadiens qui les accompagnaient<sup>44</sup>.

Il va sans dire qu'il doit être parfois difficile pour les militaires du Régiment de Trois-Rivières de garder ces internés de guerre. D'autant plus lorsque, comme dans cette situation, leurs efforts sont déjoués. Les militaires continuent toutefois de bien suivre les ordres qui leur ont été donnés, allant des tours de garde et de sentinelle, puis en « baissant le volume des postes radio, afin que les prisonniers n'entendent pas ce qui se dit aux nouvelles »<sup>45</sup>. Outre cela, il leur faut s'assurer que les consignes données aux prisonniers soient aussi bien respectées. Malheureusement pour les militaires du Régiment, cette surveillance est difficile et les moyens pour faire respecter les consignes sont peu efficaces. C'est ce qu'explique le Colonel H de Watson dans son rapport.

Certains des édifices ne sont pas très propres. L'hygiène est déficiente. Il y a des piles de paille et autres accumulations de débris qui pourraient permettre à certains de s'y cacher en vue d'une évasion. [...] Les postes de sentinelles et de mitrailleurs sont mal construits. Le toit est trop bas, un homme de six pieds ne

<sup>43</sup>Bernard et Bergeron, *Trop loin de Berlin...*, p.35-36.

<sup>44</sup>*Ibid.*, p.38.

<sup>45</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.30.

peut s'y tenir complètement debout sans se heurter la tête. [...] Les communications entre les postes de sentinelles sont très mauvaises.

Certains sont équipés de téléphones datant de 1917. D'autres postes n'ont aucun moyen de communication avec la salle des gardes, si ce n'est la méthode de tirer deux coups en l'air comme à l'inspection. J'ai été informé que, lors d'un incendie, c'est aussi le même signal qui doit être utilisé : deux coups en l'air<sup>46</sup>.

Le travail est donc difficile à effectuer, ce qui a sans doute eu un impact sur le moral des soldats. Ajoutons à cela les tensions qui sont présentes entre les prisonniers et qui demandent une surveillance encore plus accrue. Ces tensions viennent majoritairement du fait que le camp accueille des militaires allemands, dont quelques nazis, et des Juifs. Comme le laissera tristement connaître l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, les Juifs n'étaient pas appréciés de beaucoup d'Allemands et aucunement des nazis. Alors, leur présence en un même endroit favorise les tensions. Une note dans le livre *Trop loin de Berlin* indique que «Six officiers et 61 soldats viennent de revenir de Cove Fields de Québec avec 700 internés, composés majoritairement de Juifs. Les prisonniers nazis que nous gardons déjà ici dans les bâtisses du terrain de l'Exposition ne sont guère enthousiastes à l'idée d'accueillir ces Juifs et de partager leurs locaux avec eux»<sup>47</sup>. Puis, dans le Journal de Charles Prieur, «La majorité des prisonniers allemands se font bronzer et soignent leur apparence pendant que les quelque 900 Juifs [...] sont poussés dans le coin le plus éloigné d'une enceinte, qu'ils partagent avec leurs ennemis. Bien pire encore, les Allemands gèrent la cuisine et vendent la nourriture qui, vous pouvez le deviner, n'était pas kasher»<sup>48</sup>.

Ces tensions entre les prisonniers rendent le travail des militaires du Trois-Rivières plus difficile, mais elles ne sont pas les seules. Bien évidemment, ils sont eux aussi les ennemis des militaires allemands, qui n'hésitent pas à leur compliquer la tâche. Devant les comportements parfois provocateurs, les militaires doivent apprendre à protéger leur moral, mais aussi à garder la tête froide et démontrer leur autorité. Cela peut parfois représenter un imposant défi, comme cela est arrivé au cavalier Bob Parker.

---

<sup>46</sup> Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.37.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.36.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.32.



Ce jour-là, c'était mon tour d'aller chercher la nourriture de deux prisonniers allemands mis en cellules, pour quelque infraction, dans notre poste de garde. On m'a d'abord désarmé, conformément aux exigences du règlement, au cas où des prisonniers seraient tentés de me détrousser. Me sentant nu et vulnérable, je suis entré dans la salle à manger des prisonniers et je me suis dirigé vers le comptoir de service de la cuisine. [...] Voilà qui était déjà énervant, mais ce qui l'était encore plus, c'était le prisonnier qui avait décidé de m'emboîter le pas. Il me touchait presque et je sentais son souffle dans mon cou. J'ai pensé que la pire chose à faire aurait été de faire cas de sa présence. Tous les cuisiniers et les prisonniers allemands dans mon champ de vision arboraient un sourire moqueur.

Lorsque je suis arrivé au comptoir, il s'est arrêté en même temps que moi. C'était maintenant à mon tour de faire quelque chose, et je n'ai pas laissé passer l'occasion. J'ai donné un violent coup de pied vers l'arrière et le fer, que je portais au talon de ma botte, l'a durement atteint au tibia. Le prisonnier a lâché un cri de douleur et s'est éloigné en boitant, sous les rires qui fusaient maintenant de partout. [...]

Il a bien fallu que je relève le défi de nouveau pour le repas du soir, mais cette fois, lorsque je suis entré dans la salle à manger, j'ai été accueilli par des sourires et des saluts<sup>49</sup>.

Cette garde peut apporter chez plusieurs un grand stress. Il faut dire qu'il s'agit de la première fois que les militaires du Régiment confrontent l'ennemi et, bien que ce dernier ne soit pas armé, il peut tout de même être considéré comme dangereux. De plus, comme cette tâche est importante et que des conséquences malheureuses sont possibles à la suite d'un manque, les hommes ne doivent rien prendre à la légère. Cela se traduit parfois en des anecdotes qui témoignent du stress des uns et qui divertissent les autres.

Une nuit, des coups de feu réveillent brutalement le camp, gardes et prisonniers. Il semble qu'une combinaison, suspendue par un prisonnier pour qu'elle sèche, ait surpris le gardien mal éveillé lorsqu'elle s'est mise à onduler au vent.

«Qui va là?», crie le garde. Naturellement, la combinaison refuse de s'identifier. Le réflexe du garde fut magnifique, son coup imprécis, son embarras gigantesque. Le camp sombra à nouveau lentement dans un sommeil agité par les soubresauts du rire<sup>50</sup>.

Ce séjour à Trois-Rivières semble avoir été plutôt bien apprécié. Du moins, les témoignages n'indiquent pas le contraire. Une des meilleures formes de soutien moral à

<sup>49</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.32.

<sup>50</sup>*Ibid.*, p.33.

ce moment, dont les bienfaits semblent reconnus par tous, est l'utilisation de la piscine de l'Exposition. À l'arrivée du Régiment, la piscine était hors d'usage puisque non fonctionnelle en raison de bris et de manque d'entretien. L'accès à cette grande piscine extérieure, élément important du complexe sportif du terrain de l'Exposition qui a été creusée en 1938, a été possible grâce à l'implication des internés allemands. Ils ont proposé leurs services en échange de la permission d'utiliser cette piscine pendant les avant-midis<sup>51</sup>. Certains ingénieurs ont donc mis leurs connaissances à contribution, pour la rendre fonctionnelle, au grand plaisir des militaires du Régiment qui allaient se rafraîchir pendant les périodes de repos. Cette piscine, tout comme les autres bâtisses construites et utilisées à cette époque, est encore présente aujourd'hui au Parc de l'Exposition de Trois-Rivières.

Le Régiment doit cependant quitter sa ville un mois seulement après son arrivée. Heureusement, il ne s'agit pas simplement que d'un autre transfert, mais bien de celui tant attendu au Camp Borden en Ontario, ce camp d'entraînement pour les blindés.

## 2.4 CAMP BORDEN

Les escadrons s'y installent les uns après les autres au début du mois d'août 1940. L'escadron A y arrive en premier. Le moral est définitivement bon, «ici, enfin, ce semble être un logis adéquat. Les quartiers ne sont pas terminés; l'intérieur n'a pas encore été préparé pour l'hiver, seulement l'extérieur est complété, mais il y a une exaltation généralisée. L'unité semble avoir un nouvel élan de vie, d'espoir et d'enthousiasme qui prévoit un entraînement très fructueux, si de l'équipement adéquat est accordé à l'unité»<sup>52</sup>. Puis, les escadrons B et C arrivent enfin, «ils démontrent aussi un grand enthousiasme pour les nouveaux locaux. Le Régiment est à nouveau réuni en une unité, avec un immense désir de devenir d'efficaces experts en tanks»<sup>53</sup>. Au

---

<sup>51</sup>Bernard et Bergeron, *Trop loin de Berlin...*, p.38.

<sup>52</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 1-8-40.

<sup>53</sup>*Ibid.*, 13-8-40.

lendemain de leur arrivée au Camp Borden, l'effectif du Régiment compte 565 militaires<sup>54</sup>.

L'équipement qui leur est fourni à leur arrivée n'est pas encore d'une excellente qualité, mais il est tout de même convenable à l'entraînement. Dans son livre, Charles Prieur indique que « les 15 chars d'entraînement sur place sont des Renault de la Première Guerre mondiale, avec juste assez de place pour deux membres d'équipage. [...] Ce nain de 6 tonnes brûle la route à la vitesse vertigineuse de 5 miles à l'heure. Chaque heure d'utilisation exige cependant 24 heures d'entretien et de maintenance, ce qui constitue de l'entraînement valable en soi »<sup>55</sup>. Puis, le Lieutenant Fernand Caron ajoute: « la majorité d'entre eux étaient neufs, malgré leur âge avancé, surtout en raison de l'épaisse couche de graisse qui les enrobait. Et même s'ils tombaient tous souvent en panne, ils ont au moins permis que nous exercions nos compétences en entretien »<sup>56</sup>.

Bien qu'il ne soit pas encore constitué de puissants chars appropriés pour la Seconde Guerre mondiale, l'équipement participe tout de même au bon moral des troupes. Sans doute est-ce parce que les cavaliers sentent qu'ils suivent un entraînement propre à leur identité d'unité de blindés. Ce nouvel équipement peut aussi parfois servir de divertissement aux uns, aux dépens des autres.

Le Capitaine Bashaw a laissé tomber sa masse imposante dans la moins imposante tourelle, et il y est resté coincé. Tellement coincé que le capitaine et le char furent remorqués sans cérémonie (mais non sans indiscrétion) au QG du corps blindé pour qu'il (le capitaine) en fût extrait; pour faire sauter le bouchon (du char) pourrait-on dire.

Quand plus personne n'eut de suggestion, le Colonel (peu après Major-général) Worthington donna l'ordre suivant à deux sergents-majors : «versez de l'huile sur le gars et sortez-le de là». Le truc a fini par fonctionner. Éventuellement. En abandonnant derrière plus qu'un peu du Capitaine Bashaw dans le char<sup>57</sup>.

Pour ajouter à l'entraînement, de nombreux cours sont offerts aux cavaliers et aux officiers. Ces cours seront de plus en plus nombreux jusqu'à la fin de la période d'entraînement. Ils sont très diversifiés, allant de la mécanique à la conduite, en passant

---

<sup>54</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 14-8-40.

<sup>55</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.34.

<sup>56</sup>*Ibid.*, p.35.

<sup>57</sup>*Ibid.*, p.37.

par l'armement, la stratégie et les communications. Certains sont offerts aux officiers alors que d'autres le sont aux cavaliers. Généralement, cependant, l'accès est plutôt limité et quelques-uns seulement auront l'opportunité d'y participer. Ces cours sont non seulement très utiles pour le combat, mais pourront aussi, dans certains cas, servir aux hommes qui se chercheront un emploi après la guerre.

Les cavaliers participent aussi à des exercices tactiques, dans le but de perfectionner leur entraînement. Ces exercices leur offrent une simulation réaliste du combat. Bien évidemment, les munitions ne sont pas utilisées contre les troupes. De faux ennemis, dont le rôle est joué soit par des membres du Régiment ou autres alliés, prennent part aux exercices. Ils permettent de savoir si la simulation se solde en victoire ou en défaite. Les membres du Régiment prendront part à un certain nombre de ces exercices tactiques avant le réel combat. Ceux-ci permettent de préparer les cavaliers, mais aussi de pratiquer les déplacements, les stratégies, les communications, la discipline et même l'approvisionnement en nourriture.

Devant toute cette nouveauté, l'insuffisance en matériel, outre les tanks bien sûr, ne semble plus faire obstacle au moral. Le 19 août 1940, le *Journal de guerre* présente un enthousiasme qui semble protéger le moral.

Des corvées sont attribuées à ceux qui ne suivent pas de cours spéciaux. Cela permet un maximum d'entraînement et le Régiment, dans son ensemble, semble déterminé à profiter de chaque opportunité qui s'ouvre à lui. Nous avons quelques mitrailleuses, peu de transports motorisés, pas assez de livrets d'instruction et ainsi de suite, pour une unité de notre ampleur, mais il semblerait désormais que grâce à la volonté du Régiment de Trois-Rivières, aucun obstacle n'est insurmontable<sup>58</sup>.

D'ailleurs, un nouvel entraînement, plus difficile, est bientôt instauré. Les résultats suivant cet entraînement démontrent que les militaires l'ont bien réussi. Puis, pour s'assurer que les hommes sont en bonne santé et capables de suffire aux exigences de l'entraînement, des examens médicaux sont mis à l'ordre du jour. Les résultats de ces examens, ajoutés aux observations de l'entraînement, qui rapprochent maintenant de plus en plus les militaires de leur rôle de cavaliers, vont participer à déterminer quels

---

<sup>58</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 19-8-40.

soldats devraient ou non être exclus du Régiment. Il est dit qu'alors, «la réduction de l'effectif est majoritairement due au renvoi de ceux qui ont «peu de chances de devenir des soldats efficaces», aux absents illégaux et à ceux qui sont «inaptes au service militaire en vertu des normes médicales existantes»»<sup>59</sup>. Malgré le fait que les exclusions continuent, l'effectif s'accroît, ce qui est bon signe.

Bien qu'il y occupe une place très importante, l'entraînement n'est pas le seul élément qui remplit le quotidien au Camp Borden. Plusieurs autres éléments ont une influence sur le moral. La routine quotidienne elle-même peut l'influencer. Suivant la discipline militaire, les journées sont bien organisées, selon un horaire précis.

**TABLEAU 3**

**La routine quotidienne**

Réveil	06 h 00
Petit déjeuner	07 h 00
Rassemblement du matin	08 h 00
Déjeuner	12 h 00
L'après-midi	13 h 30
Souper	17 h 30
Retraite	
Première sonnerie	21 h 30
Dernière sonnerie	22 h 00
Extinction des feux	22 h 15

Source : Charles Prieur, *Chroniques de guerre 1939-1945 du Three Rivers Regiment (Tank)*. Trois-Rivières, Association du 12e Régiment blindé du Canada, SD, p.35

Peu de témoignages critiquent cet horaire, il n'est donc pas dit s'il était apprécié ou non. Comme tout horaire de travail, il est possible de croire que les soldats s'y habituent avec le temps. Dans le Journal de Charles Prieur, un cavalier du nom de Bill

<sup>59</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 27-8-40.

raconte les désavantages d'un réveil si tôt, «Puis encore lorsqu'on nous forçait à sortir tellement tôt le matin que la rosée était encore plus lourde que nos paupières, puis il nous fallait se raser à l'eau froide, après avoir désembué nos miroirs de métal»<sup>60</sup>. Malgré tout, l'heure du réveil ne freinait en rien l'humour des soldats.

Au Camp Borden, l'ordinaire laissait beaucoup à désirer. Il y avait également un gars nommé Dion qui dormait si bien que rien ne l'aurait réveillé à moins d'un seau d'eau froide. Un jour, quelques-uns de ses «amis» le trouvent si profondément endormi qu'ils le placent sur une civière, en plein milieu du terrain de parade, avec une affiche sur la poitrine qui se lisait comme suit : «Mort par manque de beurre»<sup>61</sup>.

Cet ordinaire, comme il est ici mentionné, peut représenter un élément nuisible au moral, car il s'accompagne souvent de l'ennui. Heureusement, grâce à leur imagination et à leur penchant pour les mauvais coups, les jeunes hommes du régiment trouvent de nombreux moyens de se divertir. Cela est une forme de soutien moral qu'ils s'offrent à eux même et à leurs camarades. Bien entendu, certaines blagues ou activités peuvent mettre les soldats dans le pétrin, mais elles sont tout de même favorables du point de vue du moral.

Conscients de l'effet de l'ennui sur le moral, tant l'armée que l'aide extérieure participent activement à favoriser le moral des membres du Régiment. Ce soutien prend plusieurs formes, allant du plus sobre au plus festif. D'abord, pour offrir un soutien spirituel à ses soldats, le Régiment organise de nombreuses messes, et ce, depuis le début de son service à Trois-Rivières. Comme il est formé d'hommes de différentes religions, plus d'une option est mise à la disposition des pratiquants. Les religions catholique et protestante comptent évidemment le plus de croyants. Suivant leur arrivée au Camp Borden, une cérémonie religieuse est organisée dès le premier dimanche, «aujourd'hui c'est dimanche et des parades catholiques et d'autres dénominations sont organisées, avec communion, et un service juif est aussi disponible comme alternative<sup>62</sup>». L'accès aux services religieux est très important pour le moral des pratiquants. Heureusement, ces services seront présents tout au long de la guerre et

---

<sup>60</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.26.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p.35.

<sup>62</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 4-8-40.

seront d'autant plus appréciés en période de combat, alors que les cavaliers feront face aux atrocités de la guerre.

En plus du soutien spirituel, de nombreux éléments de divertissement sont aussi offerts au camp et aux alentours. L'aide extérieure, provenant de divers organismes, est un atout majeur au moral. Parmi eux, le Y.M.C.A occupe une place importante. Il était déjà présent lorsque le Régiment était établi à Westmount et il est à nouveau à proximité du Camp Borden. Cette proximité est importante, puisqu'elle en facilite l'accès, «presque adjacent à nous se trouve le Y.M.C.A, avec une salle d'écriture, une bibliothèque, une cantine, des tables de ping-pong, un théâtre, etc. Des représentations de films, de concerts et autres sont présentées avec des talents locaux ou de l'extérieur, dont des vedettes»<sup>63</sup>. Ces divertissements offrent la possibilité aux militaires d'occuper leurs soirées ou leurs permissions comme bon leur semble, et ce, en éloignant l'ennui qui est si néfaste au moral.

Le Y.M.C.A n'est pas le seul organisme à proximité. C'est aussi le cas de la Légion canadienne, de l'Armée du Salut et des Chevaliers de Colomb. Pendant le séjour du Régiment en Angleterre, puis au combat, ces organismes vont s'impliquer de façon constante, tant par l'organisation d'activités, que par l'envoi de produits forts utiles au moral.

Le Régiment est aussi situé tout près du centre du camp «Night Life» et du Terrain de sports Alexander. Le sport est un moyen efficace de divertir les militaires, tout en exerçant le travail d'équipe. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle de nombreuses compétitions sportives sont organisées tout au long de la guerre. La plupart sont disputées entre des équipes formées au sein même du Régiment, mais d'autres opposent l'équipe régimentaire à des équipes d'autres régiments. Alors que le travail d'équipe favorise la cohésion, l'encouragement qui est manifesté par les membres envers leur équipe régimentaire favorise l'appartenance.

Au Camp Borden, l'ouverture de la piscine stimule l'esprit de compétition des sportifs. Le 2 septembre 1940, une compétition est annoncée.

---

<sup>63</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 4-8-40.

Un avis annonce aujourd'hui l'ouverture de la piscine du camp pour les troupes. Il est un peu tard dans la saison et la piscine n'est pas aussi grande que celle de Trois-Rivières. Toutefois, plusieurs membres de l'unité vont s'en servir, puisqu'ils ont regardé la piscine de la Force aérienne avec envie pendant tout le mois d'août. Une compétition de natation est planifiée et prendra place sous peu. Naturellement, tout événement qui participe à améliorer la forme physique des troupes est perçu favorablement par ceux qui s'occupent de l'entraînement physique<sup>64</sup>.

Même l'hiver, au Camp Borden, les cavaliers vont pratiquer des compétitions de sport. Dans le Journal de Charles Prieur, Pat Mills raconte l'anecdote suivante.

L'unité a rassemblé une équipe de ski. Fritz Prevost, George Meredith, «Chris» Christofferson et moi en faisons partie. Nous nous sommes rendus à Huntsville pour participer à une compétition, contre les membres de la Force aérienne norvégienne. À l'époque, les Norvégiens étaient considérés comme les meilleurs au monde, mais ils skiaient sur la neige, pas sur la glace.

À mi-parcours, il y avait un virage serré où se trouvait un gros arbre. Fritz et moi avons bien amorcé la courbe et nous avons passé l'arbre en glissant de côté avant de poursuivre la descente. Mais la manœuvre était trop périlleuse pour les Norvégiens (et pour notre pauvre George Meredith, qui a trouvé le moyen de frapper l'arbre, de se mordre la langue et de tenter d'avaler un de ses bâtons de ski. Ce qui lui a valu trois points de suture à la langue et trois autres à une lèvre). Fritz et moi avons gagné!

Le 30 janvier 1941, le Régiment formera même sa propre équipe de hockey<sup>65</sup>.

En plus de ce large éventail de divertissements, le Camp Borden est aussi situé à proximité d'appareils de communication. L'accès à ces services est bénéfique au moral, particulièrement depuis que le Régiment est déménagé en Ontario. Comme un grand nombre de ses membres proviennent soit de la Mauricie, soit de Montréal, le Camp Borden est plutôt éloigné de leur lieu de résidence. Il n'est donc pas facile pour eux de rendre visite à leurs proches, même pendant leurs permissions. Cela est expliqué dans le Journal de guerre, « le coût d'un transport en train « Permission » vers Montréal est de \$11.85 et vers Trois-Rivières de \$14.40. Cela est un problème pour plusieurs cavaliers, et un peu aussi pour les sous-officiers, quand leur salaire est de seulement environ

---

<sup>64</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 2-9-40.

<sup>65</sup> *Ibid.*, 30-1-41.



\$39.00 par mois, particulièrement lorsqu'ils sont mariés et que la moitié de leur paie est transférée<sup>66</sup>».

Cependant, certains cavaliers désireux de visiter leurs proches ne se laissent pas freiner par ce problème financier. C'est le cas du Cavalier Charles Desbiens.

Ma situation financière m'obligeait à faire du pouce entre Borden et Montréal lors de mes fins de semaine de permission. Comme j'étais pointilleux sur le choix des voitures comme sur le reste, seule une Mercury de l'année ferait l'affaire.

Une telle voiture se pointe et s'arrête. Le conducteur s'avère être d'origine italienne et il se montre très amical. Il explique qu'on l'a confondu avec un voisin fasciste, du même nom que lui, qu'il a été arrêté et qu'il a été gardé par des gars du Trois-Rivières. Il a cependant été si bien traité par « [...] vous, les bérêts noirs [...] », qu'il a voulu rendre la gentillesse. Voilà qui explique la randonnée.

Mieux encore, alors qu'il me laisse à une intersection pour que je poursuive ma route en faisant du pouce, il me glisse quelque chose dans la main et redémarre avant que j'aie pu le remercier. C'était un billet 10\$, une somme princière pour un cavalier dont la solde s'élevait à 1.10\$ par jour<sup>67</sup>.

Lorsque les déplacements sont impossibles, les cavaliers ont la chance d'avoir accès à des appareils de communication, « nous sommes près de la barrière sud, sur la route allant vers Alliston. La barrière nord sur la route vers Barrie est à 2 miles de nos lignes. Leurs bureaux télégraphiques sont adjacents à nous, tout comme leurs bureaux téléphoniques. »<sup>68</sup>. Étant déjà près de ces services, le Régiment sera bientôt déplacé plus près de la barrière nord. De plus, « le bureau de poste, avec tous ses services réguliers, est à environ 100 mètres au bas de la rue. Il y a aussi une succursale de la Banque canadienne du commerce adjacente aux quartiers maîtres du camp, soit à environ 1 mile du centre du camp »<sup>69</sup>.

Bien évidemment, certaines dates au calendrier militaire indiquent des pauses d'entraînement, puisqu'elles sont réservées aux cérémonies. C'est le cas du 11

---

<sup>66</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 7-8-40.

<sup>67</sup> Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.28.

<sup>68</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 4-8-40.

<sup>69</sup> *Ibid.*, 4-8-40.

novembre, où, chaque année, est célébré le jour de l'Armistice. En cette même date en 1940, le Journal de guerre rapporte la cérémonie suivante :

Des plans élaborés ont été faits pour que le service de la messe soit fait au Ralston Field en souvenir du jour de l'Armistice, mais une forte pluie continue au cours de la matinée en a causé l'annulation. Le Régiment, comme les autres, a paradé sur son propre terrain de parade pour observer deux minutes de silence dans la pluie, avec comme seules cérémonies les sons de la «dernière sonnerie», suivi du «réveil».

Le premier smoker régimentaire a eu lieu dans un des mess des hommes ce soir. Un programme varié, incluant quelques chansons d'un quintette, un solo de trombone, un solo de piano, quelques chansons improvisées, une excellente présentation de musique française et de chansons françaises par des membres canadiens-français de l'unité et des chants de groupe, était organisé par les hommes eux-mêmes. Ce fut un succès complet, qui, comme indiqué, a révélé beaucoup de talents. De la bière, des boissons gazeuses et des cigarettes gratuites ont ensuite été distribuées aux hommes. Elles ont été particulièrement bienvenues tout juste avant le jour de la paie. Il ne fait aucun doute que ce genre d'effort ajoute au toujours grandissant esprit de corps de l'unité<sup>70</sup>.

Ce genre de soirée sera organisé assez fréquemment pendant la guerre. Les grandes activités de groupe comme celles-ci sont bénéfiques au moral. D'autant plus lorsqu'elles sont organisées par l'armée. Elles représentent en soi une récompense pour le travail accompli. Elles permettent aussi de regrouper tous les rangs, officiers et simples soldats, dans une ambiance festive et décontractée, plutôt que l'ambiance disciplinaire habituelle. Cela favorise la cohésion et l'appartenance. Ces soirées peuvent accueillir tous les membres du Régiment, ou seulement une partie. Depuis le début de la guerre, par exemple, quelques cas de soirées de mariage d'officiers du Régiment apparaissent dans les archives. Certains de leurs confrères participent à l'heureux évènement. D'autres soirées sont organisées pour des événements précis, ou simplement pour faire la fête. Les dons de différents organismes permettent de faire de ces soirées des succès.

Cependant, par leur cohabitation, les militaires ne partagent pas seulement le plaisir. Ils partagent aussi parfois des éléments qu'ils préféreraient ne pas partager.

---

<sup>70</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 11-11-40.

Seulement quatre jours après cette fête, le Journal de guerre rapporte une épidémie de rougeole.

Environ 13 unités au Camp Borden ont rapporté des cas de rougeole. Approximativement 70 cas ont été répertoriés dans la dernière semaine. Une épidémie est donc présente au Camp. Les soldats sont prévenus de prendre toutes les précautions pour éviter de répandre la maladie, comme de ne pas encombrer la cantine. Cela doit être surveillé attentivement. Les soldats sont avisés d'utiliser seulement leur cantine pour éviter de contaminer les unités qui n'ont pas encore rapporté de cas. Les solutions pour contrôler la maladie consistent en une détection rapide et en l'isolation du cas et de ses contacts. Pour protéger les civils, ces contacts ne seront pas admis hors du camp<sup>71</sup>.

Les problèmes d'épidémie sont encore présents au mois de mars 1941, puisque les hommes du Régiment de Calgary, nouveaux voisins du Trois-Rivières au Camp Borden, sont mis en quarantaine, pour soigner des cas de rougeole et de scarlatine<sup>72</sup>.

Heureusement, l'épidémie n'est pas grave au point de limiter les festivités de Noël. Pour une deuxième année, les membres du Régiment fêtent Noël ensemble, à l'exception de ceux qui ont pu rejoindre leur famille. Le Journal de Guerre décrit les célébrations. Le 24 décembre 1940, «Veille de Noël. Extinction des feux à 23h59. La cantine ferme à 23h00»<sup>73</sup>. Le 25 décembre, ««Joyeux Noël» [...] il y a une messe de minuit pour les catholiques. Un souper avec une dinde, de la bière gratuite et des cigarettes gratuites. Les sergents servent les cavaliers»<sup>74</sup>. Le 27 décembre, «Ceux qui étaient partis en permission de Noël reviennent. Les permissions du Nouvel An commencent»<sup>75</sup>. Le 31 décembre, «Veille du Jour de l'An et bonne camaraderie parmi les hommes à la cantine. Ce n'était pas si mal de rester au Camp»<sup>76</sup>. Et finalement, le 1<sup>er</sup> janvier, ««Bonne année!» Il y a très peu d'activités aujourd'hui, au mess des officiers, il y a un souper avec de la dinde, des cigarettes, de la bière, etc. pour les hommes restés au Camp»<sup>77</sup>.

---

<sup>71</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 15-11-41.

<sup>72</sup>*Ibid.*, 20-3-41.

<sup>73</sup>*Ibid.*, 24-12-40.

<sup>74</sup>*Ibid.*, 25-12-40.

<sup>75</sup>*Ibid.*, 27-12-40.

<sup>76</sup>*Ibid.*, 31-12-40.

<sup>77</sup>*Ibid.*, 1-1-41.

Le Régiment de Trois-Rivières demeure au Camp Borden jusqu'au mois de juin 1941. Il y reste donc pendant 11 mois. Il ne fait aucun doute que ce séjour a été favorable au moral des troupes. Non seulement le Régiment y développe-t-il son identité d'unité de blindés, mais les hommes y sont choyés par un grand nombre de services et de divertissements. En plus de favoriser le moral, cela contribue à renforcer des éléments qui lui sont essentiels, comme l'appartenance, la cohésion et la confiance. Les officiers rédacteurs du Journal de guerre en font eux-mêmes le constat à la fin du rapport du mois d'août, «Pendant le mois, une avancée considérable a été notée au niveau du moral de l'unité. Un nouveau degré d'enthousiasme et de fierté a été atteint. Sans nier une place à l'amélioration, tous les rangs ont perçu l'état et le progrès de l'unité avec satisfaction»<sup>78</sup>.

Les mois suivants, les militaires continuent d'apprécier leur séjour au Camp Borden. L'enthousiasme semble présent dans tous les aspects du quotidien. Participant au bon moral, une mention importante est faite en date du 27 janvier 1941 dans le Journal de guerre. Il est dit que «cet après-midi le Commandant de la Brigade a inspecté le Régiment. Il a été particulièrement intéressé par la manière dont ont les officiers de s'occuper si bien des hommes et à quel point ils les connaissent»<sup>79</sup>. Cela en dit long sur la cohésion verticale et sur les relations au sein du Régiment. Puis finalement, le 15 janvier 1941, une phrase reflète bien le progrès effectué jusque-là, «la fierté régimentaire est grande et le sentiment général actuel est que le Régiment est l'unité opérationnelle la plus efficace du Camp»<sup>80</sup>.

Le Régiment quitte finalement le Camp Borden, en direction d'Halifax, où il embarque à bord du S.S. Britannic et du H.M.S. Windsor Castle, en route vers sa nouvelle destination, l'Angleterre. Il quitte donc le Canada pour poursuivre son aventure outre-mer.

---

<sup>78</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 31-8-40.

<sup>79</sup>*Ibid.*, 27-1-41.

<sup>80</sup>*Ibid.*, 15-1-41.

## 2.5 ANGLETERRE

Ni l'excitation des membres du Régiment ni les impressions concernant la traversée ne sont mentionnées dans les archives, mis à part le fait que la traversée s'est bien déroulée. Le 30 juin 1941, les navires transportant les militaires jettent l'ancre à Gourock, en Écosse. Les hommes font alors le voyage de nuit vers Livingston Downs, avant de s'installer dans les plaines de Salisbury.

Une première grande surprise les attend quelques jours seulement après leur arrivée. Ils se voient remettre leurs tout premiers chars. Le 10 juillet, «le Régiment reçoit aujourd'hui ses premiers chars. Six chars d'infanterie Matilda. Ils sont armés d'un canon de 2 livres et d'une mitrailleuse légère BESA. L'équipage de quatre hommes comprend le commandant, le chargeur, le tireur et le conducteur»<sup>81</sup>. Ces chars, de fabrication canadienne, seront très utiles à l'entraînement des cavaliers. Ils ne sont toutefois pas d'une qualité suffisante et ne seront donc pas utilisés au combat. De fait, «bien que ce char ne soit pas du dernier cri en matière de technologie, il a été conçu pour la guerre en cours. Le canon de 2 livres a l'apparence d'un tire-pois dans la massive tourelle du Matilda et il n'est sûrement pas de taille pour combattre contre les canons de 88mm aperçus sur les chars allemands dans les actualités filmées»<sup>82</sup>. Après le déménagement à Worthing, au mois de décembre, le canon de deux livres sera remplacé par un canon de six livres<sup>83</sup>.

Le Régiment reçoit d'autres chars Matilda, puis, un peu plus tard, des chars Churchill. Ces derniers sont plus efficaces que les Matilda. Cela est d'ailleurs constaté par tous le 25 septembre, lors d'un exercice consistant à franchir une tranchée antichar. Ainsi, «avec de brusques mouvements de bascule, le Churchill est descendu dans la fosse, est remonté sur la pente opposée et s'est sorti de la tranchée. À la surprise

---

<sup>81</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.49.

<sup>82</sup>*Ibid.*, p.49.

<sup>83</sup>*Ibid.*, p.57.

générale, la chenillette Porte-Bren s'en est aussi bien tirée. Il a cependant fallu remorquer le piteux Matilda hors de la tranchée»<sup>84</sup>.

À la suite de ce constat, la brigade signale que le char Churchill Mk IV remplacera le char d'infanterie Mk II (Matilda). Ce nouveau char fonctionne ainsi, «l'armement du Churchill comprend un canon de deux livres et deux mitrailleuses Besa. L'équipage comprend cinq hommes : le chef de char, le conducteur, le co-conducteur (qui est également servant d'une des mitrailleuses), le tireur et le chargeur-opérateur radio (qui charge le canon et exploite le poste radio)»<sup>85</sup>.

Suivant une tout autre méthode, le cavalier Tony Gendron met aussi le Churchill au défi.

Des journalistes et des membres des affaires publiques de l'Armée de terre arrivent sur les lieux. Tout en regardant une petite bâtisse de pierre sans toit qui se trouvait à proximité, ils disaient vouloir assister à une démonstration des prouesses que pouvait accomplir le Churchill.

«Le Churchill peut-il passer à travers cette bâtisse», demandent-ils. Le Colonel Jake Vining se tourne vers le Sergent Tommy Gilmour. «Rien de plus facile», dit Tommy. Son conducteur, Tony Gendron, est d'accord. On filmera la scène le lendemain à l'aube.

Le moment de vérité arrivé, le Churchill de Tony avance en grondant. La bâtisse sans nulle autre pareille tombe en poussière, comme un château de cartes. Cliquetis d'appareils photo, poignées de main, etc. Nous, les équipages de chars, ne pouvions pas le savoir et nous pouvons en être excusés, mais comment se fait-il que les érudits journalistes ne savaient pas ou, plus important encore, se foutaient du fait que la bâtisse avait résisté à l'assaut du temps pendant plus de 1500 ans. Il s'agissait en effet d'un abri qui avait été construit par les Romains<sup>86</sup>.

La prise de possession des premiers chars du Régiment représente une grande forme de soutien moral pour le Régiment, puisqu'ils ont été attendus pendant si longtemps.

---

<sup>84</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.55-56.

<sup>85</sup>*Ibid.*, p.56.

<sup>86</sup>*Ibid.*, p.58.

Une autre forme de soutien moral attend les militaires, deux semaines après leur arrivée à Salisbury. Ce soutien est très important au moral, puisqu'il implique la relation avec les proches, demeurés au pays.

Les services postaux du Régiment ont été les bienvenus quand ils ont été aperçus aux lignes régimentaires avec une douzaine de gros sacs postaux – la poste canadienne est arrivée. C'est la toute première et elle a eu l'effet miraculeux d'effacer les symptômes de fatigues engendrés par les deux dernières semaines d'entraînement. Il semble que pratiquement tout le monde ait reçu au moins une lettre et de l'espoir a été donné aux malchanceux, il en reste encore beaucoup au bureau de poste local du Corps<sup>87</sup>.

De plus, le Régiment a eu l'opportunité de répondre à cette attention d'une façon peu conventionnelle le 2 août 1941.

Un camion d'enregistrement de la C.B.C a rendu visite au Régiment aujourd'hui. Plusieurs hommes de l'unité ont eu la chance de faire un enregistrement vocal qui sera diffusé au Canada dans un futur proche. Un grand enthousiasme a été démontré envers cet enregistrement par le Régiment. Les messages varient de «messages de bonne santé» aux «demandes pour des cigarettes et du chocolat». Il a été entendu que la C.B.C reviendra visiter le Régiment de temps en temps<sup>88</sup>.

Leurs souhaits d'approvisionnement en cigarettes seront quelque peu comblés dans les jours suivant cette visite, alors que le 7 août, l'escadron B est invité à prendre part à une soirée de danse, organisée à l'Empire Club de Salisbury. Servant de partenaires de danse, au grand bonheur des militaires, de jeunes demoiselles ont été sélectionnées par Madame Taylor Young, de Salisbury, pour accompagner les hommes présents. Cette présence féminine est sans aucun doute favorable au moral des troupes. Lors de cette soirée, la musique est fournie par l'orchestre du Régiment et des rafraîchissements et des cigarettes sont offerts par les Chevaliers de Colomb<sup>89</sup>.

Plusieurs soirées sont alors organisées avec la bienheureuse présence de ces demoiselles. Pour rendre la politesse, ces dernières sont invitées, le 3 octobre 1941, à visiter les militaires au camp régimentaire. Alors, « une démonstration spéciale avec des tanks et des transporteurs de troupes est organisée pour cette visite au bataillon. Pour une

---

<sup>87</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 27-7-41.

<sup>88</sup> *Ibid.*, 2-8-41.

<sup>89</sup> *Ibid.*, 7-8-41.

courte promenade, les demoiselles remplacent les équipages dans les chars, à l'exception des conducteurs»<sup>90</sup>.

Parmi ces nombreuses soirées, une grande fête est organisée à l'occasion de Noël. Le Journal de guerre rapporte que «le souper consistait en une soupe, de la dinde avec ses garnitures, plusieurs variétés de légumes, du pudding aux prunes, des bonbons de la part des Chevaliers de Colomb, des cigarettes de la part des amis du Régiment au Canada et enfin et surtout, de la bière gratuite de la part du Régiment»<sup>91</sup>. Le Nouvel An a été célébré par une soirée de danse. Le Journal de guerre présente la quantité de cigarettes reçue par les amis du Régiment à l'occasion du temps des fêtes.

- Les « Ladies auxiliary », Barrie, Ontario, Canada: 34 400
- Le Club de l'Église Saint-James, Trois-Rivières, Québec, Canada: 6 000
- La fonderie Canada Iron, Trois-Rivières, Québec, Canada : 10 000
- Buckshee Fund, Toronto, Ontario, Canada: 16 000
- Les services de guerre de la Légion canadienne, Canada: 17 000
- Le Maire Rousseau, Trois-Rivières, Québec, Canada: 4 000

Au total, «pendant le temps des fêtes, 60 000 cigarettes ont été distribuées à l'unité, cela, en laissant suffisamment pour en redonner 25 à chaque homme pendant les mois de janvier et février 1942»<sup>92</sup>. Plusieurs milliers d'autres seront envoyées dans les mois à venir.

Le chocolat et les cigarettes sont aussi utilisés, pendant le séjour en Angleterre, comme récompenses pour différentes activités, notamment lorsque sont organisés des bingos ou des compétitions de tir. En plus de ces activités, plusieurs soirées cinéma sont offertes aux hommes, à la fin desquelles les Chevaliers de Colomb fournissent les

---

<sup>90</sup>Régiment de Trois-Rivières, Journal de guerre..., 3-10-41.

<sup>91</sup>*Ibid.*, 25-12-41.

<sup>92</sup>*Ibid.*,



biscuits et le thé. Puis, comme à l'habitude, les militaires se rencontrent dans des compétitions sportives, de hockey, de baseball, de soccer, et bien d'autres.

Voilà un bien grand nombre de formes de soutien moral, qui sont nécessaires aux militaires qui s'entraînent durement au quotidien. Ce quotidien, d'ailleurs, n'est pas toujours rose. Certains problèmes ou accidents surviennent pendant leur séjour en Angleterre.

Peu de temps après leur arrivée en Angleterre, un feu se déclare et se propage dans les tentes des officiers. Le Capitaine Pat Mills y était.

Un soir, peu de temps après l'arrivée dans les plaines de Salisbury, il y eut un violent incendie. Quinze autres officiers et moi-même avons perdu toutes nos possessions dans le brasier qui a tout réduit en cendres, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, à l'exception des vêtements que nous portions.

Nous nous sommes tous rendus à Londres pour prendre contact avec nos institutions financières, la Banque Royale du Canada et la Banque de Montréal. Tout crédit nous fut refusé, mais le tailleur Moss Bros, de Londres, nous a donné tout ce dont nous avions besoin, sans poser de question<sup>93</sup>.

Fort malheureusement aussi, des accidents surviennent pendant les entraînements ou les déplacements.

En 1941, le Régiment est cantonné dans les plaines de Salisbury avec ses chars Matilda. Le Caporal J. Gallagher, chargeur et opérateur radio perd des doigts, gracieuseté de l'écouille de la tourelle.

On l'appelait amicalement «Bœuf des bois». C'était le Commandant de l'escadron A, le Major Jack Wallace, un militaire professionnel au tempérament explosif et au puissant beuglement. Gros fumeur, il y avait toujours des paquets à moitié vides de Sweet Cap autour de lui. Le Caporal Gallagher ramasse donc les doigts amputés, dans le char, en nettoyant le dégât et, durant la pause repas, il se faufile dans la tente du QG de l'escadron A et les glisse dans le paquet de Sweet Cap du Major. Tout le monde attendait l'explosion... «C'est qui l'enfant de chienne qui a fait ça?», meugle le Bœuf des bois surgissant de la tente du QG dans un paysage lunaire; silence total et pas un chat en vue.

De nombreuses années plus tard, à l'occasion d'une réunion amicale du Régiment de Trois-Rivières, le Major Wallace a enfin appris le nom du coupable.

---

<sup>93</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.49.

Adcuci par le passage du temps, le Bœuf des bois a alors fait tonner un magistral éclat de rire<sup>94</sup>.

Un accident encore plus grave survient le 12 octobre 1942, alors que le Scout car du Major C.L. Smith, un véhicule blindé, se renverse sur une route en mauvaise condition. Le Major doit subir l'amputation de son bras gauche, juste en dessous de l'épaule, alors que son bras droit est cassé<sup>95</sup>. Il est alors conduit à l'hôpital. Cet accident est le plus grave qui soit arrivé depuis la mobilisation du Régiment. Heureusement, les militaires inquiets recevront la visite du Major Smith quelques mois plus tard, à l'occasion de la fête de Noël.

Ces blessures demeurent des accidents et ne sont pas causées par l'ennemi. Ce dernier, sans attaquer le Régiment, est tout de même présent. Plusieurs avions allemands survolent l'Angleterre dans le but de bombarder Londres. Quelques-uns d'entre eux passent au-dessus ou tout près du camp régimentaire. Pour souligner leur présence, dans le but de protéger les militaires et de permettre une contre-attaque, des alarmes de raid aérien se font entendre. Il n'est donc pas rare que les cavaliers se fassent réveiller en pleine nuit par une alarme. Dans les pires cas, ces alarmes peuvent être déclenchées plusieurs fois dans une même nuit et une même journée. Cela peut être très stressant pour les militaires et peut limiter les heures de sommeil.

Parfois, l'ennemi ne peut être repéré. À d'autres moments, toutefois, sa présence est très ressentie. Particulièrement après que le Régiment a déménagé dans la ville de Worthing. Une nuit, l'alarme a sonné dit-on, 5 ou 6 fois, puis une bombe a finalement explosé dans une maison non loin du camp. Les militaires se tenaient prêts à porter secours aux civils, mais aucune demande d'aide n'a été faite par les autorités locales<sup>96</sup>. L'ennemi peut aussi être détecté en retard. Le 9 avril 1942, «un avion allemand non identifié a survolé notre secteur d'hébergement. [...] Le brouillard et la pluie ont permis à l'appareil de voler jusqu'à son objectif sans être détecté. L'alarme n'a retenti qu'après l'explosion. L'avion est reparti, volant à quelques centaines de pieds d'altitude, en tirant

<sup>94</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 50.

<sup>95</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 12-10-42.

<sup>96</sup>*Ibid.*, 10-8-42.

de ses mitrailleuses»<sup>97</sup>. Les attaques portées contre des établissements civils peuvent aussi grandement affecter les militaires. Cette situation est d'ailleurs arrivée à Charles Prieur lui-même.

Le bruit d'un avion et de l'alarme de raid aérien se sont fait entendre simultanément. Nous nous sommes précipités à la fenêtre [...] «Tony, crie-je, la bombe tombe là où Peggy travaille». J'avais déjà descendu la moitié de l'escalier lorsque j'ai entendu le bruit de l'explosion. J'ai sauté sur une bicyclette du propriétaire pour me précipiter... Dieu sait où. Un chef de site de raid aérien qui se trouvait déjà sur les lieux a essayé de m'arrêter. En passant près de lui en courant je lui crie : «Ma fiancée est là-dedans». [...] De la rue, j'ai regardé par la fenêtre du bureau dans lequel Peggy travaillait, et j'ai crié son nom. Elle m'est apparue presque tout de suite; pâle, secouée, un peu décoiffée, mais, Dieu merci, tellement belle, et sauve<sup>98</sup>.

Cela témoigne non seulement d'une triste réalité pour les civils anglais qui subissent de nombreux raids aériens, mais aussi d'un élément important pour le moral, qu'est l'amour. En effet, pendant leur séjour en Angleterre, plusieurs militaires du Régiment trouvent l'amour. Ces jeunes hommes ont la chance de côtoyer les demoiselles anglaises pendant leurs permissions. Charles Prieur et Peggy font partie de ceux qui se sont rencontrés en ces temps difficiles. Il en fait mention dans son livre, «Lors de notre mariage, qui s'est déroulé six mois plus tard, et seulement sept semaines avant que nous quittions pour la Sicile, elle devint une des soixante et une épouses de guerre que compte fièrement le Régiment»<sup>99</sup>.

Bien entendu, toutes les romances ne se sont pas conclues en mariage. Toutefois, il ne fait nul doute que l'amour, et même les simples rencontres, sont des formes de soutien moral bien que souvent non intentionnelles. Cela laisse même parfois place à de drôles de situations pendant les inspections régimentaires, «le Brigadier Wyman a également procédé à sa propre inspection [...] et il a trouvé des paires de bas et des collants féminins dans le char du Sergent Roger «Lothario» Huard»<sup>100</sup>.

Bien que les archives du Régiment n'en fassent aucune mention particulière, il semble évident que ces fréquentations aient parfois dû mener à des relations sexuelles

<sup>97</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.67.

<sup>98</sup>*Ibid.*, p.68.

<sup>99</sup> *Ibid.*,

<sup>100</sup>*Ibid.*, p.97.

qui sont bénéfiques au moral. L'activité sexuelle est sans doute plus accessible en territoire allié, où elle est favorisée par la présence féminine anglaise et un environnement plutôt paisible. Cela n'exclut cependant pas qu'elle dût aussi être présente en période de combat, notamment lors de la libération de villes siciliennes, italiennes ou hollandaises. Puis, espérons-le, suivant le consentement des deux parties, ce dont les archives ne font pas non plus mention<sup>101</sup>. Il est toutefois précisé à quelques endroits qu'au niveau de la santé, le Régiment ne possède pas un grand nombre de cas atteints de maladies vénériennes, associées à des rapports sexuels.

Le séjour à Worthing se passe généralement bien. Les quartiers du Régiment y sont installés dans un rayon de moins de 1.5 mille. Ces quartiers sont plutôt plaisants, «nous sommes hébergés dans des cottages propres, modernes et dotés de toutes les commodités, à l'exception de l'escadron C, qui loge à l'abbaye. Ces quartiers sont de loin les meilleurs que nous ayons eu à ce jour»<sup>102</sup>. Outre les cottages, «un manège militaire fait partie des édifices attribués au Régiment. Il sera utilisé comme salle à manger, entrepôt du quartier-maître, salle de garde et bureau de la solde. Il s'y trouve également une cuisine moderne qui permettra à nos cuisiniers de préparer la majorité de nos repas. Nous l'espérons du moins sincèrement»<sup>103</sup>.

D'ailleurs, la nourriture des cuisiniers semble appréciée par certains et moins par d'autres. Une mention est faite à ce propos, à la suite l'expérience de l'Exercice Beaver III. Cet exercice constitue un entraînement d'une grande ampleur, qui est pratiqué pour habituer les cavaliers à parcourir de grandes distances à bord de leurs chars. Pendant cet exercice, les cavaliers devaient parcourir 103,5 miles, au cours desquels 20 pannes de chars sont survenues. La nourriture disponible pendant cet exercice est plutôt limitée.

Hier, le Régiment a reçu ses premiers vivres de réserve. Destinées à des groupes de 5 hommes, ces rations comprennent : 5 boîtes de biscuits de mer (les biscuits de mer pourraient bien être la seconde justification du nom anglais de ces vivres,

---

<sup>101</sup> L'activité sexuelle est étudiée par plusieurs historiens comme étant bénéfique au moral. L'auteur Paul Fussell, précédemment mentionné, y consacre un chapitre nommé «Alcool : beaucoup trop, Sexe : pas assez», dans Paul Fussell, *À la guerre...* p. 123-145. Plusieurs autres historiens étudient des cas où des militaires de diverses armées ont favorisé le viol aux relations consenties. Les archives concernant le Régiment de Trois-Rivières ne fait aucune mention de ce genre d'acte.

<sup>102</sup> Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.62.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 62.

littéralement, «vivres de fer», 5 conserves de bœuf salé, 1.5 conserve de fèves, 3 conserves de sardines, 1.25 conserve de confiture, 3 boîtes de thé par personne, du sucre et du lait (en poudre). Les hommes semblent les trouver très satisfaisantes, ce qui n'est pas très flatteur pour la nourriture préparée par nos cuisiniers<sup>104</sup>.

Cet exercice est suivi, peu de temps après, par les Exercices Beaver IV et Tiger. Au grand bonheur de tous, après ce dernier est distribuée à tous la première ration de rhum depuis la mobilisation du Régiment<sup>105</sup>.

Les entraînements ne se font pas toujours à bord des blindés. Les soldats doivent aussi garder la forme, ce à quoi les officiers veillent attentivement.

De peur que la dolce vita à Worthing ne nous ramollisse, notre Commandant, Jake Vining, ordonne du conditionnement physique supplémentaire. Notre Sergent-major régimentaire, Fritz Prevost, interprète sadiquement cet ordre. Tous les samedis, il nous transporte en camion à 3 milles du manège militaire et nous y fait revenir à la course. Évidemment, tout ça se déroule avant les permissions qui nous permettent d'aller voir nos blondes<sup>106</sup>.

Comme il fallait s'y attendre, certains tentent de défier les ordres.

Un beau samedi, ce qui devait arriver arriva. Une fois tellement loin en arrière qu'ils pouvaient tirer profit de la situation, un groupe de traînards désespérés, faisant preuve de l'esprit d'initiative qui a fait la renommée du Régiment de Trois-Rivières, monte à bord d'un autobus qui passait par là. Malheureusement, l'autobus a emprunté le même itinéraire que Fritz avait choisi pour nous. pauvres diables hors d'haleine. Fritz aperçoit les traînards qui se promènent en tout confort. Les traînards aperçoivent aussi Fritz, avec au moins autant de consternation que lui-même. Nous les avons retrouvés au prochain arrêt, à pied et dans le pétrin<sup>107</sup>.

Alors que la course fait partie de l'entraînement, elle fait aussi parfois partie des compétitions sportives. D'une façon ou d'une autre, elle participe, en ces cas du moins, à de bons souvenirs. Cela est d'ailleurs le cas lors d'une compétition d'automne de piste et pelouse, à laquelle Charles Prieur et le Régiment participent. Lors de cette compétition, le Trois-Rivières occupe, et de loin, la dernière position. Une des épreuves consiste en une course à relais. Charles Prieur se souvient de sa participation.

---

<sup>104</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.69.

<sup>105</sup>*Ibid.*, p.71.

<sup>106</sup>*Ibid.*, p.74.

<sup>107</sup>*Ibid.*, p. 74.

Je fus désigné pour être le lièvre de celui qui avait été retenu par notre unité pour gagner la course d'un demi mille. Ce qui veut dire que Fritz Prevost m'avait demandé d'imposer un rythme d'enfer et ensuite, d'abandonner. Mais dès le début du deuxième et dernier tour, j'aperçus notre coureur désigné qui s'écroulait sur le gazon, victime d'une crampe. [...]

J'ai alors décidé de tout donner. Je me suis surpris et je suppose que j'ai surpris tout le monde. Lorsque vint le temps de recevoir ma médaille d'argent, il y avait beaucoup d'applaudissements qui venaient de notre section des estrades. Le Lieutenant-général Crerar m'a dit : «Vous êtes un gars pas mal populaire?», à quoi j'ai répondu : « C'est qu'ils n'ont pas eu beaucoup d'occasions d'applaudir aujourd'hui »<sup>108</sup>.

Le grand nombre d'activités, de périodes d'entraînement, de compétitions, de visites et de mauvais coups tiennent donc les militaires occupés. Ces choses sont bonnes pour le moral puisqu'elles éloignent l'ennui, souvent causé par l'ordinaire du quotidien. Il arrive même qu'à Worthing, les choses sortent de l'ordinaire.

C'était un soir, à Worthing, alors que le Caporal Tony Gendron était sergent de service. Le Cavalier B. Pidgeon entre en courant dans le poste de garde dans un état d'énervement qui lui était inhabituel. «Vous ne croirez pas ça, dit-il, je viens de voir passer un kangourou». Connaissant le côté farceur de Pidgeon, Tony lui répond : «Bien sûr. Je vous crois dur comme fer. Retournez donc à votre poste de garde». «Je ne blague pas», répond Pidgeon. «Venez le voir». Tony n'a bien sûr rien pu voir à cause de la noirceur<sup>109</sup>.

Ce qui devait être une blague prend cependant de l'ampleur le lendemain matin alors que des femmes de la Land Army rapportent aussi sa présence.

Nous avons appris plus tard que le petit kangourou, de fait il s'agissait d'un wallaby, avait été apporté en Grande-Bretagne, par un aviateur australien, comme mascotte d'unité. Le wallaby s'était échappé d'une base aérienne du nord de l'Angleterre avant de se diriger vers le sud, dans une vaine tentative de retourner à la maison, et s'était retrouvé à Worthing.

Jusqu'à ce qu'il fut réclamé par son propriétaire légitime, l'escadron C a hébergé le wallaby dans la blanchisserie de l'abbaye. Lorsqu'il fut découvert qu'il avait appris à boxer, des matchs cocasses (avec gageures) furent organisés<sup>110</sup>.

---

<sup>108</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.82.

<sup>109</sup>*Ibid.*, p.76.

<sup>110</sup>*Ibid.*, p.76.

Cet évènement surprenant a sans doute dû rappeler à plusieurs cavaliers le souvenir de la mascotte du Trois-Rivières. En effet, le Régiment a eu une mascotte. Il s'agissait d'un chien terre-neuve noir du nom de Nigger. Malheureusement, le chien avait malencontreusement été abattu sur le champ de tir du Camp Borden<sup>111</sup>.

Tous ces évènements nous amènent à la fin d'une autre année pendant laquelle le Régiment a servi fièrement. La fin de l'année s'accompagne à nouveau des célébrations de Noël et du Jour de l'An. Le 24 décembre 1942, les militaires partagent les fêtes avec les enfants anglais des alentours. Environ 250 enfants sont invités, à l'école Sainte-Augustine de Brighton, pour regarder des projections de dessins animés, dont Mickey Mouse, Donald Duck et Popeye. Le Régiment distribue aussi des sandwiches, des boissons gazeuses et du chocolat. Une fête semblable sera aussi organisée le 26 décembre<sup>112</sup>. Cela dut être bon pour le moral des troupes de pouvoir participer à la joie des enfants.

Le soir, une messe de minuit est organisée au Régiment. Plusieurs membres ont été invités chez des civils pour y passer Noël. Le lendemain, un souper régimentaire de Noël est organisé pour la seconde fois outre-mer. Au menu, on retrouve de la dinde, du canard rôti, du pudding aux prunes, des pommes, du chocolat et beaucoup de bière canadienne. Comme cela est si bien mentionné dans le Journal de Charles Prieur, «il n'y a pas que les dindes qui sont pleines et il n'y a pas que les chandelles qui scintillent»<sup>113</sup>. Les militaires reçoivent aussi des lames de rasoir et des cigarettes de la part des Chevaliers de Colomb.

Les hommes veulent bien évidemment envoyer leurs meilleurs souhaits à leur famille. Cependant, comme les postes télégraphiques ne fournissent plus à la demande, les militaires devront faire un choix parmi une liste de courts messages. Les options sont les suivantes :

---

<sup>111</sup>Association du 12<sup>e</sup> Régiment blindé du Canada, Site Internet, «Historique du Régiment», <http://www.12rbc.ca/regiments/442-18-historique#traditions>, [En français], Mise à jour SD, Page consultée en décembre 2016.

<sup>112</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 24-12-42.

<sup>113</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.92.

- A. Un joyeux Noël et une bonne année.
- B. Mon amour et mes meilleurs vœux pour Noël et la nouvelle année.
- C. Mon amour et mes meilleurs vœux pour Noël et la nouvelle année, pour tout le monde à la maison.
- D. Mon amour et mes meilleurs vœux pour une bonne nouvelle année.
- E. Tous mes meilleurs vœux pour la nouvelle année.

Le Journal de Charles Prieur indique qu'une grande quantité de courrier a été reçue, dont beaucoup de colis de Noël. Cependant, «un incendie survenu dans un entrepôt d'Halifax, et qui a été éteint avec des produits chimiques, a détérioré le contenu des paquets. Un avertissement accompagnait les envois : «Ce qui n'a pas été expédié dans des contenants hermétiques a été contaminé par la fumée. Il n'est pas sécuritaire de manger les denrées qui s'y trouvent»»<sup>114</sup>. Puis, quelques mois plus tard, le Journal de guerre rapporte que des lettres provenant du pays ont été perdues à la suite d'une attaque ennemie<sup>115</sup>. Cela affecte évidemment le moral des troupes.

Le séjour en Angleterre continue toutefois d'être fort agréable pour les soldats. Les censeurs, dont l'un des rôles est de qualifier l'état du moral selon les indications provenant du courrier des membres du Régiment, n'ont que de bons commentaires. Le moral est bon et les hommes aiment le camp<sup>116</sup>. Cela est d'autant plus vrai lorsque les cavaliers reçoivent finalement leurs chars Sherman. Ils avaient récemment reçu des chars Ram, dont le nom avait été donné par Jack Wallace du Trois-Rivières, mais ils n'étaient pas aussi attendus que les Sherman. Ces chars sont plus puissants que les modèles précédemment obtenus par le Régiment. Ils requièrent la coopération de cinq cavaliers, soit un commandant, un tireur, un chauffeur, un assistant-chauffeur et un chargeur. Le Capitaine Fernand Caron se souvient de l'appréciation de ces chars.

Nos équipages, techniciens et mécaniciens étaient beaucoup plus heureux avec les nouveaux Sherman. Tous appréciaient beaucoup l'efficacité de la mécanique

---

<sup>114</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.94.

<sup>115</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 19-4-43.

<sup>116</sup>*Ibid.*, 13-12-42.



des Américains, leur savoir-faire, de même que le peu de maintenance requise par le Sherman : 30 minutes par jour au lieu de 3 heures ou plus, en moyenne, pour garder les Churchill en état.

Ils aimaient la nouvelle rapidité du système électro hydraulique de pointage en direction de la tourelle. Nos chargeurs-opérateurs radio étaient pour leur part épatés de l'éta lonneur au cristal inventé par le Canadien D.L. Hings, de North Burnaby. Avec la radio n°19, cet éta lonneur facilitait la synchronisation et la rendait beaucoup plus précise<sup>117</sup>.

Après deux ans passés en Angleterre, le Régiment quitte ses quartiers avec ses Sherman et embarque le 17 juin à bord de 6 LST de la U.S. Navy pour se rendre vers une destination encore inconnue<sup>118</sup>. Ils savent toutefois que le combat les attend.

Pendant sa période d'entraînement, qui a été longue, le Régiment a bien appris à entretenir son moral. Il a connu des hauts et des bas, mais tous ces évènements ont permis de préparer les hommes au combat. Les militaires y ont développé des éléments qui sont essentiels au moral, comme l'appartenance, la cohésion, l'esprit de corps, la confiance, la discipline, l'entraînement, et bien d'autres éléments qui les serviront au combat. Il est bon pour leur moral que ces hommes aient pu développer ces éléments dans un environnement plutôt paisible. Ils auront bien d'autres difficultés à gérer une fois au combat. Une chose est certaine, le Régiment est prêt.

---

<sup>117</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.103.

<sup>118</sup>*Ibid.*, p. 105.

### **CHAPITRE 3**

#### **LA PÉRIODE DE COMBAT**

Le moment tant attendu par la majorité est arrivé. L'ordre est donné que le Régiment parte au combat. Ce moment est attendu, puisque l'objectif de l'engagement, qu'est d'aller combattre, se profile enfin. Il n'en demeure pas moins que la réalité du combat annonce aussi son lot de difficultés. Ces dernières vont plus que jamais affecter le moral des troupes et l'appréhension même de celles-ci ébranle le moral avant même le départ. Cependant, bien que l'inconnu soit inquiétant, les hommes semblent majoritairement accueillir cet ordre avec enthousiasme.

Cet enthousiasme se justifie en partie par le fait que l'attente s'est avérée très longue. La durée de la période d'entraînement varie d'un cavalier à un autre, mais depuis la mobilisation du Régiment jusqu'au jour du départ, il s'est écoulé 3 ans, 9 mois et 7 jours. La fébrilité, que plusieurs volontaires du Régiment ressentaient envers le combat lorsqu'ils se sont engagés, s'est transformée en de la patience. Cette longue période est tout de même avantageuse, puisqu'elle permet aux hommes d'être bien entraînés et au Régiment d'être bien organisé.

De plus, l'arrivée des chars Sherman est un atout considérable à l'efficacité du Régiment. Les cavaliers ont reçu ces modèles peu avant leur départ, mais quelques semaines d'entraînement à bord de ces machines de guerre suffisent à les apprivoiser. D'autant plus que l'utilisation antérieure de plusieurs modèles de chars, due aux changements fréquents de matériel pendant les dernières années, permet aux hommes de s'habituer rapidement à tout nouveau modèle qui leur est fourni. Sans compter le fait qu'à ce moment, le char Sherman représente une des meilleures options offertes par la production alliée. Il est plus puissant que les modèles que le Régiment a précédemment

utilisés comme le Matilda et le Churchill. Au point de vue du moral, il ne fait aucun doute que ce nouvel arrivage de matériel est grandement apprécié, car les cavaliers se sentent plus confiants pour rivaliser contre l'arme ennemie. La confiance et l'assurance sont bénéfiques au moral.

Ainsi, il ne reste plus aux cavaliers qu'à ajuster la théorie et la pratique au combat réel. Il va sans dire que l'armée, grâce à l'entraînement, prépare au mieux ses hommes à la réalité du combat. Cependant, celle-ci est bien différente et bien plus intense que ce qu'ils ont pu expérimenter tant au Canada qu'en Angleterre. Pendant son séjour en Angleterre, le Régiment participait à la défense du territoire anglais contre les attaques plus ou moins rapprochées des Allemands. Cependant, alors que la menace semble s'éloigner en même temps que les années passent, le gouvernement canadien demande la participation de son armée sur des territoires plus hostiles, pour qu'elle puisse s'inscrire au tableau d'honneur et qu'elle demeure au point en s'ajustant à cette guerre moderne.

En ce qui concerne le moral, la période d'entraînement, qui à première vue semble préparer les soldats principalement au maniement des armes et aux connaissances techniques et tactiques, a une autre fonction plus profonde et moins perceptible, qui prépare mentalement le soldat à la guerre. Ainsi, il n'apprend pas seulement à être un soldat, il devient un soldat. L'entraînement du moral fait partie de ce processus d'apprentissage mental. Apprendre à développer la capacité de maintenir un bon moral au combat est donc un élément important de l'entraînement, mais encore faut-il être mentalement capable d'en maintenir la pratique en situation réelle.

Parmi les difficultés morales rencontrées en période d'entraînement, l'une d'entre elles se répète au moment du départ au combat. Il s'agit de l'éloignement des proches. En Angleterre, plusieurs soldats ont développé des amitiés avec les civils anglais ou les militaires d'autres régiments, sans oublier quelques romances avec les Anglaises. Le départ annonce donc de nombreux adieux et quelques promesses de retour. Cela met fin à un séjour de deux ans en Angleterre et le moral en est affecté, puisque l'expérience a été appréciée par la majorité.

Quoi qu'il en soit, le devoir appelle le Régiment de Trois-Rivières et les hommes doivent suivre le groupe, peu importe l'état de leur moral. Il est cependant certain que le désir d'aventure, l'enthousiasme des pairs et l'encouragement des officiers sont de grands alliés moraux face aux inquiétudes qui ne doivent pas manquer de traverser l'esprit de tout un chacun.

C'est ainsi que le 17 juin 1943, le Régiment embarque à bord de 6 LST (Landing ship tank) de la US Navy, au port de Gourock en Écosse, même port auquel il avait accosté deux ans plus tôt lors de son débarquement pour l'Angleterre. À ce moment, l'effectif du Régiment compte 37 officiers et 550 militaires de rang<sup>1</sup>. Bien qu'il ait atteint l'objectif en effectifs qu'il s'était fixé, le Régiment se doit de continuer à recruter de nouveaux membres, puisque les pertes au combat semblent malheureusement inévitables. Ce départ ne marque donc pas la fin complète de la période d'entraînement, puisque les futures recrues doivent aussi s'entraîner avant d'aller combattre l'ennemi. Il représente toutefois un nouvel objectif central pour le Régiment, qu'est d'accomplir avec succès son devoir au combat.

C'est ainsi que, bien préparés, les membres du Régiment quittent le territoire britannique à bord des LST et naviguent vers une destination qui leur est encore inconnue. Le lieu du combat est gardé secret, même parmi les membres du Régiment, pour éviter que la destination soit connue par l'ennemi de quelque façon que ce soit. Le but étant bien évidemment de prendre l'ennemi par surprise et de faire en sorte que celui-ci ne soit pas sur place lors du débarquement. Cela, pour éviter de nombreuses pertes.

D'ailleurs, pour contribuer à favoriser l'effet de surprise, l'armée britannique décide de lancer un leurre, pour envoyer l'ennemi sur de fausses pistes. L'Opération Mincemeat est créée, consistant à habiller un cadavre d'un uniforme d'officier de la Marine royale, auquel est attachée une mallette contenant des documents indiquant une attaque alliée prochaine en territoire grec et rejetant la thèse selon laquelle la Sicile serait la prochaine cible. Le corps est alors dirigé vers la côte espagnole. Découvrant ce

---

<sup>1</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.105.

dernier, les autorités locales remettent les documents aux Allemands, qui portent alors leur attention sur la Grèce<sup>2</sup>.

Le questionnement quant au lieu du débarquement est tout aussi présent chez les membres du Régiment à bord des LST, qui aimeraient bien connaître leur destination de combat. Comme ils se dirigent vers le sud, quelques hypothèses sont possibles. Le convoi pourrait s'arrêter en France, en Italie, en Afrique, ou peut-être sur une île du Pacifique. Très peu d'indices leur sont fournis, sauf le fait qu'un uniforme léger leur est distribué. Ils se dirigent donc vers un endroit où il fait chaud. Bien que l'idée d'une température tropicale, ou du moins plutôt confortable, puisse séduire le moral de plusieurs, il n'en demeure pas moins que le Régiment ne s'y aventure pas dans le but d'y prendre des vacances. Il se peut, au contraire, que la chaleur affecte le moral des troupes lors des déplacements à bord des chars ou d'un travail physique important. Seule l'expérience en déterminera l'effet sur le moral.

Le Régiment restera, en tout, 23 jours en mer avant d'arriver à destination. Pendant ce temps, les militaires s'habituent à leur nouvel environnement et développent des amitiés avec les marins à bord. Ils doivent travailler en équipe pour régler un problème qui semble récurant à tous les LST utilisés par le Régiment. Les filtres et injecteurs des moteurs diesels se bouchent en raison des déchets qui y circulent. Une canalisation de carburant à même éclatée au cours du trajet, forçant l'équipage à immobiliser le navire. Une telle immobilisation est risquée dans un océan occupé par les U-boot allemands, mais heureusement, aucun incident ne s'est produit à ce moment. Les marins et les cavaliers s'allient donc pour déloger les débris et éviter les dommages. Le Sergent Doc Curran du Trois-Rivières règle le problème en créant un système de filtration<sup>3</sup>.

Cette amitié ne se résume toutefois pas à ce travail d'équipe. Les marins et les cavaliers passent aussi leur temps libre ensemble. Les archives font état d'ailleurs de parties de poker très appréciées par les participants. Dont une en particulier où la mise était élevée et où les joueurs, le Lieutenant Lou Maraskas du Trois-Rivières, et le

---

<sup>2</sup>Zuelhke, *Operation Husky...*, p.64.

<sup>3</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.105.

Capitaine de corvette Norman Hall, ont misé respectivement les chars du Régiment contre le LST 366 de la marine. Le Lieutenant Maraskas a gagné la mise, mais comme l'escadron ne pouvait évidemment pas transporter le navire au combat, le Capitaine Hall lui a confectionné un drapeau à l'effigie du bateau, signifiant que le Lieutenant du Trois-Rivières en était le possesseur<sup>4</sup>.

Après plusieurs jours en mer, le convoi s'arrête à Gibraltar. Il s'agit non seulement d'une belle occasion pour les hommes de revenir sur la terre ferme, mais aussi de visiter des lieux inconnus. L'aventure en devient encore plus intéressante. Le débarquement est cependant plutôt désorganisé au début, puisque l'habitude en mer rend les déplacements sur la terre plus difficiles. Après avoir tangué pendant plusieurs jours, les hommes chancelent en essayant de suivre le pas. Le séjour à Gibraltar est de courte durée, puisque le Régiment doit continuer d'avancer vers sa destination.

Peu de temps après, il s'arrête à Alger. Malheureusement, il est refusé aux hommes de quitter leur navire. La déception est grande pour ceux qui veulent visiter la ville. Ces arrêts, malgré les interdictions de débarquements, sont bons pour le moral, puisqu'ils éloignent la monotonie du voyage pendant un instant. Lors de leur arrêt à Alger, quelques divertissements sont tout de même disponibles. Le Capitaine d'un LST offre aux hommes la possibilité d'aller nager en mer, en ouvrant l'étrave et en abaissant la rampe du navire. Il est dit que des hommes ont même nagé sur une longue distance pour se rendre jusqu'à la rive et revenir<sup>5</sup>.

D'autres en profitent pour faire quelques achats, en négociant la marchandise de jeunes arabes se trouvant sur le quai et en l'embarquant à l'aide de cordes et de paniers. Après avoir goûté quelques échantillons de champagne, un sergent de l'équipage décide de leur acheter une douzaine de bouteilles, avant de s'apercevoir qu'elles avaient toutes été remplies d'eau de mer. Les jeunes malfaiteurs s'étaient cependant déjà enfuis avec les livres anglaises de ce dernier<sup>6</sup>. Bien évidemment, le moral aurait été meilleur en

---

<sup>4</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.105.

<sup>5</sup>*Ibid.*, p. 107.

<sup>6</sup>*Ibid.*,

possession de cet alcool, mais les camarades du sergent demeurent fort amusés par la situation.

Bien que ces escales soient bénéfiques au moral, elles ne peuvent durer toujours et à chaque départ le Régiment se rapproche de sa destination de combat. Alger était la dernière escale avant d'arriver en territoire ennemi. À ce moment, le moral de la majorité semble bon malgré quelques appréhensions des jours à venir. Charles Prieur indique que «jusqu'à ce moment, notre voyage entrepris un mois plus tôt s'était déroulé presque sans incident. J'avais alors mis de côté toutes les inquiétudes que j'avais apportées à bord»<sup>7</sup>. Les hommes connaissent maintenant leur destination et savent qu'ils vont se battre aux côtés du Général Montgomery et de son armée en Sicile. Ils doivent maintenant espérer que le débarquement se passe bien et que le plan pour tromper l'ennemi ait fonctionné.

Avant même d'arriver toutefois, ils ont un avant-goût du combat. Alors que leur convoi, composé des LST du Régiment et d'autres bâtiments de la Marine, avance vers l'objectif, un U-boot allemand est détecté. Les alarmes résonnent sur les navires, les destroyers sont aux aguets et les hommes se rendent à leur poste de combat. Un bâtiment, qui se trouvait au-devant d'un LST du Régiment, est torpillé et perd de la vitesse. Alors que le LST passe à ses côtés, les cavaliers observent les militaires qui s'échappent du bateau qui sombre. Certains cependant demeurent coincés à l'intérieur et le navire, en proie aux flammes, s'engouffre finalement dans la mer. Spectateur de ce drame, Charles Prieur raconte son expérience.

J'étais debout, pétrifié, ébranlé, regardant le bouillonnement de la mer, tache d'écume entourée de débris et des têtes des derniers membres de l'équipage à s'être jetés à la mer. Nous avons continué à avancer et nous avons lentement perdu de vue le lieu du naufrage.

Ma vie venait de changer, à tout jamais. J'ai contourné les radeaux qui se trouvaient sur le pont, pour aller partager mon cauchemar avec mon ami Tony. Il était encore à son poste, comme j'aurais encore dû l'être, car la «fin d'alerte» n'avait pas encore été annoncée. Je regardais encore vers tribord. Puis Tony me dit : «Je te gage que c'était encore une fausse alerte»<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 109.

<sup>8</sup>*Ibid.*, p.110.

### 3.1 LA SICILE

Le 10 juillet 1943, deux jours seulement après cette malheureuse attaque, le Régiment s'organise pour effectuer un débarquement rapide sur les plages de Pachino, en Sicile. Comme l'armée l'avait prévu et espéré, son arrivée n'est pas attendue par l'ennemi et la contre-attaque est pratiquement inexistante, mais non pour autant moins redoutée. Cela permet à l'équipage de réaliser le débarquement sans perte. Heureusement que l'ennemi n'est pas présent sur la plage pour compliquer la tâche, puisque les difficultés sont déjà bien présentes en ce qui a trait à débarquer le matériel des navires.

En effet, les LST doivent se tenir à une distance respectable de la rive, ce qui implique que les chars et les autres véhicules ne peuvent être déposés sur la plage. Les chars peuvent assez facilement se rendre à terre en se déplaçant dans l'eau. La situation se complique cependant alors qu'un LST s'échoue sur une barre de sable à une distance considérable d'environ 180 verges. Les chars doivent donc traverser cette distance dans des eaux d'une profondeur d'un peu plus de 6 pieds<sup>9</sup>. Ces derniers y parviennent, mais doivent être envoyés en réparation.

Il faut ensuite débarquer les véhicules à roues, qui n'ont pas le potentiel tout-terrain des chars. Ils sont déplacés sur un grand pont Bailey qui est construit sur place et fabriqué à l'aide de flotteurs en bois. Cette solution avait été prévue par l'armée, mais la difficulté n'en demeure pas moindre. Les manœuvres doivent être bien précises, puisque la largeur du pont et le mouvement des vagues laissent peu de place à l'erreur, qui s'avérerait coûteuse. Le débarquement est finalement réussi. Heureusement, cette journée se résume à plus de peur que de mal.

Les troupes sur place doivent sécuriser la zone. S'aventurant à trois ou quatre kilomètres de la plage, sous l'ordre de son capitaine, le cavalier Bob Gladnick guide la troupe de reconnaissance du Trois-Rivières. À sa grande surprise, il y rencontre un

---

<sup>9</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 112.



régiment blindé italien dont la force approximative de 50 chars dépasse largement celle de sa troupe. Tentant le tout pour le tout pour sauver ses hommes, il s'adresse à l'officier ennemi en lui demandant de se rendre sous peine de se faire attaquer par le reste du Trois-Rivières en approche, ce qui est évidemment faux. Alors que l'officier italien accepte à la condition de se rendre à un officier de même grade ou supérieur au sien, le simple cavalier Gladnick se promeut instantanément au titre de major-général et la supercherie fonctionne. Pour le remercier d'avoir fait preuve de tant d'audace et de courage, le Capitaine Ryckman du Trois-Rivières promeut Gladnick au grade de sergent<sup>10</sup>.

Peu de jour après cet événement, le chargeur et opérateur radio Zukie Zeil est en déplacement à bord d'un char en route vers Grammichele, qui s'immobilise à la suite de l'arrêt du moteur. Pendant que son chef de char tente de régler le problème, le Cavalier Zeil s'aventure aux environs et décide de reconnaître une grotte à proximité. Étonné, il tombe face à face avec environ six soldats ennemis armés. Levant son arme, les soldats ennemis déposent les leurs en signe de reddition et se dirigent vers la sortie les mains en l'air. Ainsi, Zeil ajoute quelques prisonniers de plus au tableau des victoires du Régiment, ce qui ne manque pas de rendre fiers ses frères d'armes<sup>11</sup>.

Ces quelques petites victoires ont un effet positif sur le moral des hommes, puisqu'elles leur apportent de la confiance. Malheureusement, la soumission de l'ennemi n'est pas toujours si simple. À l'arrivée du Régiment en Sicile, les troupes ennemies rencontrées sont majoritairement italiennes. Ces dernières sont généralement moins motivées à se battre contre les Alliées.

À ce sujet, le cavalier Jimmy Dilio, du Trois-Rivières, lui-même d'origine italienne explique que « les Italiens ont tellement de parents qui vivent au Canada et aux États-Unis qu'il leur semble que nous faisons partie de la famille »<sup>12</sup>. Malheureusement, le Cavalier Dilio sera tué au combat pendant la campagne d'Italie, par un Allemand.

---

<sup>10</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.114.

<sup>11</sup>*Ibid.*, 120.

<sup>12</sup>*Ibid.*, p. 143.

Bien que plusieurs Italiens soient moins motivés à se battre, ce n'est évidemment pas le cas de tous. Certains, d'inébranlables fascistes, défendent leur territoire avec aplomb. L'ennemi le plus redouté toutefois demeure les Allemands. Comme l'offensive avait été prévue, à tort, en Grèce, les Allemands ne sont pas présents en grand nombre en Sicile à l'arrivée des régiments canadiens. Ils ne tardent cependant pas à se réorganiser et des divisions telle la Herman Goering, feront la vie dure au Trois-Rivières et aux autres Canadiens en Sicile.

La première offensive a lieu à Grammichele, une ville perchée sur une colline. Avancant vers celle-ci, la troupe de reconnaissance du Trois-Rivières est la première à se retrouver sous le tir ennemi. Le Régiment compte déjà des blessés et quelques pertes matérielles alors qu'il entre dans la ville. À ses côtés se trouvent trois compagnies du Hasting and Prince Edward Regiment, un régiment canadien d'infanterie.

Une embuscade est tendue par les Allemands le long de la crête qui longe le chemin. Les Canadiens se retrouvent coincés dans une pluie d'obus et de balles de mitrailleuses. Dans la ville, des chars ennemis les attendent. Avec l'aide de l'artillerie britannique, les Canadiens sont capables de répliquer. Après une bataille courte, mais intense, le Hasty P réussit, en contournant la ville, à faire fuir l'ennemi.

Il s'agit d'une première victoire de taille pour le Régiment de Trois-Rivières, alors qu'il goûte pour la première fois à l'intensité de la guerre. À l'issue de cette bataille, on compte 25 pertes canadiennes, dont un mort et dix blessés pour le Régiment de Trois-Rivières. Le décès est celui du chargeur et opérateur radio E.J. Lloyd, qui devient le premier tué au combat du Régiment. Dans l'anecdote précédemment mentionnée, racontée par le chargeur et opérateur radio Zukie Zeil, qui a fait quelques prisonniers cachés dans une grotte, il mentionne que son char devait être le char de tête lors de la bataille de Grammichele. Puisque le moteur de son char s'est avéré être défectueux, son conducteur, le Lieutenant Sheppard a dû monter à bord d'un autre char qui a alors été désigné comme char de tête. Le sort a voulu que le nouveau chargeur et opérateur radio qui s'y trouvait fût le cavalier Lloyd, qui y perdra la vie.

Les pertes humaines sont sans doute l'élément qui affecte le plus le moral. La mort d'un homme est terrible en soi, et celle d'un frère d'armes l'est encore plus puisque tous se connaissent. Une grande majorité des hommes, si ce n'est tous, perdront un ami au cours de la guerre. La mort d'un ami affecte non seulement le moral par sa perte, mais aussi par son absence. Le militaire y perd alors le meilleur des soutiens moraux. Il va sans dire qu'une période de deuil est difficile à trouver dans une guerre qui n'offre aucun répit. Puis, en plus d'apporter une grande souffrance, un décès rehausse la peur d'être la prochaine victime.

Si la mort affecte le moral par son irréversibilité, les blessures sont aussi traumatisantes. Elles le sont non seulement pour ceux qui les subissent, mais aussi pour ceux qui en sont témoins. Les infirmiers et les médecins sont les militaires qui gèrent ces situations le plus souvent. Le poids de la tâche et l'urgence de la situation affectent facilement leur moral. D'autant plus que certains infirmiers reçoivent la formation médicale sans jamais avoir pratiqué de chirurgie. Il n'est pas rare non plus que les autres militaires sans formation médicale viennent en aide à leurs frères d'armes, puisque les blessures nécessitent des soins immédiats et que souvent, le nombre de blessés dépasse le nombre d'infirmiers.

Le plus inquiétant, dans une telle situation, est sans doute d'avoir l'enjeu d'une vie entre les mains. La gravité de la blessure est aussi traumatisante. Les armes causent souvent des blessures qui mutilent gravement le corps. Cela offre en conséquence une vision marquante à celui qui en est témoin. Ce qui résulte en un traumatisme plus ou moins grand qui affecte le moral du militaire, lui laissant une image mentale pour le reste de la guerre et malheureusement possiblement aussi pour le reste de sa vie<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup> Les chocs post-traumatiques sont malheureusement une réalité de la guerre qui sont liés à la notion du moral et qui nécessitent un soutien pendant et après le combat. Pendant la Première Guerre mondiale, on utilisait le terme «obusite» ou «Shell shock» en anglais. L'historienne Geneviève Allard traite bien ce sujet dans son livre *Névrose et folie dans le Corps expéditionnaire canadien (1914-1918) : le cas québécois*, (Outremont, Athéna Éditions, 2012, 242 pages). Pendant la Seconde Guerre mondiale, on parle plutôt de «fatigue du combat». Cette période est bien présentée dans le livre de Terry Copp et Bill McAndrew, *Battle Exhaustion, Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*, (Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, 249 pages). Dans la présente étude, les archives du Régiment de Trois-Rivières ne mentionnent pas de cas d'hospitalisation suivant un traumatisme, mais les difficultés du combat ont sans doute eu des répercussions sur la vie des militaires après la guerre.

En note d'après-guerre, Charles Prieur mentionne une des premières blessures graves qu'a connues le Régiment lors de la bataille de Grammichele, «Jimmy Van Wart, blessé ce jour-là, n'était âgé que de 19 ans. Il a été atteint par 18 éclats de shrapnel et par un fragment de sa chenillette porte-Bren. La plupart des éclats se sont logés dans une jambe, ouvrant les chairs au passage, du genou à la hanche. Un éclat de métal profondément enfoncé dans l'épaule est sorti de lui-même en 1955»<sup>14</sup>. La bonne nouvelle est que le jeune homme a survécu à cette blessure, ce qui n'est pas le cas de tous ceux qui en subissent d'aussi graves.

Les infirmiers et les médecins ne sont pas les seuls à être souvent appelés aux côtés des blessés et des tués. C'est aussi le cas des aumôniers dont les services sont demandés par un grand nombre de croyants. Ils sont aussi souvent témoins de scènes horribles qui sont néfastes au moral. C'est le cas quelques jours après la bataille de Grammichele alors que le Padre J.L. Wilhelm est appelé à la demande de civils italiens pour inhumer les corps de 21 jeunes soldats américains décédés depuis une semaine. L'aumônier raconte comment lui et des volontaires du Régiment ont dû déplacer les corps démembrés et bouffis par la chaleur de ces jeunes hommes, pour leur offrir un lieu de repos plus adéquat. Les volontaires qui arrivaient sur la scène repartaient immédiatement, incapables de supporter cette horrible vision. Comme il était difficile de creuser dans le sol rocailleux, ils ont dû brûler les corps pour les enterrer dans une fosse commune plus petite. Le Padre J.L. Wilhelm témoigne de l'état de son moral dans cette guerre qui vient tout juste de commencer pour le Régiment, ««C'est la guerre», me suis-je dit. Et je n'étais pas certain de pouvoir l'endurer jusqu'à la fin»<sup>15</sup>.

La première bataille sur Grammichele démontre bien comment la collaboration interarmes est importante. Les blindés ont besoin de l'infanterie pour sécuriser les alentours d'où pourrait provenir une attaque et pour effectuer des tactiques demandant plus de précision. L'infanterie quant à elle a besoin des blindés pour nettoyer le terrain, apporter un appui pour progresser plus rapidement et pour rivaliser contre une arme de

---

<sup>14</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.119.

<sup>15</sup>*Ibid.*, p. 123.

même calibre. Le Trois-Rivières est donc continuellement groupé avec un régiment d'infanterie pour mener ses attaques.

Cette collaboration n'est toutefois pas toujours facile. Pour bien évoluer ensemble, les deux armes ont besoin de communiquer entre elles. Pour se faire, l'utilisation de radios est nécessaire, mais le matériel n'est pas toujours adéquat. Les radios portatives sont souvent de courte portée et le terrain montagneux de la Sicile, et plus tard de l'Italie, n'aide en rien à la transmission. De plus, les radios utilisées dans les chars s'avèrent être peu fiables et parfois défectueuses.

Outre les communications, un autre problème freine le bon fonctionnement de la collaboration interarmes. Les déplacements sont souvent difficiles en raison, encore une fois, de la topographie particulière du territoire italien. Les nombreuses montagnes et terrains escarpés rendent parfois les chemins impraticables pour les chars. Puis, lorsqu'ils sont praticables, ils sont souvent inadéquats pour mener une attaque. Les chars doivent fréquemment avancer à flanc de montagne pour se rendre sur le lieu du combat, ce qui s'illustre souvent en un passage étroit avec d'un côté un mur de pierre et de l'autre une falaise. Ils doivent donc se suivre à la file indienne en prenant garde de ne pas tomber, en plus de devenir des proies faciles aux attaques ennemies. Ainsi, les chars à l'arrière ne peuvent pratiquement pas apporter un tir d'appui sans risquer d'atteindre leurs collègues à l'avant. Alors, lorsque le convoi est immobilisé dans cette situation, il devient compliqué pour les cavaliers de venir en aide aux soldats à pied.

La collaboration interarmes n'est donc pas toujours aussi efficace que ce qui est prévu dans les plans d'attaque. Bien qu'elle ait été pratiquée lors de l'entraînement, elle ne peut être mieux expérimentée qu'au cœur même de l'action. Malheureusement, les imprévus résultent à l'occasion en des pertes et cela nuit au moral des troupes. Il arrive parfois aussi que le manque de communication crée des erreurs de manœuvres au sein de cette collaboration, qui peuvent avoir de graves conséquences. Par exemple, plus tard au cours de la guerre, alors que le Régiment est en déplacement, il est bombardé par l'aviation américaine, qui croit apercevoir des chars ennemis.

Après Termoli, nous sommes revenus à Foggia, où nous avons rencontré ces mêmes Américains. Ils nous ont invités à jouer au poker, à prendre un verre et à

manger du poulet frit selon la recette du sud des États-Unis, bien sûr. Lorsque je leur ai dit qu'ils nous avaient bombardés par erreur on m'a conduit jusqu'à la tente des opérations. Les inscriptions de leur journal prouvaient bien que leur groupe était responsable de notre malheur. Je leur ai parlé ensuite du signal d'authentification convenu pour nous faire reconnaître par les aéronefs amis. Il s'agissait de lancer une grenade fumigène jaune. On m'a répondu que ce signal d'identification n'avait aucune signification pour eux et qu'il serait au contraire une invitation à se faire bombarder de plus belle<sup>16</sup>.

Malgré ces quelques lacunes, cette collaboration est très importante au cours des prochaines batailles. Comme l'objectif est grand, plusieurs régiments y participent. Outre les difficultés rencontrées, cette coopération est bénéfique au moral, puisqu'elle développe le sentiment d'appartenance. Particulièrement lorsqu'elle implique des régiments canadiens, mais aussi lorsqu'elle permet la rencontre d'autres régiments alliés.

Pendant l'avance, chacun des escadrons du Trois-Rivières est appelé en appui. Le Régiment combat d'abord à Piazza Armeria, qui est prise le 17 juillet grâce au Loyal Edmonton Regiment. Il est ensuite envoyé en aide au West Nova Scotia Regiment, qui combat à Valguarnera. Il transporte d'abord les troupes à pieds sur les ponts de ses chars avant d'apporter un tir d'appui qui soldera le combat en une victoire le 18 juillet. Il est affecté, pendant les jours suivants, en appui à la 1<sup>ère</sup> Brigade pour prendre Assoro et en renfort à la 2<sup>ième</sup> Brigade pour mener l'attaque sur Leonforte.

Sur le chemin pour se rendre en appui au Hasting and Prince Edward Regiment à Assoro, le Trois-Rivières fait face à plusieurs explosions qu'il croit être un tir de mortier, le convoi continue donc à progresser. Malheureusement, les explosions proviennent plutôt d'un champ de mines sur lequel les chars avancent sans se douter du dommage que cela fait subir à leurs chenilles. Neuf chars sont ainsi immobilisés. L'escadron doit passer la nuit à cet endroit puisqu'un tir de mortier empêche les hommes de sortir pour effectuer les réparations. Ils dorment donc à l'étroit, dans des chars coincés sur un champ de mines et sous les tirs ennemis. Cette situation délicate n'aide en rien le moral. Ce n'est que le lendemain qu'ils peuvent reprendre leur progression, grâce à l'aide des ingénieurs qui viennent retirer environ 200 mines<sup>17</sup>.

---

<sup>16</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 155.

<sup>17</sup>*Ibid.*, p.125.

L'avance vers Assoro et de Leonforte continue d'être difficile. Ces villes sont, comme Grammichele, perchées en altitude et les Allemands qui s'y trouvent ont une position en hauteur parfaite pour voir l'ennemi approcher. Ils attendent les Canadiens du haut de la crête qui sépare les villes. Le Trois-Rivières doit toutefois se dépêcher puisque le Hasty P est en mauvaise posture à Assoro. Après avoir réussi un coup de maître en escaladant la montagne de nuit pour surprendre les Allemands, le régiment d'infanterie se trouve incapable de prendre le village seul et ses réserves en munitions et en eau diminuent de façon inquiétante. Le Trois-Rivières prête mainforte aux forces en présence en apportant un excellent appui au 48th Highlanders, désigné pour relever le Hasty P. Après une bataille acharnée, Assoro est finalement prise par les Canadiens.

Du côté de Leonforte, l'approche est d'abord impossible pour les chars du Trois-Rivières, qui doivent se rendre aux côtés du Edmonton Regiment qui mène un combat acharné pendant la nuit dans les rues de la ville. L'approche est impossible, car le pont menant à la ville a été détruit et les chars font face à un immense ravin. Pour le traverser, le Régiment reçoit la collaboration des ingénieurs, qui s'empressent de construire un pont Bailey malgré les tirs ennemis incessants. La construction dure toute la nuit et à l'aube, les chars du Régiment peuvent traverser. Ils foncent à toute vitesse et avec agilité sur le pont, et parviennent à prendre l'entrée de la ville. Il progresse ensuite au centre de celle-ci, avec deux compagnies du Patricia. À la suite d'une bataille engagée avec les chars ennemis, la ville est finalement prise dans l'après-midi.

Le Trois-Rivières subit quelques pertes humaines, majoritairement des blessés, et matérielles pendant ces dernières batailles. L'effort a été grand et heureusement, toutes les batailles se soldent en victoire. Cela apporte évidemment de la fierté et une expérience importante à divers niveaux au tableau d'honneur du Régiment. Par cette expérience, les hommes acquièrent des compétences qui favorisent leur confiance et donc leur moral.

Bien qu'il soit mérité, un temps de repos est impossible pour le Trois-Rivières qui repart en direction d'Agira dès le 24 juillet. La veille, des patrouilles du 4 PLDG ont rencontré une opposition à Nissoria et il est décidé par le Général Simonds qu'une contre-attaque doit être organisée. La stratégie d'attaque s'avère toutefois

problématique et l'avance tourne au cauchemar. Après plusieurs efforts pour contrer les attaques ennemies, le Trois-Rivières et le Royal Canadian Regiment subissent un important revers. Ainsi, «les compagnies d'infanterie furent fauchées par un barrage de mortier et d'artillerie ennemis. Les chars de l'escadron A poursuivirent leur avance, mais furent bientôt arrêtés par le tir de plusieurs canons antichars de 88mm [...] En quelques minutes, l'escadron du TRR perdit dix chars. Deux furent incendiés»<sup>18</sup>.

La principale attaque contre les chars du Trois-Rivières survient alors qu'ils progressent sur le chemin en file indienne. L'ennemi en profite pour détruire le char de tête à l'aide d'un canon antichar. Il met ensuite hors de combat le cinquième char, avant de s'occuper des trois chars prisonniers entre les épaves. Quatre hommes sont alors tués et plusieurs sont blessés. Ces derniers se réfugient dans un fossé à proximité, avant de pouvoir retourner en territoire allié grâce à un écran de fumée lancé vers leur position.

À la suite de cette défaite, le Trois-Rivières et les autres régiments se replient et une nouvelle attaque est prévue le lendemain. Deux autres tentatives échouent. Cependant, le 27 juillet les efforts portent fruit et Nissoria est sécurisée. Cela est possible grâce au plus important barrage d'artillerie jamais tiré pendant la campagne de Sicile. Accompagné du Seaforth Highlanders et de l'Edmonton Regiment, l'Escadron C continue d'avancer vers Agira. La ville est finalement prise par l'Escadron C et le Patricia le même jour. Puis c'est ensuite le cas de la ville de Regalbuto.

Jusqu'à la bataille de Nissoria, le Trois-Rivières avait été généralement victorieux et avait rarement eu à se replier face à l'ennemi. Bien qu'il ait finalement obtenu la victoire, le moral des hommes est affecté. Non seulement par les échecs répétitifs, mais aussi par les pertes. Nombreux sont les équipages dont un membre est décédé ou blessé. Les batailles se succèdent et le Régiment connaît peu de repos. Cela entraîne de longues périodes de stress, sans compter une constante adrénaline qui demande beaucoup d'énergie.

Les hommes sont épuisés. Les journées sont chargées et les nuits sont souvent mouvementées. Le devoir appelle les cavaliers même la nuit, soit à cause d'attaques

---

<sup>18</sup>Marteinson et McNorgan, *Le Corps blindé royal canadien...*, p. 151.



ennemies, de stratégies nocturnes ou bien d'autres imprévus. Le Padre J.L. Wilhelm raconte comment à un moment, en pleine nuit, le médecin régimentaire est venu le réveiller pour demander son aide, car quelqu'un avait entendu un homme blessé se lamenter au loin sur le no man's land. Ils sont alors tous deux montés à bord d'une jeep et se sont dirigés vers les cris, avant de se faire avertir par une sentinelle qu'ils ne devraient pas s'aventurer vers le territoire ennemi. Armés de courage, ils se sont rendus jusqu'à l'homme qui gisait près d'un char hors de combat. Ils ont ramené le soldat blessé qui était, selon le Padre, plus mort que vivant, et sans savoir s'il avait survécu ou non<sup>19</sup>.

Si les hommes n'obtiennent pas de repos, leur moral non plus. Déjà, la guerre a affecté chacun d'eux. Cela est exprimé dans le témoignage du Commandant Pat Mills :

Après une nuit horrible, je me reposais, sur la crête de Nissoria. Un de mes hommes d'équipage m'a fait chauffer du corned-beef et me l'a apporté dans une gamelle. Je l'ai remercié puis je me suis appuyé sur mon char pour manger. Puis, un nuage de mouches m'a littéralement poussé sur le char. Je me suis retourné pour voir d'où elles venaient toutes. Elles provenaient du cadavre d'un Allemand qui se trouvait dans une tranchée de tir à environ dix pieds de moi. Je me suis rendu près du cadavre et je lui ai donné un coup de pied pour qu'il tombe dans la tranchée. Je suis ensuite revenu finir mon repas. Depuis, je me suis souvent demandé comment j'ai pu devenir aussi insensible, en si peu de temps<sup>20</sup>.

Cette insensibilité ou, disons ce détachement, peut affecter le moral s'il est associé à un éloignement de la vie civile. Cependant, pour le militaire, cela lui permet aussi de mieux encaisser les atrocités de la guerre. Ces dernières peuvent être très dures psychologiquement pour celui qui les vit et le fait d'arriver à s'en distancer permet d'agir comme un bouclier qui protège le moral. Bien évidemment, ce détachement n'offre pas une protection psychologique complète, mais peut permettre au militaire de continuer à jouer son rôle. Cela est donc un soutien moral qui est développé involontairement.

Le 25 juillet, le Trois-Rivières apprend avec joie que la dictature fasciste de Mussolini a été renversée. Il s'agit ici d'une victoire politique pour les Alliés, qui touche directement la mission du Trois-Rivières, puisqu'il se bat en territoire italien. Bien

---

<sup>19</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.140.

<sup>20</sup>*Ibid.*, p.134-135.

entendu, rien n'est encore gagné puisque les Allemands occupent encore les lieux, mais cela représente un pas de plus dans la bonne direction.

Bien qu'il ne le sache pas encore, la prochaine bataille dans laquelle le Trois-Rivières sera impliqué est sa dernière avant une période de repos méritée. Elle n'en est pas moins importante, spécialement pour le Trois-Rivières, puisqu'elle est dirigée par son commandant, le Lieutenant-colonel Booth. Ses chars, appuyés par l'infanterie et l'artillerie ont pour mission de prendre la ville d'Aderno. Ainsi, à 4h30, le convoi part en direction de la rivière Troina. Il doit traverser, dans l'obscurité, un pont de chemin de fer, dont les rails sont plutôt étroits. Les chars traversent sans trop de problèmes, mais les véhicules doivent progresser très lentement puisque les roues sont de la même largeur que les rails. Lorsque cet obstacle est franchi, le convoi passe de l'autre côté de la rivière Troina, que les Allemands ont soigneusement truffé de mines. Une fois le travail des ingénieurs terminé pour déloger les mines, les chars peuvent continuer.

En arrivant à Carcaci, les hommes se font accueillir par les tirs de parachutistes ennemis, bien cachés dans les rochers. Par un excellent travail d'équipe, l'infanterie, avec les chars du Trois-Rivières en tête, nettoie toutes les positions ennemies dans une bataille de quelques heures. Malgré une incroyable ténacité, l'ennemi est finalement battu. Il est dit que cette collaboration blindé-infanterie est sans aucun doute la meilleure qui ait été réalisée jusqu'à ce moment. Cela dépend bien évidemment du fait que les communications étaient avantagées par de la présence des commandants respectifs de chacune des armes dans le même char, mais aussi de l'expérience du Régiment acquise lors des précédentes batailles. Le 5 août, «le Régiment est témoin, avec émotion, de la destruction complète d'Adrano, tenue par l'ennemi, par les bombardiers de l'armée américaine»<sup>21</sup>. À la suite de cette capture, le Trois-Rivières se voit accordé un repos bien mérité alors que l'Ontario Regiment prend la relève.

Pendant cette pause, le Lieutenant W.M. Prince écrit une lettre aux parents du Caporal Jimmy Dilio, son frère d'armes qui a été tué pendant la bataille d'Aderno.

---

<sup>21</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 140.

Chers Monsieur et Madame Dilio, ainsi que votre famille,

Je vous écris cette lettre pour vous exprimer mes sincères sympathies et le regret de la mort de votre fils et frère, Jimmy, ainsi que pour vous raconter les circonstances entourant sa mort.

Cela s'est produit le 5 août en après-midi. Nous avons été envoyés avec nos chars, pour occuper une colline, que nous avons réussi à prendre, sauf pour une partie qui était gardée par des parachutistes allemands. Nous avons tiré sur eux, mais ils semblaient déterminés à nous garder sous leurs tirs de fusils et de mortiers. Jimmy et son équipage ne pouvaient les déloger, alors ils ont décidé qu'ils devaient sortir du char pour se rapprocher de l'ennemi. Jimmy était en train de donner des munitions à son tireur, le cavalier Jessome lorsqu'ils ont soudainement été la cible d'un mitrailleur. Jimmy a été touché et a immédiatement perdu connaissance. Nous l'avons sorti de son char et apporté l'aide médicale des brancardiers, mais en quelques minutes il était décédé.

Son équipage l'a enterré ce même après-midi et une croix a aussi été fabriquée par ses camarades. Notre Padre, Père Wilhelm est venu à sa tombe et vous écrira aussi.

Moi et le reste de la troupe regrettons profondément la perte du Caporal Dilio. Il est mort au combat, en faisant son devoir et, pendant toute cette journée, il a brillamment commandé son char et a porté à son actif un bon nombre d'ennemis.

Suivant la mort du Caporal Dilio, le reste de la troupe est retourné dans ses chars et a dérouter l'ennemi. Nous sentons que nous avons en partie vengé sa mort.

Le reste de la troupe m'a aussi demandé de vous transmettre ses regrets envers cette grande perte qui est aussi la nôtre, d'un ami et camarade. Je vous donne leurs noms, peut-être que Jimmy vous a déjà écrit à leur sujet.

Sgt. Leather; Cpl Grasely J.J.; Cpl/l Fishlock; Cpl/l Curran; CvrJessome; Corbett; Munro; Grasely E.L; Goodreau; Beishlag; Wright; Simons. Nous l'aimions tous beaucoup. Il était travaillant et joyeux. Nous savons qu'il va vous manquer, car il nous parlait toujours de vous. De fait, deux ou trois jours avant la bataille il nous montrait ses photos de famille, en nous parlant de sa maison et de sa famille.

En espérant vous rencontrer un jour.

Votre très sincère,

W.M. Prince<sup>22</sup>

---

<sup>22</sup>Lieutenant W.M. Prince, «Letter from Lieut. W.M. Prince to the Parents of Coporal Dilio», 1943, MCG 20070042-009, Collection d'archives George-Metcalf, Musée canadien de la guerre.

Cette lettre démontre la grande tristesse que la perte d'un camarade entraîne, mais aussi l'importance des proches pour le moral du militaire.

Presque 2 semaines plus tard, la Sicile est libérée. La victoire est très importante et un premier objectif majeur est atteint. Les Alliés comptent un territoire de plus à leur actif. Les Allemands subissent cette défaite alors que la progression des Canadiens, Américains et Britanniques les poussent à la limite de l'île. Ne pouvant plus reculer davantage, ils se réfugient dans le sud de l'Italie, territoire toujours occupé par leur camp. En quête d'un nouveau territoire à libérer et pour continuer de repousser l'ennemi, les Alliés les poursuivent sur la botte italienne. L'objectif étant bien évidemment de la remonter jusqu'au nord pour se rapprocher de l'objectif ultime qu'est l'Allemagne. Les dernières victoires alliées en Sicile contribuent à accorder une attention plus importante au front italien au niveau international.

Le Régiment de Trois-Rivières a incontestablement été un élément majeur au succès de la campagne de Sicile. Il a participé à de nombreuses grandes batailles et il en est toujours sorti victorieux malgré les difficultés. Ses compétences ont été utiles non seulement à lui-même, mais aussi à tous les autres régiments aux côtés desquels il s'est battu.

Ses victoires ne se font toutefois pas sans pertes. Le Journal de guerre du mois d'août 1943 dresse le bilan des pertes subies pendant la campagne de Sicile :

Un officier et dix-neuf militaires de rang du Régiment de Trois-Rivières ont été tués au combat ou sont morts de leurs blessures. Six officiers et cinquante-sept militaires de rang furent blessés au cours des vingt-huit jours passés en action au cours de la campagne de Sicile. Neuf chars Sherman, cinq véhicules de reconnaissance, trois véhicules de transport de troupes, un camion de 15 quintaux, un camion de 60 quintaux et une ambulance ont été détruits par l'ennemi. Quatre Sherman ont également dû recevoir des réparations importantes en atelier<sup>23</sup>.

Puisque le Trois-Rivières a été si impliqué pendant cette campagne, il est décidé que les autres membres de la 1<sup>ère</sup> Brigade blindée canadienne, que sont le Calgary Regiment et le Ontario Regiment, prendront la relève pour le début de la campagne

---

<sup>23</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, août 1943.

d'Italie. Le Trois-Rivières demeure donc en réserve sur le territoire sicilien jusqu'à ce qu'il soit requis sur la péninsule italienne.

Au point de vue du moral, cette initiation au combat a été pour tous une expérience très difficile. Elle l'est particulièrement dans la mesure où elle implique une multitude d'émotions généralement plutôt négatives, comme la peur, la tristesse ou l'impuissance. Les hommes y retrouvent une intensité émotionnelle à laquelle ils ne sont pas habitués. L'enjeu le plus personnel, qu'est la survie, ne peut leur être plus évident puisqu'ils côtoient la mort pratiquement chaque jour. Le meilleur moyen de l'affronter est de demeurer fort dans l'épreuve.

Pour se faire, les militaires doivent amener l'entretien de leur moral à un autre niveau. Construire une véritable barrière pour protéger ce moral et ce, aussi rapidement que les difficultés de la guerre les atteignent. Bien que la période d'entraînement les y ait préparés, la protection doit être adaptée. La réalité du combat, particulièrement les atrocités vécues au front, demande une gestion beaucoup plus importante de l'état moral, comparativement à l'expérience relativement paisible vécue précédemment en Angleterre. Maintenant que le Régiment est au combat depuis presque un mois, l'adaptation du moral au combat est bien amorcée. Les hommes doivent maintenant faire preuve de ténacité et continuer à bénéficier des différents soutiens moraux.

### **3.2 LA CAMPAGNE D'ITALIE**

Alors que la majorité des autres régiments qui ont participé à la campagne de Sicile est mobilisée dans le sud de l'Italie, le Trois-Rivières est temporairement gardé en réserve. Les autres régiments de la 1<sup>ère</sup> Brigade blindée le remplacent pendant un moment. Cela offre une période de repos aux cavaliers, qui est bien méritée et surtout bienvenue. Ils tardent donc à quitter la Sicile, pour apprécier quelques jours loin du combat.

Le Régiment se rend sur la plaine de Catane, près de Grammichele le 13 août. Ce déplacement, qui peut sembler simple en soi, s'avère plutôt épuisant, comme l'indique le

Capitaine Strome Galloway du RCR, «un déplacement fatigant et poussiéreux. De fait, tout le monde est couvert d'une poussière blanche des pieds à la tête. Il doit y en avoir un huitième de pouce sur mon couvre-chef, et ma moustache est blanche comme neige. Aucun endroit où nous mettre à l'ombre»<sup>24</sup>. Les chaleurs intenses de l'été affectent aussi le moral des troupes. Parfois, celles-ci sont tellement intenses qu'elles rendent les chars brûlant au toucher. Cela est suffocant pour les cavaliers qui doivent s'y entasser à cinq.

Non seulement à cause de la chaleur, la cohabitation à bord des blindés peut parfois représenter un obstacle pour le moral, puisque le partage de l'espace est constant. Les cavaliers ont pu, au cours du dernier mois, expérimenter cette cohabitation. Malgré les difficultés, la cohésion doit demeurer forte puisque l'arme blindée nécessite un travail d'équipe pour fonctionner. Cela crée une dépendance réciproque dans un contexte où la survie est en jeu. La bonne entente entre les membres d'équipage et la discipline de groupe permet à chacun de bien jouer son rôle et d'apprécier cette cohabitation qui est nécessaire.

Une fois installé sur la plaine de Catane, le Trois-Rivières n'est pas au bout de ses peines. Puisque la guerre n'offre que très peu de répit, l'Escadron C est bombardé le 16 août. Heureusement, le calme finit par s'installer et les cavaliers peuvent profiter de ce congé. De retour dans un environnement plus sédentaire, dans un camp temporaire, ils reprennent doucement la routine. Tout est fait pour leur offrir un espace de repos aussi confortable que possible. Le Colonel Booth donne à ses cavaliers l'accès à un vignoble, pour que ceux-ci puissent acheter du vin à faible coût<sup>25</sup>.

Cela crée aussi des anecdotes cocasses, dont celle où le Major Pat Mills du Trois-Rivières a demandé au Cavalier Thiffault «to bury the regimental wine». Par sa demande, il souhaitait que le cavalier cache le vin, dans le but de ne pas le dévoiler en cas d'inspection. Cependant, comme sa compréhension de l'anglais n'était pas au point et que «bury» peut signifier «enterrer», le Cavalier Thiffault a versé les dix gallons de vin dans une tranchée<sup>26</sup>. Bien évidemment, ce geste représente une mauvaise nouvelle

---

<sup>24</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 143.

<sup>25</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 17-08-1943.

<sup>26</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.144.

pour les militaires. Toutefois, rien ne porte à croire que cela ait envenimé les relations anglophones-francophones.

Pour distraire les hommes, une compétition de sport est organisée. On y retrouve des tournois de balle molle, des tournois de volleyball, de la course et une compétition de sauts. Cela permet d'encourager le sport d'équipe, en plus de motiver les troupes par la compétition. Les hommes sont donc regroupés et opposés, selon leur escadron ou leur grade. Au grand bonheur de tous, une rafraîchissante compétition de natation est organisée, à laquelle participent 60 hommes. Pour l'occasion, la plage de Catane est préalablement nettoyée de ses mines et de ses barbelés<sup>27</sup>.

Un concert italien est aussi présenté aux militaires. Cela est très apprécié, malgré le fait que les dialogues soient en italien. Ils peuvent tout de même profiter de la musique et du spectacle. Au cours de celui-ci, quatorze artistes occupent la scène, dont trois femmes<sup>28</sup>. La présence féminine est toujours bien accueillie. En septembre, après une autre compétition de balle molle, une autre fête est donnée. Celle-ci est organisée au mess des sergents et il est dit que tous ont passé un moment très agréable<sup>29</sup>.

Des nouvelles provenant du front sont souvent apportées aux hommes. Les troupes alliées ont débarqué au sud de l'Italie. Peu d'opposition allemande est rencontrée au début. Elles y trouvent majoritairement des Italiens qui n'offrent généralement pas une grande résistance. Ces nouvelles permettent aux cavaliers de garder un lien avec le combat, tout en apprenant ce qui les attend sur le continent, puisqu'ils savent qu'ils ne tarderont pas à être redéployés.

Au niveau des nouvelles de guerre, ce ne sont pas que les militaires qui en reçoivent. En effet, à partir du 17 septembre, la censure s'assouplit un peu et la permission est donnée aux hommes de raconter à leurs proches ce qu'ils ont vécu avant le 17 août<sup>30</sup>. Ils doivent toutefois prendre garde de ne pas nommer ni noms de lieux, ni date, ni nom de bateau, ni durée de navigation, ni même de noms d'unités ou de

---

<sup>27</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 17-08-43.

<sup>28</sup>*Ibid.*, 23-08-43.

<sup>29</sup>*Ibid.*, 09-43.

<sup>30</sup>*Ibid.*, 09-43.

formations. Bref, aucun indice quant à la localisation de batailles passées ou futures ne doit être mentionné. Il est tout de même bon pour le moral des hommes de pouvoir raconter ce qu'ils ont vécu à leurs proches. Alors que certains s'exprimeront ouvertement, d'autres le feront plus discrètement, pour ne pas inquiéter leur famille.

Malheureusement, toute bonne chose à une fin et après un peu plus d'un mois sans combattre, le Trois-Rivières est mobilisé au sud de l'Italie. Cette période de repos, qui est sans doute l'un des meilleurs soutiens moraux offerts par l'armée, a été des plus bénéfiques au moral des hommes, leur permettant de se reposer et de s'éloigner un peu des dures réalités du front. Le Régiment doit toutefois retourner au combat et il embarque, avec ses chars, à bord des LST le 12 septembre et, après un arrêt à Tarente, il se rend au port de Manfredonia<sup>31</sup>. Le défi, à ce moment, est surtout organisationnel. Chaque équipage doit récupérer son char et être prêt à reprendre du service.

Une fois sur la péninsule italienne, l'armée en profite pour donner ses consignes concernant l'achat de produits italiens. Au cours de leurs nombreux déplacements, les hommes ont parfois l'opportunité d'acheter des produits locaux aux habitants des villages qu'ils traversent. L'ordre est cependant donné que tout achat de tels produits doit être fait selon les régulations du marché existantes. Si ces règles ne sont pas respectées, cela pourrait engendrer une pénurie de produits pour les civils italiens et nuire à l'organisation stricte des marchés locaux. Ainsi, l'achat de fruits, de poulet, de volaille, d'œufs, de glace, de bétail, de pain, de viande, de légumes, de lait, de poisson, de patates et de farine est interdit sauf avec autorisation<sup>32</sup>.

Comme on peut s'en douter, les cavaliers font parfois abstraction des règlements. En souvenir de la bataille de Termoli, donc peu après cette annonce, le Lieutenant Bill Prince, de l'escadron B, raconte que «des membres de l'escadron ont «libéré» des dindes, sur une ferme, et nous en avons encore bon nombre dans nos chars pendant la bataille»<sup>33</sup>. Le fait de défier les ordres dans l'espoir de ne pas se faire prendre est un jeu risqué, mais qui semble être positivement stimulant pour le moral des hommes.

<sup>31</sup>Martinson et McNorgan, *Le Corps blindé royal canadien...*, p. 159.

<sup>32</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 09-43.

<sup>33</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.156.



Au cours du déplacement vers Manfredonia, un officier de la station navale italienne, met à la disposition de plusieurs hommes du Régiment une salle de douches pour qu'ils puissent se laver et se rafraîchir. Cette attention est toujours appréciée par les soldats, puisque les occasions de le faire sont souvent rares. Il s'agit d'une forme de soutien moral très efficace. Il en est de même pour la suite puisque le soir même, une soirée est organisée. La musique d'instruments à cordes divertit les hommes qui dansent pieds nus sous un clair de lune tropical<sup>34</sup>.

Le premier octobre, les formes de soutien moral continuent d'affluer. Les adjudants et les sergents de l'échelon A se cotisent pour offrir une surprise aux cavaliers. Chacun donne 10 shillings, qui permettent d'acheter de la crème glacée pour tous. Celle-ci est servie au repas du soir. Il s'agit de la première ration de crème glacée offerte aux hommes depuis leur départ du Canada. Au plaisir des cavaliers, il en reste suffisamment pour qu'une deuxième ration soit servie le lendemain<sup>35</sup>.

Au Port de Manfredonia le 3 octobre, alors qu'il débarque ses chars, le Régiment est rapidement placé sous le commandement de la 78<sup>e</sup> Division britannique, qui demande son appui auprès des fantassins britanniques qui préparent une attaque importante sur la ville de Termoli. Cette ville est cependant bien occupée par les Allemands, entre autres par la 16<sup>e</sup> Panzerdivision, qui possède environ 30 chars Mark IV Spécial. Les Sherman du Trois-Rivières sont donc nécessaires pour équilibrer au mieux les forces des deux camps.

Les déplacements vers Termoli sont difficiles à cause des pluies abondantes qui rendent les routes impraticables. Les chars sont en mesure de couper à travers champs, mais les véhicules à roues doivent faire un grand détour pour se rendre à destination, ce qui ralentit la progression. Le Trois-Rivières atteint finalement le lieu de la bataille et son arrivée, impatientement attendue par l'infanterie, est la bienvenue. Le Lieutenant Jack Wallace écrit, «leur arrivée soudaine dans la tête de pont a gonflé le moral des fantassins

---

<sup>34</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 09-43.

<sup>35</sup>*Ibid.*, 1-10-43.

britanniques et fait en sorte que bon nombre de chars ennemis, qui avaient pénétré les lignes en plusieurs endroits, se sont repliés»<sup>36</sup>.

Au point de vue du moral, l'implication d'un régiment de blindés dans une bataille est fort positive pour l'infanterie, puisqu'elle amplifie la force de frappe, qu'elle soit offensive ou défensive. Le Régiment de Trois-Rivières devient donc parfois, en soi, une forme de soutien moral. Le Lieutenant Bill Prince illustre bien ce soutien, alors qu'il se rappelle la bataille de Termoli : « nous avons traversé le pont sur la Bifurno au cours de la nuit du 5 octobre. Nous avons été reçus par un officier d'infanterie britannique tellement heureux de nous voir qu'il s'est mis à pleurer.»<sup>37</sup>

Après avoir gagné un léger avantage sur l'ennemi le 5 octobre, les cavaliers profitent d'une nuit plutôt calme pour se préparer à la bataille du lendemain. Ils procèdent à l'entretien de leurs chars avant de passer la nuit couchés à la belle étoile aux côtés de ceux-ci. Dès 4 heures, les hommes se réveillent et après un repas chaud, ils embarquent à bord de leurs chars pour aller prendre la ville encore aux mains des Allemands.

La bataille est d'abord difficile puisque l'avance des chars est lente. Les tirs d'artillerie et de mortier ennemis parviennent à neutraliser quelques-uns d'entre eux. Les autres avancent doucement dans la ville sous un tir continu. Ils réussissent tout de même à apporter un bon appui à l'infanterie et engagent un combat char contre char très impressionnant, surtout compte tenu du fait que le matériel ennemi est jugé plus puissant que les Sherman du Trois-Rivières. Après des heures de combat, l'ennemi se replie de plus en plus, jusqu'à recevoir l'ordre d'abandonner la ville. Termoli et même ses alentours sont alors aux mains des Alliés.

Les batailles sont toujours difficiles pour le moral et celle-ci ne fait pas exception. Bien que l'envergure de ce combat aurait pu dresser une liste encore plus catastrophique, le Journal de Charles Prieur mentionne au moins six décès. Parmi ceux-ci, on retrouve notamment le Sergent Ronny Leather, qui a trouvé la mort en faisant

---

<sup>36</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 151.

<sup>37</sup>*Ibid.*, p. 156.

preuve d'un véritable acte de bravoure. Lorsque son char a été frappé par l'ennemi, le Sergent Leather en est sorti par l'écouille de la tourelle. Mais, voyant que son équipage ne le suivait pas, il est retourné à l'intérieur pour lui porter secours. C'est alors que le char a explosé et que le sergent s'est difficilement extrait du char en flammes. Ses vêtements avaient brûlé et ses blessures étaient telles qu'il est décédé le lendemain<sup>38</sup>.

Cet acte de bravoure démontre bien à quel point l'amitié ou la fraternité entre les hommes est grande à ce moment de la guerre. Ils sont parfois prêts à aider leurs compagnons au péril de leur vie. Heureusement, les relations entre les cavaliers n'impliquent pas toujours un enjeu aussi grand. Il n'en demeure pas moins qu'un lien fort s'est développé entre ceux-ci et que le moral, par la proximité, s'en trouve avantagé. Il ne faut évidemment pas oublier que cette proximité rend encore plus difficile l'absence encourue par les pertes. L'amitié et la fraternité sont à double tranchant dans un tel contexte.

C'est aussi pendant la bataille de Termoli que le Lieutenant Jack Wallace, auteur du livre *Dragons of Steel*, est blessé au combat. Son char est frappé à l'arrière par cinq obus. Le tireur et le conducteur sont tués et le Lieutenant Wallace perd une jambe. En souvenir de cette journée, il mentionne tout de même un soutien moral, malgré la terrible tournure des événements, «un beau geste du Brigadier Wyman, il rattrape mon ambulance, l'arrête et monte à bord pour me dire quelques mots d'encouragement et pour me remercier»<sup>39</sup>. Cette démonstration de reconnaissance est importante pour les cavaliers. Il s'agit d'un soutien moral qui encourage le militaire à continuer son travail et à être satisfait de ce qu'il a accompli. Dans le cas de blessures graves comme celle-ci, le retour au combat est impossible, mais le soutien moral n'en est pas moins important. Il est même de mise pour le cavalier qui se voit contraint de laisser ses compagnons derrière lui, qui traverse l'épreuve de la blessure ou qui, malheureusement, subit un traumatisme. Le retour au pays est vécu différemment par chacun, certes, mais la reconnaissance du service rendu est un soutien moral pour tous.

---

<sup>38</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.154.

<sup>39</sup>*Ibid.*, p. 156.

Le mois de novembre est plutôt calme pour le Trois-Rivières. La pluie continue d'être un grand problème. Les routes sont impraticables et la situation n'est pas près de s'améliorer. Au grand bonheur des cavaliers, le Régiment s'installe dans des bâtiments. C'est la première fois depuis l'Angleterre que les hommes peuvent dormir à l'intérieur. Cette situation est d'autant mieux accueillie, puisque la température est de plus en plus froide. Sans compter que les nuits à la belle étoile sont inconfortables avec la pluie et la boue. De plus, le paysage est plutôt agréable. Le sommet des montagnes des Apennins est recouvert de neige, cela offre une vision familière aux Canadiens de l'Ouest. Pour ajouter à ce soutien moral, le Colonel Ralston, alors politicien canadien, demande aux hommes ce qui leur manque. Ils en profitent donc pour réclamer un meilleur service postal et de nouveaux films<sup>40</sup>.

Si le mois de novembre a été bon pour le moral des troupes, le mois de décembre l'est un peu moins. Cela, non pas à cause du combat, mais à cause d'un manque d'organisation et d'un problème logistique qui semble ne pas vouloir s'arranger. En effet, le Régiment doit quitter le secteur de Termoli pour se rendre vers la rivière Sangro. Les déplacements sont difficiles et plusieurs problèmes entrent en ligne de compte, notamment la pluie, les terrains boueux et les ponts détruits, qui rendent les routes impraticables et la mer agitée, qui complique l'option du déplacement par voie maritime.

Le commandement tente à plusieurs reprises de trouver une solution, mais aucune ne semble fonctionner. Pendant ce temps, les ordres de déplacement sont donnés et à chaque fois elles finissent par être annulées. Ainsi, les hommes déplacent les chars, se rendent au prochain lieu de rencontre, mais doivent rebrousser chemin, embarquent les chars sur les véhicules de transport, doivent finalement les débarquer, sont redirigés vers le port, le tout dans la plus grande incompréhension. En plus de cela, les cartes se font très rares. Pendant la bataille de Termoli, les chefs de troupes se déplaçaient selon des indications imprécises. Suite à ce manque, la situation demeure la même. Les cavaliers commencent à s'impatienter, ils sont insatisfaits de l'organisation du commandement et la cohésion verticale en souffre.

---

<sup>40</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 11-43.

Ce mécontentement affecte le moral. Il est clairement exprimé dans les notes de guerre de Charles Prieur, «nul besoin de dire que la situation devient obscure. Des rassemblements sont ordonnés sur les lieux de l'Unité mobile des bains, déployée à Termoli. Cette mesure vise à garder tout le monde heureux. Pendant ce temps, les Mouvements et transports peuvent imaginer de tout nouveaux et plus ingénieux moyens de compliquer la tâche relativement simple de déplacer des chars entre le point A et le point B»<sup>41</sup>. Comme le moral est en baisse, l'armée recourt au mieux à des formes de soutien moral pour équilibrer la situation, dont cet accès aux douches. Une solution est finalement trouvée et les équipages se rendent au port de Termoli pour embarquer les chars sur des LCT «Landing Craft tank», des barges de débarquement qui les mèneront au sud du confluent de la rivière Sangro.

À partir de Lanciano et San Leonardo, le Régiment se prépare à la bataille d'Ortona. Le matin du 18 décembre, les équipages effectuent les derniers préparatifs avant de s'engager dans la bataille. Les tirs d'artillerie et de mortier font déjà rage dans les deux camps. Plusieurs hommes de l'infanterie se mettent à l'abri derrière les chars du Trois-Rivières alors que les obus ennemis tombent à proximité. L'offensive est lancée. La progression est bien organisée. Certaines troupes poursuivent les chars ennemis, alors que d'autres apportent leur appui à l'infanterie. La force de frappe des chars est précieuse dans cet environnement urbain, pour mettre rapidement fin aux tirs ennemis provenant de l'intérieur des maisons et des étages supérieurs. La collaboration interarmes est des plus efficaces.

L'opposition est cependant fortement soutenue et certaines positions sont difficiles à prendre. À quelques endroits, les troupes doivent reculer. La position défensive est parfois nécessaire lorsque la progression est impossible. Le feu ennemi, les canons antichars et la grande présence de mines posent problème aux cavaliers qui tentent tant bien que mal de soutenir les fantassins. Cette violente bataille prend fin seulement le 27 décembre. Pendant un peu plus d'une semaine, les hommes ont combattu avec acharnement pour finalement obtenir la victoire. Cela, cependant, non sans pertes. Pour la bataille d'Ortona, entre le 15 et le 29 décembre, le Régiment compte

---

<sup>41</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.166.

12 tués au combat, ainsi que 21 blessés, en plus de nombreuses pertes matérielles<sup>42</sup>. À ces pertes s'ajouteront quelques hommes qui vont succomber à leurs blessures.

C'est pendant cette bataille qu'a lieu le jour de Noël. Ce premier Noël au combat n'a pas connu les festivités qui auraient été profitables au moral des troupes. Au contraire, en plus de ne pas pouvoir célébrer, les hommes vivent l'enfer du combat. Quelques-uns en profitent tout de même pour souligner l'évènement.

Guerre ou non, la veille de Noël doit être célébrée. C'est du moins ce que pensent le Major R.L. Purves et son équipage. À la nuit tombante, tout le monde se réunit dans le char, on boit la ration de rhum du lendemain et on mange le gâteau reçu par l'un des membres d'équipage. Pour un petit moment, on oublie la guerre. Les figures ont l'air détendues. Quelques minutes plus tard, cependant, la célébration est terminée. Il faut retourner à la veille radio, à la tâche de sentinelle dans un char, dans une cache sur une route isolée avec le tir de mitrailleuses, de mortiers et d'artillerie qui arrive de toutes parts<sup>43</sup>.

Après la bataille toutefois, le Régiment se voit accorder un temps de repos et s'installe dans Ortona alors qu'il se fait relever par le Ontario Regiment. Bien que le secteur ne soit pas toujours calme et parfois perturbé par des bombardements, les hommes parviennent à se détendre. Certains dénichent des barils de vin parmi les ruines et d'autres festoient avec une grande trouvaille de cidre. Il est dit que ces derniers ont tellement profité de la fête qu'ils n'étaient pas en état de se présenter au rassemblement du service religieux du lendemain. Cela permet aux cavaliers de se réchauffer et de se divertir après un mois de décembre très agité.

Pendant l'hiver, le Régiment effectue peu de déplacements. Il est appelé çà et là pour aider la progression de l'infanterie, mais, somme toute, son action est plutôt limitée. Les cavaliers ne manquent cependant pas d'imagination pour entretenir leur moral et les bêtes des fermes avoisinantes en sont la cible. En janvier, le cavalier Williams vole un veau sur une ferme et le fait cuire. Lorsque le fermier arrive au camp pour se plaindre au Capitaine Grant, ce dernier nie le méfait puisqu'il ignore qu'un de ses hommes est fautif. Au moment où il s'en rend compte, cependant, le mal est fait et

---

<sup>42</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.199.

<sup>43</sup>*Ibid.*, p.187.

tous profitent de ce festin<sup>44</sup>. En février, neuf poulets subissent le même sort. Alors qu'ils sont tous mis à cuire dans un vieux bidon d'essence préalablement nettoyé, les cavaliers de la 4<sup>e</sup> troupe de l'escadron B tentent à tour de rôle d'en ressortir des morceaux en les embrochant avec un bâton. De par cette compétition improvisée, ceux qui réussissent à en attraper peuvent se régaler<sup>45</sup>.

En mars, la grande nouvelle est celle de l'obtention du titre de Commandant du Régiment par le Lieutenant-Colonel Fernand Caron. Cette nouvelle est très bien accueillie par les membres du Trois-Rivières, puisque le Lieutenant-Colonel Caron fait partie du Régiment depuis 1940. Il a d'abord été lieutenant, puis chef de troupe, Capitaine-adjutant, Commandant d'escadron et, finalement, Commandant adjoint, avant d'obtenir ce titre. Les hommes du Trois-Rivières connaissent donc bien ses compétences et ont confiance en lui. Il commandera le Régiment de mars 1944 jusqu'à la fin de la guerre. À l'obtention de ce titre, il n'a que l'âge impressionnant de 25 ans<sup>46</sup>.

En avril, le Régiment est envoyé près du Mont Cassin. C'est le prochain objectif puisqu'il est lourdement défendu par les Allemands. En route, le 1<sup>er</sup> avril, jour du poisson d'avril, les cavaliers ne manquent pas de se jouer quelques tours. Quelques-uns d'entre eux utilisent un mannequin dans le but de leurrer leurs amis. Ils le placent sur le bord de la route pour leur faire croire qu'il s'agit d'un camarade blessé. Les hommes se portent à son secours avant de s'apercevoir de la supercherie. L'humour en temps de guerre est parfois particulier.

Beaucoup moins drôle est ce qui les attend pendant les prochains jours. Ils sont appelés à défendre un important passage vers le Mont Cassin. Il s'agit de la piste Inferno ou la piste de l'enfer. Malheureusement pour le moral des militaires, elle porte bien son nom. Cette piste est une route improvisée à travers le roc et les éboulements. Elle est presque impraticable. Seulement les jeeps y ont accès puisque tout autre véhicule à roue ne pourrait l'escalader. Dès les premiers jours, quatre jeeps ont capoté, mais ils ont pu être récupérés.

---

<sup>44</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.209.

<sup>45</sup>*Ibid.*, p. 211.

<sup>46</sup>*Ibid.*, p. 212.

De plus, l'ennemi, qui la surplombe du haut du Mont Cassin, a une vue d'ensemble sur presque l'entièreté de la piste. Cela est très dangereux puisque les allers-retours nécessaires des jeeps se font sous le feu ennemi. Si les déplacements de jour sont risqués, ceux de nuits sont tout aussi imprudents vu l'état de la piste. La réglementation est donc très stricte, suivant des horaires précis, ainsi que des mesures de sécurité concernant notamment l'abaissement des pare-brise pour éviter que le reflet du soleil n'attire l'attention de l'ennemi.

Les cavaliers doivent tenir un barrage sur la piste. Ils viennent aussi en aide aux cavaliers néo-zélandais qui occupent une position stratégique plus loin. Ils leur permettent un repos en les relevant dans leurs propres chars puisque ceux du Trois-Rivières ne peuvent être amenés par risque de dévoiler la position occupée. Les hommes sont donc transportés par jeep, la nuit, et doivent terminer le parcours à pieds par précaution.

Outre le transport des équipages, les hommes dans les jeeps doivent aussi gérer le ravitaillement. Cent gallons d'eau sont envoyés sur l'Inferno à l'intention des militaires chaque jour et sont transportés dans des contenants de produits pétroliers préalablement nettoyés<sup>47</sup>. Il est aussi possible pour les hommes de fraterniser avec d'autres militaires, puisqu'il n'y a pas que les membres du Trois-Rivières qui partagent cette piste. On y retrouve aussi des Américains, des Britanniques, des Néo-Zélandais, des Australiens, des Français, des Polonais et bien évidemment, d'autres Canadiens. En tout, le Régiment y passera douze jours. Au moment de leur départ, les hommes sont contents de quitter l'Inferno et en garderont longtemps le souvenir.

Un lieu de repos est mis à la disposition du Régiment pendant et après l'Inferno. Les cavaliers qui ne sont pas appelés au front peuvent s'y détendre. Un entraînement pour améliorer la collaboration char-infanterie est mis de l'avant. Des parties de balle molle et de volleyball sont organisées. Une partie de volleyball a cependant été plus mouvementée que le jeu lui-même, puisque les Allemands ont bombardé le camp au cours de celle-ci. Un des joueurs a été blessé au genou après y avoir reçu une pierre qui a

---

<sup>47</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.222.



été propulsée dans les airs par une explosion. D'autres hommes ont aussi été blessés parmi les militaires anglais qui assistaient à la partie.

Au camp, les consignes demeurent strictes, les hommes doivent être correctement vêtus en tout temps, les lits doivent être bien faits et le matériel rangé. L'aumônier en profite pour trouver un lieu où installer le nouveau cimetière, pour offrir des services religieux et pour baptiser de jeunes enfants italiens à la demande de leurs parents démunis par la guerre. De son côté, le médecin en profite pour effectuer une nouvelle vaccination à tous. Pour éviter la propagation de la malaria, plusieurs précautions sont prises, notamment pour éliminer les moustiques. Des comprimés de mépacrine sont aussi distribués avec les rations. Parmi ces rations, certaines se composent des rations de combat, mais heureusement pour les hommes, des camions de cuisine sont présents au camp pour offrir des repas chauds.

Puis, en prévision de la fête des Mères qui approche, les Chevaliers de Colomb organisent un service de livraison de fleurs au Canada. Les militaires ont l'opportunité d'acheter des fleurs pour leur mère, qui seront choisies par un fleuriste, auxquelles ils peuvent ajouter un message parmi les suivants<sup>48</sup> :

- Mon affection pour la fête des Mères
- Que Dieu vous bénisse mère
- Je pense toujours à vous

Un membre du Régiment est responsable de prendre les commandes. Selon les écrits du Journal de guerre, cette offre est très appréciée par les militaires et tous semblent vouloir y participer. Cela est bénéfique non seulement au moral des hommes qui sont heureux de faire plaisir à leur mère, mais aussi à celui de ces dernières qui ne cessent de s'inquiéter pour leur fils.

Les temps de repos, bien qu'incontestablement bénéfiques au moral, connaissent aussi des comportements négatifs. Pendant cette période, par exemple, le Journal de guerre mentionne une querelle d'ordre religieux entre deux hommes du Régiment. La

---

<sup>48</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 12-04-44.

situation est gérée par l'aumônier et la querelle prend fin autour de quelques tasses de thé. Puis, quelques hommes en permission d'un jour à Naples connaissent des problèmes à leur retour pour cause d'absence sans permission, sans doute dû à des retards, et d'ivresse.

Les militaires sont déçus d'apprendre qu'un important lot de courrier en provenance du Canada a été perdu lorsque les avions qui le transportaient ont été abattus. Heureusement, la plupart de ces lettres, bien que parfois illisibles à cause de leur détérioration par le feu, ont pu être sauvées et remises à leur destinataire. Cela permet au moins aux hommes de savoir que leurs proches leur ont écrit.

Après l'Inferno, le Trois-Rivières prend la relève de la 20<sup>e</sup> Division blindée néo-zélandaise à Cassino. À cette occasion, une anecdote impressionnante est racontée par Vern Dowie du Trois-Rivières. Cela se produit lorsque trois équipages de l'escadron C du Trois-Rivières remplacent les équipages de chars néo-zélandais déjà en position. Ils se trouvent d'un côté d'un bâtiment en forme de «L», alors que les Allemands se trouvent de l'autre côté. Cette proximité rend les déplacements difficiles, voire impossibles sans subir une attaque.

Cette situation d'impasse a fait en sorte que le coin intérieur de la bâtisse en «L» devienne une «zone neutre» servant de latrines. D'un commun et désespéré accord, les deux camps ne tiraient pas sur quelqu'un de l'autre camp qui se trouvait là en train de satisfaire à des besoins naturels.

Au cours de la même opération, un membre du personnel allemand des soins de santé s'est avancé en faisant flotter un drapeau blanc et en demandant de la morphine et d'autres fournitures médicales pour soigner ses blessés. Elles lui ont été données. Fidèle à sa parole, il est revenu remettre des fournitures lorsqu'il a enfin reçu son matériel<sup>49</sup>.

Ce geste envers l'ennemi a sans doute dû déstabiliser un peu les cavaliers. Il n'en demeure pas moins qu'il est bon pour le moral de faire preuve d'humanité. Cela permet d'éloigner un peu la guerre.

Cette relève dans la ville de Cassino n'a été que temporaire et, dès le 11 mai, le Trois-Rivières est à nouveau impliqué dans une importante bataille, qu'est celle de la

---

<sup>49</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 232.

Vallée de la Liri. Cette très grande vallée offre un accès à Rome et tant les Alliés que les Allemands en veulent possession. On y retrouve deux principaux obstacles mis en place par les Allemands que sont les Lignes Gustav et Hitler. Ces dernières sont des lignes de défenses allemandes qui ont été soigneusement renforcées pour donner du fil à retordre aux Alliés. En quête de victoire, la 1<sup>re</sup> Brigade blindée n'y va pas de main morte et engage toutes ses forces dans la bataille. Ainsi y participeront le Trois-Rivières, l'Ontario et le Calgary Regiment, de même que la 5<sup>e</sup> Division blindée canadienne, qui s'est nouvellement jointe à l'équipe.

Un léger trac s'installe parmi les hommes, alors qu'ils mangent le souper qui précède l'attaque sur la Ligne Gustav. Puis, une fois prêts et sur la ligne de départ, celui-ci est toujours présent. Le Journal de Guerre décrit la situation comme suit, « Il faisait très sombre, tout le monde attendait, sans anxiété, ni peur. C'était plutôt comme le sentiment qu'a un boxeur avant de grimper sur le ring, juste une certaine tension »<sup>50</sup>.

Un très important barrage d'artillerie est effectué sur la ligne Gustav, avant que les troupes ne commencent à avancer. Pour le Trois-Rivières, l'offensive débute de nuit, alors qu'il offre un appui direct à l'infanterie britannique et indienne, qui traverse la rivière Gari à bord de bateaux d'assaut. L'Ontario et le Calgary suivent les fantassins, mais pas avant que des ponts Bailey ne soient construits pour leur permettre de passer. Une fois que le Trois-Rivières a aussi franchi la rivière sur ces ponts, il est appelé en renforts, d'abord à l'infanterie indienne, puis à l'infanterie canadienne. L'avance se fait sur des terrains difficiles et face à une opposition soutenue. Finalement, la nuit du 17 mai, il mène un dur combat au cours duquel il fait 128 prisonniers et perd 15 chars<sup>51</sup>. Cela marque la victoire alliée sur la Ligne Gustav. Le moral des militaires bénéficie de cette victoire et ils repartent avec confiance vers la Ligne Hitler.

Dès le lendemain, les fantassins arrivent à la Ligne Hitler. Celle-ci est lourdement défendue avec des barbelés sur tout son long, des fossés antichars, des canons antichars, des tourelles de chars, des canons antichars plus petits, des canons

<sup>50</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 11-05-44.

<sup>51</sup>Marteinson et McNorgan, *Le Corps blindé royal canadien...*, p. 184.

automoteurs et des mitrailleuses<sup>52</sup>. Bref, une force de frappe très impressionnante. La première offensive est rapidement bloquée. L'Ontario et le Calgary sont alors appelés en renfort. Après de nombreux et vaillants efforts, les Alliés subissent à nouveau un échec.

Le Trois-Rivières est finalement appelé à la position où le Carleton and York avait précédemment réussi une légère avance dans la ligne de défense. Comme cela est mentionné dans *Le Corps blindé royal canadien*, «quand les escadrons A et C du TRR arrivèrent dans leur secteur de rassemblement, ils durent avoir certaines craintes au sujet de leur mission, car il y avait 30 à 40 chars Churchill qui brûlaient immédiatement devant eux»<sup>53</sup>. Sans se laisser décourager, les escadrons pénètrent la Ligne Hitler aux côtés du Royal 22<sup>e</sup> Régiment et du West Nova. Grâce à l'avancée de l'infanterie et la couverture des blindés, les troupes parviennent à contrôler leur objectif en soirée. La percée de la Ligne Hitler est réussie. Le plus grand obstacle de la Vallée de la Liri est franchi.

Le Régiment peut à nouveau prendre une pause bien méritée. Les cavaliers en profitent pour dormir, puisque le manque de sommeil les a grandement affectés au cours des derniers jours. Non loin de leur refuge se trouve un ruisseau dans lequel les hommes se rafraîchissent et se lavent. Quelques Italiennes s'y trouvent aussi pour laver des vêtements. Dans les villages alentour, les cavaliers sont témoins de la misère que vivent les civils italiens qui reviennent vers leur maison, qu'ils ont dû abandonner à cause des batailles. Nombreux d'entre eux ne retrouveront que des ruines. Ils sont tous affamés et les enfants courent vers les militaires pour demander de la nourriture. Alors que certains transportent quelques effets personnels, d'autres n'ont rien. Tous, cependant, partagent un même regard apeuré. La vue de cette misère a bien évidemment un effet négatif sur le moral des militaires, mais ils ne peuvent malheureusement pas leur venir en aide.

Sur une note plus joyeuse, les hommes profitent de quelques visionnements de films sous la supervision du militaire A.P. Campbell, qui participe grandement à tous les divertissements offerts aux hommes. Puis, le 31 mai, un dîner régimentaire est organisé pour les officiers. En apéritif, ces derniers se voient remettre un cocktail de gin, de rhum

---

<sup>52</sup>Marteinson et McNorgan, *Le Corps blindé royal canadien...*, p. 184.

<sup>53</sup>*Ibid.*, p. 187.

et de citron. Par la suite, ils se rassemblent sous des tentes servant de chapiteau pour commencer le dîner. De la musique est proposée par le Cavalier Campbell.

Une soupe de légumes leur est d'abord servie, puis une salade composée de laitue, de céleris, de radis, d'oignons, de pois et de vinaigrette. Cela est suivi par un steak accompagné d'oignons, de pommes de terre, de pois et de carottes. Puis finalement, pour dessert, ils se régalent d'un pudding au riz aux cerises, accompagné de beignes et de cerises<sup>54</sup>. Ils terminent le tout avec un bon café, mais non sans avoir d'abord profité grandement de l'alcool offert. Un toast est proposé en l'honneur des frères d'armes tombés au combat.

Comme ils n'avaient pas pu apprécier un repas aussi copieux et délicieux depuis un long moment, tous mangent jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus rien avaler. Ce soutien moral ne pourrait être plus efficace. Le dîner est cependant interrompu alors que leur parvient la nouvelle qu'un homme est blessé. Malheureusement, le Cavalier Fidler s'est accidentellement tiré dans le pied.

Le même jour, un important service religieux est tenu dans le but de rendre hommage aux militaires qui ont perdu la vie pendant cette guerre. Le Commandant du Régiment, le Lieutenant-Colonel Fernand Caron, y prend la parole.

Officiers, adjudants, sous-officiers et cavaliers du Régiment de Trois-Rivières, je vous ai rassemblés ici, ce matin, pour que nous rendions le plus grand hommage que des soldats peuvent rendre à leurs frères d'armes. Nous devons maintenant promettre que les nôtres, qui ont donné leur vie pour leur pays, ne seront pas morts en vain. Peu importe où nous irons, en guerre ou en paix, nous honorerons et porterons dans nos cœurs le nom de ceux qui ont fait le sacrifice suprême. Le Régiment va maintenant les saluer<sup>55</sup>.

Et les hommes saluèrent.

Le Trois-Rivières termine son travail dans la Vallée de la Liri et le 4 juin 1944, Rome tombe aux mains des Alliés. L'avance se poursuit ensuite dans le nord de l'Italie. Pour se rendre au prochain grand objectif qu'est Florence, le Régiment doit encore traverser un territoire bien protégé par l'ennemi. Le premier obstacle majeur qu'il y

<sup>54</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 31-05-44.

<sup>55</sup>*Ibid.*, 31-05-44.

rencontre est la Ligne Trasimène, ligne de défense allemande fortement armée. Combattant sur le front, non loin du Ontario Regiment, le Trois-Rivières tente une percée à Casamaggiore en appui à la 4<sup>e</sup> Division britannique. Le Trois-Rivières part en tête, capture une partie du territoire ennemi et défend ce gain pendant sept longues heures de combat. Cette bataille se solde par une victoire.

Évidemment, ce combat laisse des marques. De fait, 24 hommes sont tués pendant la bataille de la Ligne Trasimène<sup>56</sup>, 94 hommes sont blessés et 26 chars sont perdus<sup>57</sup>. Le nombre de pertes est supérieur au total de celles subies pendant les attaques des Lignes Gustav et Hitler réunies. Cette bataille est remplie d'actes de courage, dont l'impressionnant dévouement dont a fait preuve le Capitaine Grant pour guider ses hommes et repérer l'ennemi au péril de sa vie. Les cavaliers ont fait un travail exemplaire, malgré un nombre important de blessés.

Trop nombreuses sont les annonces de décès qui ont dû être rédigées à la suite de la bataille de la Ligne Trasimène et envoyées au Canada à l'intention des familles des militaires. Toutes sont tragiques, mais deux d'entre elles le sont particulièrement, puisqu'elles sont envoyées aux mêmes destinataires. Les parents de Jimmy et John Forsyth, tous deux membres du Régiment de Trois-Rivières, étaient en vacances à la campagne lorsqu'ils ont reçu un télégramme annonçant la mort de Jimmy. Ils sont alors retournés à leur demeure principale, où les attendait un second télégramme annonçant la mort de John<sup>58</sup>. Leurs deux fils ont été tués lors de cette même bataille.

Au début de cette bataille de la Ligne Trasimène, le Régiment a vécu une perte qu'il n'avait pas encore connue. Cela s'est produit lorsque la chenille d'un des chars s'est brisée et que le char s'est immobilisé. L'équipage est alors demeuré à bord pour attendre l'équipe de récupération. Cependant, les Allemands sont arrivés les premiers à l'épave. L'équipage s'est défendu comme il a pu, mais il a dû se rendre. Il s'agit des premiers hommes du Régiment qui sont faits prisonniers. Heureusement, ils ont tous survécu.

---

<sup>56</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.312.

<sup>57</sup>Marteinson et McNorgan, *Le Corps blindé royal canadien...*, p. 204.

<sup>58</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 267.

Lorsque cette nouvelle parvient au reste du Régiment, les hommes sont bouleversés et inquiets. Le charpentier Armand Desfossés, voulant bien faire, interprète mal la nouvelle et prépare des croix pour marquer des tombes. La triste ironie veut, en plus de poser un geste qui s'avèrera inutile, qu'il se trompe en inscrivant les noms sur les croix. Au lieu d'écrire le nom de Doug Howie, fait prisonnier, il inscrit «Dowie V.»<sup>59</sup>. Cette malencontreuse erreur n'est pas appréciée par le Cavalier Vern Dowie, alors témoin d'un hommage qui ne lui est heureusement pas destiné.

Le 10 juillet 1944, le Régiment commémore la première année de son arrivée en Sicile. Plusieurs mentions élogieuses sont faites à son égard.

Suite à la bataille de la Ligne Trasimène, le Régiment fait une escale à Florence, nouvellement libérée. Il est accueilli par les civils, qui y vont d'accolades et d'embrassades. Les escadrons reçoivent à tour de rôle une permission pour visiter Rome. En plus de privilégier de trois jours de congé, les hommes ont la chance de participer à la visite de la ville qui avait été espérée par nombreux d'entre eux. Le moral de ces hommes en bénéficie grandement.

Ensuite, le Régiment poursuit sa route vers le Nord. Sur son chemin, il subit plusieurs attaques ennemies. Il traverse des villages qui doivent être préalablement libérés de l'occupation ennemie et d'autres où les villageois suspendent des linges aux fenêtres indiquant que la voie est libre. Les militaires ont parfois l'occasion de discuter avec les civils italiens, qui leur racontent leur cohabitation récente avec les Allemands. Certains échanges se font lors d'événements très particuliers, comme ce fut le cas pour le Cavalier Albert Murdock. Ce dernier était parti récupérer des vêtements à la buanderie lorsqu'il s'est retrouvé impliqué dans la pratique assez inattendue d'un accouchement. Il a aidé une Italienne à donner naissance à son bébé et ce dernier a été nommé Alberto en l'honneur du bienveillant cavalier<sup>60</sup>.

Plus les mois passent, plus la progression est ralentie par le mauvais temps et l'état des routes. À certains endroits, ces dernières, tracées à même des pentes abruptes,

---

<sup>59</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 271.

<sup>60</sup>*Ibid.*, p.281.

sont si étroites et difficiles à escalader que les troupes sont contraintes d'utiliser des mules pour transporter le matériel et le ravitaillement. Puis, en novembre, le Régiment est témoin de la première neige. Le Journal de guerre mentionne celle-ci en ajoutant qu'elle est «de toute beauté aux yeux des Canadiens»<sup>61</sup>. La neige sur les montagnes complique cependant davantage la situation. Il est toutefois nécessaire de trouver une solution pour effectuer des déplacements vers les points de ravitaillement pour s'approvisionner en essence et en munitions, dont les escadrons A et C sont à court.

Heureusement, les membres du Régiment sont débrouillards. Le Cavalier Fritz Prévost réussit à se procurer une trentaine de paires de skis et de raquettes, fournies par l'armée, et à convaincre ses camarades de dévaler les pentes pour aller chercher le nécessaire. Certains sont incertains de vouloir s'y aventurer en raison des mines cachées sous la neige, mais ils acceptent tout de même. Ce fut aussi le cas du Cavalier Vern Dowie qui était réticent à l'idée de participer, puisqu'il n'avait jamais skié. Le Cavalier Prévost l'a simplement encouragé en alléguant que «tous les Canadiens savent skier», avant de lui attacher, sur le dos, un bidon d'essence vide, à l'aide de courroies, et de lui donner une bonne poussée vers la pente<sup>62</sup>. En plus de permettre aux escadrons de se ravitailler, ces excursions, ou du moins l'idée d'y participer, puisque la pratique n'est pas toujours aussi facile que semblait l'être la théorie, sont vivifiantes pour le moral des hommes.

Pendant les prochains mois, et ce jusqu'à la fin de la guerre, les problèmes de recrutement de l'armée canadienne sont réglés par une solution bien critiquée au Canada, qu'est la conscription. Faute d'un nombre suffisant de volontaires pour remplacer les pertes canadiennes, les hommes en état de servir se voient obligés de s'engager. Ainsi, ces nouvelles recrues arrivent au front avec un moral déjà affecté par leur nouvelle condition. Les relations que ceux-ci entretiennent avec les autres membres des régiments canadiens qui combattent déjà depuis un moment, peuvent être difficiles, puisqu'ils ne possèdent pas l'expérience des batailles. En effet, c'est au cours de ces batailles que se forge un lien fort entre les hommes à la suite d'une expérience difficile

---

<sup>61</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 10-11-44.

<sup>62</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.290.



partagée. Faute d'avoir développé ce lien, ces recrues peuvent parfois être écartées du groupe auquel ils se joignent. Comme tout nouveau membre, conscrits ou non, ils doivent s'y faire une place.

Le 21 décembre, le Régiment reçoit un message d'encouragement de la part du Brigadier W.C. Murphy.

Noël 1944, comme c'était le cas l'an dernier, voit la Brigade à nouveau en action. Plusieurs d'entre vous mangeront leur repas de Noël aux côtés de leur char et entourés par une mer de boue. [...] Votre courage, votre gaieté dans les moments difficiles et vos compétences en tant que soldats ont été plus grands que tout ce dont un Commandant peut souhaiter. Puisse ceci être votre dernier Noël au combat, et que cette nouvelle année vous réunisse pour de bon avec vos familles, tout aussi courageuses, au Canada<sup>63</sup>.

Les cavaliers se voient offrir une avance sur leur salaire, dans le but de pouvoir acheter des cadeaux et les envoyer à leur famille.

Après avoir passé quatre mois consécutifs au front, à se disputer sans cesse des parcelles du territoire italien avec les Allemands, le Régiment voit finalement l'année 1944 se terminer. La fin de l'année coïncide pratiquement avec la fin de son séjour de cinq mois sur la péninsule italienne, bien qu'il ne le sache pas encore. À la fin de décembre 1944, le Commandant Fernand Caron écrit, «lorsque l'année 1944 a débuté, nous avions bon espoir de quitter l'Italie avant le début de 1945»<sup>64</sup>. Toutefois, les circonstances le poussent finalement à penser que le Régiment demeurera encore un bon moment en Italie, «nous avons quand même parcouru beaucoup de chemin depuis Cassino... et nous quitterons l'Italie avant 1946»<sup>65</sup>. Cette idée sera cependant vite contredite, alors qu'il reçoit un ordre de déplacement prévu pour le mois de mars 1945.

---

<sup>63</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 21-12-44.

<sup>64</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p. 294.

<sup>65</sup>*Ibid.*, p.295.

### 3.3 NORD-OUEST DE L'EUROPE

Le Régiment quitte finalement l'Italie au début du mois de mars 1945. Les chars sont embarqués à bord de LST et transportés jusqu'à Marseille, en France. Pendant le voyage, du divertissement est offert aux hommes. Sur l'un des navires, un spectacle est présenté et les cavaliers en profitent pour chanter et danser. Sur un autre, le Capitaine du LST met un projecteur à la disposition des hommes et ils peuvent ainsi visionner des films.

Une tempête vient cependant secouer les navires et certains chars se détachent de leurs amarres. Ils glissent alors librement d'un côté puis de l'autre et s'entrechoquent entre eux. Il est difficile pour les cavaliers de les remettre en place. Pendant les manœuvres effectuées pour en reprendre le contrôle, le signaleur W.H. Hadlow est frappé par l'un des chars et décède<sup>66</sup>.

À leur arrivée, les hommes sont excités de mettre le pied sur le territoire d'un nouveau pays. Ils sont heureux de voir la France, pour laquelle ils se sont battus dans le but de la voir libérée et qu'ils espéraient visiter. Leur souhait est finalement exaucé puisqu'ils la traverseront. Les chars seront amenés au Nord par train et les autres véhicules feront la route en formant un convoi.

La France est bien vite traversée et le 9 mars, les troupes arrivent à Menin en Belgique. La permission leur est accordée d'écrire à leurs proches pour leur dire qu'ils se trouvent en Belgique, sans donner de détails supplémentaires. Ils sont avisés de respecter les civils, chez qui ils sont d'ailleurs logés, à raison de deux cavaliers ou d'un officier par maison<sup>67</sup>. Ils ont accès à des bains publics et à un service de buanderie. Puis le 28 mars, ils sont invités à assister à un spectacle et à terminer la soirée au mess des sergents<sup>68</sup>.

---

<sup>66</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 5-03-45.

<sup>67</sup> *Ibid.*, 9-03-45.

<sup>68</sup> *Ibid.*, 28-03-45.

En Belgique, les hommes sont constamment invités, par les civils, à faire la fête. De plus, au moins la moitié des hommes du Régiment bénéficie d'une permission de sept jours, soit en Angleterre ou à Paris. Ces célébrations sont une excellente forme de soutien moral pour les hommes. Elles leur permettent d'oublier la guerre pendant un moment et de retrouver un goût de la vie civile.

Le 9 avril est un jour important pour le moral des hommes. Une importante frontière est franchie. Le Régiment met le pied en Allemagne. Il y passera sa première nuit à dormir dans une forêt à la belle étoile. Cela est bien moins confortable que les lits belges, mais il faut dire que les hommes y sont habitués. La guerre n'est cependant pas terminée et bien vite, le Régiment reçoit l'ordre d'envoyer quelques hommes au front pour venir en aide à un régiment d'infanterie. La mauvaise nouvelle, qui n'enthousiasme pas les cavaliers, est qu'ils y sont appelés dans le rôle de fantassins<sup>69</sup>. Rôle auquel ils préféreraient ne pas prendre part. Heureusement, la chance leur sourit et l'ordre est annulé.

Le séjour en Allemagne est de courte durée et bientôt, le Régiment se déplace aux Pays-Bas. Il y mène quelques batailles, dont celle d'Apeldoorn. Quelques hommes y sont blessés. Puis, l'escadron C vient en aide au Royal 22<sup>e</sup> Régiment qui combat près d'Amersfoort. Pendant ce séjour en Hollande, les hommes auront accès à diverses formes de soutien moral, comme des spectacles, des soirées de danse, des compétitions de sport et des films, auxquels les civils peuvent aussi assister. Lorsque le Régiment entre dans une ville, les civils accueillent les militaires avec un grand enthousiasme. D'autres villes se voient libérées par le Régiment lui-même, alors qu'il est le premier représentant allié à y pénétrer. Certaines villes sont évidemment plus dévastées que d'autres, mais malgré la faim, tous sont heureux d'être libérés du joug allemand.

Le 27 avril à 22 heures, l'ordre est donné que dès le lendemain à 8 heures, une trêve mettra fin aux combats. Malgré cela, une violente attaque allemande est menée le 28 avril contre les troupes américaines. Deux chars du Régiment, commandés par le Sergent Douglas G. Welland, portent secours à leurs alliés<sup>70</sup>. Le 29 avril, les troupes

---

<sup>69</sup> Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 10-04-45.

<sup>70</sup> *Ibid.*, 27-04-45.

allemandes en Italie se rendent. Puis, le 30 avril, Adolf Hitler s'enlève la vie dans son bunker.

Finalement, le 8 mai, le Régiment célèbre la Victoire en Europe. L'Allemagne se rend. Le moral est à son comble. Les cavaliers sont impatients de revoir leur famille. Ils sont heureux de sortir victorieux de cette guerre.

Après une longue attente de 5 mois, suivant le Jour de la Victoire en Europe, le Régiment embarque à bord des navires qui le ramèneront en Angleterre le 28 septembre. Puis, en novembre, il repart en direction d'Halifax, à partir d'où il fera la route vers Trois-Rivières. Au manège militaire, une réception de bienvenue attend les hommes. Finalement, le 30 novembre, le Régiment de Trois-Rivières est démobilisé et ses hommes rentrent à la maison.

Cette expérience du combat a été moralement très difficile pour les hommes. Particulièrement au front, puisqu'ils y subissent parfois des blessures et voient leurs camarades souffrir ou mourir. Il n'est pas rare qu'ils doivent eux-mêmes venir en aide à leurs frères d'armes, en étant souvent impuissants. Cette expérience est aussi riche en émotions, dont nombreuses d'entre elles sont négatives, comme la peur, le stress, la colère et la tristesse. Les conditions de vie sont généralement plutôt inconfortables, puisque l'hébergement, la nutrition et l'hygiène sont limités par manque de commodité.

Les militaires doivent continuer d'entretenir leur moral, comme ils l'ont déjà fait pendant la période d'entraînement. Cependant, comme le combat affecte davantage celui-ci, ils doivent s'adapter et construire une barrière pour protéger leur moral contre les difficultés. Le temps est un bon outil pour construire cette barrière, non pas parce que les atrocités de la guerre ne les atteignent plus, mais parce qu'ils apprennent parfois à s'en détacher. Le soutien moral y est très important, pour ajouter du poids du bon côté de la balance du moral, qui est enseveli sous les difficultés.

Parmi les formes de soutien moral utilisées par les membres du Régiment, la camaraderie de leurs frères d'armes et amis est sans doute la plus efficace et la plus présente. Cela puisque leur cohabitation le permet et l'encourage et parce que cette camaraderie contribue non seulement à les divertir et à leur changer les idées, mais aussi

parce qu'elle renforce les liens de confiance entre les hommes, ce qui est très important dans un contexte où leur survie dépend de la personne qui se bat à leurs côtés.

En plus d'être très utiles au front, les formes de soutien moral sont aussi les bienvenues lors des périodes de repos, qui sont en soi un soutien moral. Il est important que les hommes s'éloignent de la guerre pendant un moment, même si celle-ci demeure toujours aux alentours. Somme toute, bien qu'il soit impossible de dire si le moral du Régiment était bon ou mauvais pendant la période de combat, il semble que des formes de soutien moral aient été utilisées en nombre suffisant pour soutenir les militaires, qui ont rempli leur devoir avec un grand courage. et ce, jusqu'à la victoire.

## CONCLUSION

En Hollande, le 9 juin 1945, la 1<sup>ère</sup> Brigade blindée du Canada, dont le Régiment de Trois-Rivières, se rassemble pour une dernière parade. Tous ces régiments sont présents, ainsi que quelques alliés qui ont combattu à leurs côtés pendant la guerre. Les équipages à bord des chars effectuent un dernier tir de canon symbolique. Plus de 250 chars et obusiers automoteurs défilent en rangées sur une plaine de la Hollande libérée. Puis, ils s'arrêtent et les hommes coupent les moteurs, pour une dernière fois, marquant la fin de la guerre. Les équipages, sauf les tireurs, débarquent des chars et, suivant l'ordre du Brigadier Murphy, tous se mettent au garde à vous et saluent. Ce geste est accompagné de l'interprétation du dernier clairon, au son duquel les tireurs abaissent les canons des chars. Cette cérémonie est ensuite suivie, pour les cavaliers, d'un défilé à pied, laissant derrière eux leurs blindés.

Les chars sont importants aux yeux des cavaliers. Pendant ces presque deux années au front, ils ont en quelque sorte représenté leurs maisons, en attendant de retrouver leurs véritables foyers. Plusieurs équipages ont dû changer leur char, lorsqu'ils s'inscrivaient à la liste des nombreuses pertes matérielles. Seulement 15 de ces machines de guerre ont résisté au combat, depuis la Sicile jusqu'en Hollande. Les hommes ont nommé leurs chars, y ont habité et s'y sont réfugiés pour survivre au combat qu'ils ont courageusement mené. De fait, William Boss écrit, «Aux yeux de ces hommes, les chars sont plus que de la fonte et de l'acier. la relation qu'ils avaient avec ces machines était presque de nature humaine»<sup>1</sup>. Étant la propriété de l'armée, cependant, ces chars doivent être laissés derrière. Ils seront réutilisés pour l'entraînement ou pour des guerres futures, jusqu'à ce qu'ils soient jugés désuets ou inefficaces face à l'arme ennemie.

---

<sup>1</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.306.

Encore plus difficile est la séparation des hommes de leurs compagnons et frères d'armes. Pendant les six années et quelques jours qui séparent la mobilisation du Régiment de sa démobilisation, les hommes ont appris à se connaître et ont développé des liens profonds. Cela, dans une proximité continue, qui les a obligés à tout partager, tant l'espace, les biens matériels, l'expérience, les bons moments, les difficultés et les émotions. À force de partage, certains connaissent mieux leurs compagnons de guerre que leurs propres frères, devenant ainsi comme de la famille. Bien évidemment, tous ne viennent pas de Trois-Rivières. Compte tenu de la dissémination des lieux de provenance des membres du Régiment, nombreux d'entre eux se perdront de vue de retour au pays. Pour contrer cela, plusieurs se rendront visite au cours des années suivantes, garderont contact par correspondance ou se reverront lors de cérémonies organisées par le Régiment. Le fait est, toutefois, que cette séparation est très difficile pour le moral des hommes.

Si la fin de la guerre est bénéfique au moral en apportant aux militaires un sentiment de soulagement général, une fierté du devoir accompli, une euphorie face à la victoire et une fébrilité envers un retour au pays longtemps attendu, elle l'affecte aussi de façon négative. Sa fin nécessite un retour à la vie civile qui, bien qu'espéré et attendu par la majorité, requiert un processus de transition qui ébranle le moral. Ce processus de transition a déjà été vécu par les militaires au début de leur engagement alors qu'ils devaient délaisser leur vie civile au profit de leur vie militaire. Dans ce premier cas, la transition était d'autant plus difficile pour le moral, puisqu'ils plongeaient pour la plupart dans l'inconnu. Cette fois-ci, elle est plus légère puisqu'ils retournent à une vie civile qu'ils connaissent déjà. Cependant, pendant leurs années d'engagement dans la vie militaire, ils y ont développé des habitudes et des acquis desquels il est difficile de se départir. D'autant plus qu'une telle expérience peut changer une vie et changer une personne. Certains craignent sans doute que leurs proches ne puissent jamais bien comprendre ce qu'ils ont vécu pendant ces années de guerre.

Il n'est pas rare non plus que les combattants soient affectés psychologiquement par leur expérience de guerre. Comme ce fut le cas au début de la guerre, les membres du Régiment doivent repasser l'examen médical PULHEMS à la fin de la guerre. Qui

est, rappelons-le, un examen vérifiant l'état physique et mental suivant des points spécifiques que sont les poumons, les membres supérieurs, le cœur, la vision, l'ouïe, le quotient intellectuel et l'aspect psychiatrique<sup>2</sup>. Le Caporal Prieur témoigne de sa propre expérience :

Lors de ma libération, après un mois de congé de débarquement, la catégorie 1, le meilleur résultat, m'a été accordée dans tous les domaines évalués du système PULHEMS, à l'exception du domaine S, l'évaluation psychiatrique, auquel l'inquiétante catégorie 4 m'a été accordée. J'ai donc demandé ce que voulait dire la catégorie 5, ce à quoi on m'a répondu que la catégorie 5 était accordée aux cas de démence. «Que signifie donc la catégorie 4?», ai-je poursuivi, «elle signifie que vous deviendrez probablement alcoolique ou utilisateur de drogues». J'étais promis à un bel avenir! Mais j'ai toujours été pieux!<sup>3</sup>

La période la plus difficile, tant au niveau psychologique que moral, a bien évidemment été la période de combat. Cela transparaît dans les témoignages des combattants et dans les rapports du Journal de guerre. Cela particulièrement lorsque sont comparés des témoignages écrits à une même date, à chaque année. Une date qui permet de le faire, où le moral est bien exprimé à chacune des années, est le jour de Noël. Le 25 décembre 1940, est inscrit dans le Journal de guerre ««Joyeux Noël», encore au Canada. Puisse le prochain être outre-mer»<sup>4</sup>. L'année suivante, à la même date, on y retrouve, «Ceci est le premier Noël que le Régiment passe en Angleterre, attendu par plusieurs avec un drôle de sentiment au cœur, puisque pour la plupart, il s'agit du premier Noël loin de la maison»<sup>5</sup>. En 1942, le Colonel Vining transmet aux hommes ses vœux de Noël, « en espérant que l'année 1943 voit le Régiment faire le travail pour lequel il a été entraîné pendant les trois dernières années»<sup>6</sup>. Puis en 1944, le discours change, en même temps que le moral. Le Brigadier W.C. Murphy s'adresse aux troupes ainsi, «Noël 1944, comme ce fut le cas l'an dernier, voit la Brigade en action. Plusieurs d'entre vous mangeront leur repas de Noël aux côtés de leur char et entourés par une mer de boue

<sup>2</sup>Prieur, *Chroniques de guerre...*, p.12.

<sup>3</sup>*Ibid.*, p.304.

<sup>4</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 25-12-40.

<sup>5</sup>*Ibid.*, 25-12-41.

<sup>6</sup>*Ibid.*, 25-12-42.



[...] Puisse cela être votre dernier Noël au combat et puisse la prochaine année voir chacun de vous réuni pour de bon avec vos courageuses familles là-bas au Canada»<sup>7</sup>.

Heureusement pour ces militaires, un soutien moral a constamment été mis à leur disposition pour les aider à endurer la guerre et à accomplir leur mission. Ce soutien leur a été offert sous diverses formes et par diverses sources. D'abord, comme le combattant est le premier responsable de son moral, il est sa première source de soutien. Cela commence par la compréhension de l'importance de l'entretien du moral et de l'acceptation du soutien moral offert. Il développe ensuite par lui-même un soutien qui lui sera bénéfique. Ce peut être en participant de son mieux à l'entraînement, en se créant une routine personnelle dans laquelle il se sent bien ou en allant vers les divertissements offerts.

Ensuite, un soutien moral provenant de l'aide extérieure est aussi offert. Cette aide provient d'une source bien vaste, au sein de laquelle plusieurs acteurs interviennent. Notamment l'armée, qui est sans doute la mieux placée pour procurer à ses hommes le matériel nécessaire, les divertissements et les récompenses souhaitées. Pour elle, ce soutien est important puisqu'il contribue directement au succès des batailles, puisque le moral influence la motivation et le potentiel des militaires à réussir leur mission. Elle ne peut cependant pas tout gérer puisqu'elle a déjà bien à faire. Une importante aide extérieure vient alors l'appuyer, qu'est celle des organisations canadiennes ou autres, qui participent à offrir aux militaires des divertissements et des récompenses, tels des soirées de danse, des films, des cigarettes, du chocolat et une variété d'autres éléments. Parmi ces organisations, pensons notamment aux Chevaliers de Colomb, à la Croix-Rouge, à la Légion canadienne, au Y.M.C.A et bien d'autres.

L'aide morale la plus importante cependant vient sans doute des frères d'armes des combattants. Ceux-ci sont les personnes les plus proches de ces hommes, non seulement au point de vue physique, donc dans l'espace, notamment dans les chars ou lors de déplacements, mais aussi au point de vue sentimental. La cohabitation entre les hommes et le fait de traverser de si grandes épreuves développent entre eux un lien qui les unit de manière unique. Cette fraternité, au sein de laquelle se développent souvent

---

<sup>7</sup>Régiment de Trois-Rivières, *Journal de guerre...*, 21-12-44.

de grandes amitiés, est tellement forte, qu'en de nombreux cas, on voit des hommes sacrifier leurs vies pour aider leurs compagnons. Celle-ci est donc le soutien le plus direct et le plus fréquent que les hommes reçoivent. Ce, tant par un soutien émotionnel dans les coups durs, que par quelques fous rires lors de mauvais coups.

Un soutien moral se développe aussi lors de rencontres, qu'elles se produisent avec des soldats alliés, des propriétaires de maisons d'accueil temporaires, des étrangers en territoires de combat, des membres des organisations ou des infirmiers et médecins dans les centres médicaux. Une des rencontres les plus bénéfiques au moral a été celle des charmantes demoiselles anglaises, dont quelques-unes sont d'ailleurs devenues les épouses de guerre des membres du Régiment.

Un grand soutien provient aussi des proches des militaires demeurés au pays. Particulièrement par la forme de soutien qu'est la correspondance, qui permet au combattant d'avoir des nouvelles de sa famille et de garder un certain contact avec sa vie civile. Ces proches joueront aussi un grand rôle en ce qui a trait au soutien moral d'après-guerre. Puisque, alors que la période d'entraînement a contribué à l'apprentissage du militaire à l'entretenir de son moral et que la période de combat a été une rude expérience nécessitant la mise en application de ces apprentissages, la période d'après-guerre n'est pas exempte d'un besoin de soutien moral. Malgré le fait que le soutien moral utilisé pendant la guerre ait contribué à favoriser l'expérience des militaires, il ne peut faire disparaître toutes les difficultés vécues. Ces dernières laissent des marques, qui suivront ces hommes tout au long de leur vie.

Cela est le cas pour toutes les guerres. Un soutien moral est nécessaire au cours et après le service de tous les militaires. C'est pourquoi il est important d'encourager, grâce à des dons ou par tout autre geste, les organisations canadiennes qui participent à offrir un soutien moral.

Dans le cas du Régiment de Trois-Rivières pendant la Seconde Guerre mondiale, plusieurs formes de soutien moral témoignent de cette aide offerte pendant la guerre. Malgré les difficultés et les pertes, les hommes ont su se battre vaillamment et

courageusement, jusqu'à la victoire. Ils méritent le plus grand respect et un sincère remerciement.

## BIBLIOGRAPHIE

### Monographies :

ALLARD, Geneviève. Névrose et folie dans le Corps expéditionnaire canadien (1914-1918): le cas québécois. Outremont, Athéna Éditions, 2012, 242 pages.

BERNARD, Yves et Caroline BERGERON. *Trop loin de Berlin: des prisonniers de guerre allemands au Canada, 1939 – 1946*. Sillery, Septentrion, 1995. 357 pages.

COPP, Terry et Bill McANDREW. *Battle Exhaustion, Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990. 249 pages.

FUSSELL, Paul. *À la guerre, psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*. New-York, Oxford University Press, 1989. 415 pages.

GLENN GRAY, Jesse. *Au combat, réflexions sur les hommes à la guerre*. Paris, Tallandier, 2012. 298 pages.

GRAVEL, Jean-Yves. *Histoire du Régiment de Trois-Rivières 1871-1978*. Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1981. 153 pages.

MARTEINSON, John et Michael R. McNORGAN. *Le Corps blindé royal canadien une histoire illustrée*. Toronto, The Royal Canadian Armoured Corps Association, 2001. 447 pages.

NICHOLSON, G.W.L. *Les Canadiens en Italie 1943-1945*. Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1960. 851 pages.

PRIEUR, Charles. *Chroniques de guerre 1939-1945 du Three Rivers Regiment (Tank)*. Trois-Rivières, Association du 12<sup>e</sup> Régiment blindé du Canada, SD. 327 pages.

WALLACE, John F. *Dragons of Steel*. Burnstown, The General Store Publishing House, 1995. 283 pages.

WATSON, Alexander. *Enduring the Great War, Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies, 1914-1918*. Cambridge, Cambridge University Press, 2008. 288 pages.

ZUELHKE, Mark. *Operation Husky: The Canadian Invasion of Sicily, July 10 – August 7, 1943*. Vancouver, Douglas & McIntyre, 2008. 491 pages.

ZUELHKE, Mark. *Ortona: Canada's Epic World War II Battle*. Vancouver, Douglas & McIntyre, 1999. 443 pages.

ZUELHKE, Mark. *The Liri Valley: Canada's World War II Breakthrough to Rome*. Vancouver, Douglas & McIntyre, 2001. 492 pages.

#### **Mémoire universitaire:**

HALLADAY, Laurel. *Doing their Bit: Canada's Second World War Military Entertainers*. Mémoire de maîtrise, histoire, Université de Calgary, 2007. 337 pages.

#### **Ouvrage collectif:**

HORN, Bernd et Robert W. WALKER. dir. *Le Précis de Leadership militaire*. Ottawa, Durdun Press Ltd. et la Presse de l'Académie canadienne de la Défense, 2008. 632 pages.

### Chapitres d'ouvrages collectifs:

HORN, Bernd et Daniel ROY-LAGACÉ. «The morale». Col Bernd Horn et Robert W. Walker. dir, *Le Précis de Leadership militaire*. Ottawa, Durdun Press Ltd. et la Presse de l'Académie canadienne de la Défense, 2008. p.449-460.

LOEZ, André. «Pour en finir avec le moral des combattants». Jean-François Muracciole et Frédéric Rousseau. dir, *Combats : Hommage à Jules Maurin*. Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2010. p. 106-119.

MACINTYRE, Allister. «La cohésion». Col Bernd Horn et Robert W. Walker, dir., *Le Précis de Leadership militaire*, dir. Col Bernd Horn et Robert W. Walker, Ottawa, Durdun Press Ltd. et la Presse de l'Académie canadienne de la Défense, 2008. p. 99-115.

### Sources d'archives :

CANADIEN MILITARY HEADQUARTERS. «Canadian Army overseas : morale». London. Canadian Military Headquarters. 1942-1947. REF PAM U 22 M67 1942, Musée canadien de la guerre.

PRINCE, Lt. W.M. «Letter from Lieut. W.M. Prince to the Parents of Coporal Dilio». 1943. MCG 20070042-009. Collection d'archives George-Metcalf. Musée canadien de la guerre.

RÉGIMENT DE TROIS-RIVIÈRES. *Journal de guerre du Régiment de Trois-Rivières, 1939-1945*. Manège militaire de Trois-Rivières. 1939-1945.

### Sites Internet :

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA. *Nous nous souviendrons d'eux, trousse d'information Deuxième Guerre mondiale* [En ligne], <http://www.bac-lac.gc.ca/fra/decouvrez/patrimoine-militaire/nous-nous->

souviendrons/Documents/Deuxieme-Guerre-mondiale-trousse-information.pdf  
(Page consultée en octobre 2016).

ASSOCIATION DU 12<sup>e</sup> RÉGIMENT BLINDÉ DU CANADA. «Historique du Régiment». *Association du 12<sup>e</sup> Régiment blindé du Canada* [En ligne], <http://www.12rbc.ca/regiments/442-18-historique#traditions> (Page consultée en décembre 2016).

## ANNEXE 1

### MEMBRES DU RÉGIMENT DE TROIS-RIVIÈRES DÉCÉDÉS PENDANT LEUR SERVICE, 1939-1945<sup>1</sup>

#### ANGLETERRE

Cavalier J.C. Roy	(Date inconnue)	Worthing
-------------------	-----------------	----------

#### SICILE

Cavalier E.J. Lloyd	TAC le 15 juillet 1943	Grammichele
Cavalier J.H. MacTavish	TAC le 16 juillet 1943	Piazza Armerina
Cavalier G.W. Karcameron	TAC le 16 juillet 1943	Piazza Armerina
Caporal W.S. Hulse	TAC le 16 juillet 1943	Piazza Armerina
Cavalier E. Myers	TAC le 17 juillet 1943	Grammichele
Cavalier W. MacGregor	MSB le 17 juillet 1943	Grammichele
Cavalier J.L. Hamilton	TAC le 21 juillet 1943	Assoro
Lieutenant D.N. McIntyre	MSB le 22 juillet 1943	Leonforte
Cavalier J.W. Norman	MSB le 23 juillet 1943	Leonforte
Cavalier K.E. Roder	TAC le 24 juillet 1943	Nissoria

---

<sup>1</sup>Prieur, Chroniques de guerre..., p.310 à 313.



Cavalier W.C. Palmer	TAC le 24 juillet 1943	Nissoria
Cavalier F. Granite	TAC le 24 juillet 1943	Nissoria
Caporal/s L.W. McCracken	TAC le 24 juillet 1943	Nissoria
Sergent/l G.E. Merry	TAC le 27 juillet 1943	Leonforte
Caporal C. Willoughby	TAC le 30 juillet 1943	Cantenanuova
Caporal/s D. Forrest	TAC le 30 juillet 1943	Regalbuto
Cavalier J.F. Marsh	TAC le 30 juillet 1943	Regalbuto
Cavalier D.L. McClure	MSB le 30 juillet 1943	Regalbuto
Cavalier N. Wright	TAC le 30 juillet 1943	Regalbuto
Cavalier B.M. Kane	TAC le 5 août 1943	Aderno
Caporal/l J.M.V. Dilio	TAC le 5 août 1943	Aderno

## ITALIE

Cavalier D. McAuley	TAC le 6 octobre 1943	Termoli
Cavalier G.D. Roebuck	MSB le 6 octobre 1943	Termoli
Caporal/s L.H. Royer	TAC le 6 octobre 1943	Termoli
Cavalier C.R. Taite	TAC le 6 octobre 1943	Termoli
Cavalier L.J. Venne	TAC le 6 octobre 1943	Termoli
Sergent R. Leather	MSB le 7 octobre 1943	Termoli
Cavalier C.W. Davey	MSB le 10 octobre 1943	Italie
Cavalier W.W. Warren	TAC le 22 décembre 1943	Lanciano

Cavalier G.B. Steenhoff	TAC le 20 décembre 1943	Ortona
Cavalier J.B. Hugues	TAC le 20 décembre 1943	Ortona
Cavalier E. Kemp	TAC le 20 décembre 1943	Ortona
Lieutenant T.E. Melvin	TAC le 20 décembre 1943	Ortona
Cavalier A.J. Rau	TAC le 20 décembre 1943	Ortona
Sergent T.B. Cuthill	TAC le 20 décembre 1943	Ortona
Soldat P.W. Durant	MSB le 20 décembre 1943	Ortona
Cavalier H.A. Shaver	TAC le 24 décembre 1943	Ortona
Cavalier J.J. Donaldson	TAC le 24 décembre 1943	Ortona
Sergent J.W. Chapman	MSB le 28 décembre 1943	Ortona
Cavalier N.J. Pitre	MSB le 3 janvier 1944	Ortona
Soldat C.R. Betts	TAC le 8 janvier 1944	Ortona
Cavalier D.A. McPherson	MAC le 29 janvier 1944	Lanciano
Caporal M. Walker	TAC le 28 février 1944	Lanciano
Cavalier J.A. Patterson	MSB mars 1944	Ortona
Major E.W. Smith, MC	MSB le 20 mars 1944	Ortona
Caporal/s R.B. Potheary	TAC le 10 avril 1944	Cassino
Cavalier F.E. McTaggart	TAC le 11 avril 1944	Cassino
Lieutenant J.K. Wallace	TAC le 25 avril 1944	Cassino
Sergent J. Leslie	TAC le 17 mai 1944	Ligne Gustav
Caporal E.W. Davis	MSB le 14 mai 1944	Ligne Gustav

Sergent H. McKinnon	TAC le 14 mai 1944	Ligne Gustav
Cavalier W. Burnett	TAC le 14 mai 1944	Ligne Hitler
Sergent/l E.C. Clark	MSB le 16 mai 1944	Ligne Gustav
Lieutenant E. Hodson	MSB le 16 mai 1944	Ligne Gustav
Caporal/s R.J. Troughton	TAC le 20 mai 1944	Ligne Hitler
Caporal/s G.H. Bennett	TAC le 23 mai 1944	Ligne Hitler
Caporal/l T.M. O'Brien	TAC le 23 mai 1944	Ligne Hitler
Caporal A. Bécotte	TAC le 23 mai 1944	Ligne Hitler
Lieutenant N.M. Krolman	TAC le 23 mai 1944	Ligne Hitler
Cavalier M. Strong	TAC le 23 mai 1944	Ligne Hitler
Cavalier R. Trombley	TAC le 23 mai 1944	Ligne Hitler
Major R.C. Yelland	TAC le 23 mai 1944	Ligne Hitler
Cavalier W.J. Wright	TAC le 23 mai 1944	Ligne Hitler
Sergent E.F. Wright	TAC le 23 mai 1944	Ligne Hitler
Cavalier J.T.C. McCartney	TAC le 23 mai 1944	Ligne Hitler
Lieutenant A.G. Waldron	MSB le 9 juin 1944	Ligne Gustav
Capitaine D.K. Dawson	TAC le 24 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier L. Saint-Louis	TAC le 24 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier J.E. Grimstead	TAC le 25 juin 1944	Ligne Trasimène
Lieutenant M.R. Badgerow	MSB le 26 juin 1944	Ligne Trasimène
Caporal/s K.C. Barland	TAC le 26 juin 1944	Ligne Trasimène

Cavalier W.W. Tyo	TAC le 25 juin 1944	Ligne Trasimène
Caporal/s E.E. Franklin	TAC le 26 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier F.T. Beishlag	MSB le 26 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier E.J. Jones	TAC le 26 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier F. Reich	TAC le 26 juin 1944	Ligne Trasimène
Capitaine E.V. Walters	TAC le 26 juin 1944	Ligne Trasimène
Capitaine/l N.H. Bier	TAC le 28 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier E.R. Desroches	TAC le 28 juin 1944	Ligne Trasimène
Caporal/s E. Hassel	TAC le 28 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier H.R. Erickson	TAC le 28 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier J.R. Forsyth	TAC le 28 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier J.T. Forsyth	MSB le 28 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier C. MacAskill	TAC le 28 juin 1944	Ligne Trasimène
Sergent B.F. Tarling	TAC le 28 juin 1944	Ligne Trasimène
Lieutenant W.S. Webb	TAC le 28 juin 1944	Ligne Trasimène
Caporal R. Dubé	MSB le 29 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier C.C. Evans	MSB le 30 juin 1944	Ligne Trasimène
Cavalier M.J. Stevenson	TAC le 7 juillet 1944	Ligne Hilde
Cavalier L.J. Delaney	MSB le 8 juillet 1944	Ligne Hilde
Cavalier T. Lewis	TAC le 21 juillet 1944	Ligne Hilde
Cavalier E.H. O'Neil	TAC le 21 juillet 1944	Ligne Hilde

Cavalier E.F. Owen	TAC le 21 juillet 1944	Ligne Hilde
Cavalier J.A. Whitaker	TAC le 21 juillet 1944	Ligne Hilde
Cavalier R.F. Whittard	TAC le 21 juillet 1944	Ligne Hilde
Cavalier Z.R. Navis	TAC le 28 juillet 1944	Montesportoli
Cavalier R.J. Caissie	MSB le 29 juillet 1944	Ligne Trasimène
Cavalier P.L. Williams	TAC le 31 juillet 1944	Montesportoli
Cavalier R. Poirier	TAC le 13 octobre 1944	Castel del Rio
Cavalier J.M. Maltman	TAC le 14 octobre 1944	Ligne Trasimène
Cavalier M.J. Boivin	TAC le 14 octobre 1944	Castel del Rio
Cavalier O.J. Stewart	TAC le 14 octobre 1944	Castel del Rio
Lieutenant L.K. Murray	TAC le 15 octobre 1944	Gesso
Cavalier J.C. Nesbitt	TAC le 15 octobre 1944	Gesso
Caporal/l H.E. Dedels	TAC le 17 octobre 1944	Castel del Rio
A/Caporal T.C. Gargett	MSB le 20 octobre 1944	Gesso
Lieutenant J.O. Weldon	MSB le 29 octobre 1944	San Clemente
Lieutenant M.V. Faulkner	TAC le 29 octobre 1944	San Clemente
Cavalier G.A. Pears	MSB le 3 novembre 1944	Lanciano
Cavalier R.J. Bresee	MSB le 16 novembre 1944	Perugia
Cavalier R.J. Dion	TAC le 18 décembre 1944	Carrefour Dundee

**EN MER EN DIRECTION DE LA FRANCE, À PARTIR DE L'ITALIE**

Signaleur W.H. Hadlow

TAC en 1944

En mer

**HOLLANDE**

Cavalier H.L. Monahan

TAC en avril 1945

Dokkum

## ANNEXE 2 PHOTOGRAPHIES

### PÉRIODE D'ENTRAÎNEMENT



Cavaliers du Régiment de Trois-Rivières, Angleterre, 22 juillet 1942<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Département de la Défense nationale, «Troopers of the Three Rivers Regiment in a jeep, England, 22 July 1942», le 22 juillet 1942, Angleterre, photographie par le Lieutenant C.E. Nye, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 23, numéro de reproduction PA-213504.



Le Lieutenant-Colonel J.G Vining, Officier commandant du Régiment de Trois-Rivières, et l'équipage de son char Churchill, Worthing, Angleterre, 22 juillet 1942<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Département de la Défense nationale, «Lieutenant-Colonel J.G. Vining, Commanding Officer, Three Rivers Regiment, and the crew of his Churchill tank, Worthing, England, 22 July 1942», le 22 juillet 1942, Worthing, photographie par le Lieutenant C.E. Nye, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 821-frame 10, numéro de reproduction PA-170954.





Un char Churchill du Régiment de Trois-Rivières prenant part à l'Exercice SPARTAN, Angleterre, 8 mars 1943<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Département de la Défense nationale, «A Churchill tank of the Three Rivers Regiment taking part in Exercise SPARTAN, England, 8 march 1943», le 8 mars 1943, Angleterre, photographie par le Lieutenant Alex M. Stirton, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 13997, numéro de reproduction PA-145538.

## PÉRIODE DE COMBAT



Le Sergent Ronnie Leather du Régiment de Trois-Rivières, sur une civière après avoir été touché dans le char qu'il commandait, près de Termoli, Italie, 6 octobre 1943<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup>Département de la Défense nationale, «Sgt. Ronnie Leather, Toronto, ON, of the Three Rivers Regiment, on a stretcher after being hit in the tank he commanded, near Termoli, Italy, 6 octobre 1943», le 6 octobre 1943, Termoli, photographie par le Lieutenant Dwight E. Dolan, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 25113, numéro de reproduction PA-115201.



Équipage de char du Régiment de Trois-Rivières devant un char allemand PzKpfW IV, qu'ils ont détruit, Termoli, Italie, 9 octobre 1943<sup>6</sup>

De gauche à droite: Lieutenant J.L. Jemmett, Cavalier J.A. Reardon, Cavalier R. Tremblay, et Lieutenant E. Stelfox

---

<sup>6</sup> Département de la Défense nationale, « Tank crew of the Three Rivers Regiment with a German PzKpfW IV tank, which they destroyed, Termoli, Italy, 9 October 1943 », le 9 octobre 1943, Termoli, photographie par le Lieutenant Dwight E. Dolan, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 25131, numéro de reproduction PA-130152.



Membres du Régiment de Trois-Rivières assistant à une messe célébrée par un prêtre italien, ayant précédemment servi comme aumônier dans l'armée italienne, Termoli, Italie, 11 octobre 1943<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Département de la Défense nationale, «Personnel of the Three Rivers Regiment attend mass being celebrated by an Italian priest who had previously served as a chaplain in the Italian Army, Termoli, Italy, 11 October 1943», le 11 octobre 1943, Termoli, photographie par Dwight E. Dolan, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 25364, numéro de reproduction PA-170949.



Équipage du Régiment de Trois-Rivières avec leur char Sherman, Termoli, Italie, 15 octobre 1943<sup>8</sup>

De gauche à droite : Sergent John Gallagher, Cavalier Herb Easton, Cavalier Bill Reid, Cavalier Henry Brown et Cavalier Frank Wurmlinger.

---

<sup>8</sup> Département de la Défense nationale, «Tank crew of the Three Rivers Regiment with their Sherman tank, Termoli, Italy, 15 October 1943», le 15 octobre 1943, Termoli, photographie par le Lieutenant Dwight E. Dolan, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 25823, numéro de reproduction PA-174908.



Le Lance-Caporal M.R. Leonard examinant une peinture de « Little Henry» sur un char  
du Régiment de Trois-Rivières près de Lucera, Italie, 21 octobre 1943<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> Département de la Défense nationale, «Lance-Corporal M. R. Leonard examining the "Little Henry" painting on a Sherman tank of the Three Rivers Regiment near Lucera, Italy, 21 October 1943», le 21 octobre 1943, Lucera, photographie par le Lieutenant Frederick G. Withcombe, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 25853-1, numéro de reproduction PA-201363.



Le Lieutenant R.H Heggie mettant la touche finale à sa peinture «The Gremlin Chasers» sur son char Sherman du Régiment de Trois-Rivières, près de Lucera, Italie, 21 octobre 1943<sup>10</sup>

---

<sup>10</sup> Département de la Défense nationale, «Lieutenant R.H. Heggie putting the finishing touches on "The Gremlin Chasers" painting on his Sherman tank of the Three Rivers Regiment near Lucera, Italy, 21 October 1943», le 21 octobre 1943, Lucera, photographie par le Lieutenant Frederick G. Whitcombe, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 25855-1, numéro de reproduction PA-201362.



Le Major Jimmy Walker, commandant de l'escadron B, et son équipage sur leur char Sherman du Régiment de Trois-Rivières, près de Lucera, Italie, 21 octobre 1943<sup>11</sup>

De gauche à droite: Caporal L.D. McPhee, Cavalier W.A. Romney, Major Walker, qui tient le drapeau de la Brigade irlandaise offert au Régiment après la bataille de Termoli, Cavalier B.H. Besel et Sergent R.E. Walker.

---

<sup>11</sup> Département de la Défense nationale, «Major Jimmy Walker, "B" Squadron commander, and his crew atop their Sherman tank of the Three Rivers Regiment near Lucera, Italy, 21 October 1943», le 21 octobre 1943, Lucera, photographie par le Lieutenant Frederick G. Whitcombe, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 23, numéro de reproduction PA-201364.





Le Cavalier J.W. McConnell, du Régiment de Trois-Rivières, examinant un char allemand PzKpfW III détruit, San Leonardo di Ortona, Italie, 20 décembre 1943<sup>12</sup>

---

<sup>12</sup> Département de la Défense nationale, «Trooper J.W. McConnell, Three Rivers Regiment, examining a knocked-out German PzKpfW III tank, San Leonardo di Ortona, Italy, 20 December 1943», le 20 décembre 1943, San Leonardo di Ortona, photographie par le Lieutenant Terry F. Rowe, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 27816, numéro de reproduction PA-205255.



Équipage du char Sherman «Corvette» de l'Escadron C, du Régiment de Trois-Rivières, près de San Tommaso, Italie, 30 janvier 1944<sup>13</sup>

De gauche à droite: Caporal L. LaRivière, Cavalier William Dewars et Cavalier James Nesbitt

---

<sup>13</sup> Département de la Défense nationale, «Crew of the Sherman tank "Corvette" of "C" Squadron, Three Rivers Regiment, near San Tommaso, Italy, 30 January 1944», le 30 janvier 1944, San Tommaso, photographie par le Lieutenant Terry F Rowe, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 29249-1, numéro de reproduction PA-205149.



Le Caporal R. Gladnick et le Cavalier W.J. Whan du Régiment de Trois-Rivières, camouflant le char Sherman «Ajaz», Italie, 11 septembre 1944<sup>14</sup>

---

<sup>14</sup> Département de la Défense nationale, «Sergeant R. Gladnick and Trooper W.J. Whan of the Three Rivers Regiment camouflaging the Sherman tank "Ajaz", Italy, 11 September 1944», le 11 septembre 1943 Italie, photographie par SA, Bibliothèque et Archives Canada, numéro d'acquisition 1967-052, numéro de pièce 40028, numéro de reproduction PA-171187.